THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class E 123
Book I 732

50757C
107

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

A. Mame et Cie

LIBRAIRIE DE AD. MAME ET CIE DE TOURS.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

1re SÉRIE. — FORMAT IN-8°.

Chaque ouvrage forme un beau volume d'environ 400 pages, orné de vignettes, culs-de-lampes, etc.

Archéologie chrétienne, ou précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, professeur d'archéologie au petit séminaire de Tours, membre de la société française pour la conservation des monuments historiques, etc.

Entretiens sur la chimie et ses applications les plus curieuses, suivis de notions de manipulation et d'analyse chimiques, par Ducoin-Girardin, professeur de chimie et de physique appliquées aux arts.

Entretiens sur la physique, par le même.

Les ducs de Bourgogne, histoire des 14e et 15e siècles, par F. Valentin, auteur de l'histoire des Croisades, de l'histoire de Venise, etc.

Fleurs de la poésie française, présentant, dans un ordre chronologique, les morceaux les plus remarquables de la poésie française, depuis le commencement du 16e siècle jusqu'à nos jours, avec une notice sur chaque poëte; par M. l'abbé Rabion, professeur au petit séminaire de Tours.

Fleurs de l'éloquence, recueil en prose des plus beaux morceaux de littérature française depuis Joinville jusqu'à nos jours, avec une notice sur chaque auteur; par M. l'abbé Renault, professeur de rhétorique au petit séminaire de Tours.

Les héros de la Vendée, par M. de Préo.

Histoire d'Alger, de son territoire, et de ses habitants; de ses différents gouvernements, de ses pirateries et de ses guerres, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dédié à Monseigneur Dupuch, évêque d'Alger; par M. Stéphen d'Estry.

2e SÉRIE. — FORMAT IN-12.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES SUR ACIER.

Abrégé de tous les voyages autour du monde, depuis Magellan jusqu'à Durville et Laplace (1519-1832), par E. Garnier, 2 volumes.

Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 volume.

Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, professeur de belles-lettres, 1 volume.

Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 volume.

Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.

Aventures et voyages de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.

Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 volume.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M. Roy, 1 vol.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 volume.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, curé du diocèse de Tours, 1 v.
Histoire abrégée des Croisades, par F. Valentin, 1 volume.
Histoire de Charles-Quint, d'après Robertson, 1 volume.
Histoire de Bossuet, évêque de Meaux, d'après le cardinal de Bausset, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Fénelon, archevêque de Cambray, d'après le cardinal de Bausset, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de la Grèce ancienne, par Jullien, 1 volume.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 volume.
Histoire de Venise, par Valentin, 1 volume.
Histoire de la Chevalerie, par M. Roy, 1 volume.
Histoire des Chevaliers de Malte, d'après l'abbé de Vertot, 1 volume.
Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Marie Stuart, par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables de la classe des mammifères, quadrupèdes et cétacées, par un naturaliste du Muséum, 1 volume orné de 12 gravures.
Histoire naturelle des oiseaux, des reptile et des poissons, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, professeur de zoologie au petit séminaire de Tours 1 volume orné de plus de 40 vignettes.
Incas (les), ou la destruction de l'empire du Pérou, par Marmontel, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 volume.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 volume.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, suivie d'un appendice extrait d'un voyage inédit, par M. l'abbé D , 1 volume.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 volume.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, par M. l'abbé Bourassé, 1 volume.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, par L. F., 1 volume.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 volume.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de St-Pierre, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 volume.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, traduit de l'allemand de Wyss; par Fréd. Muller, 2 volumes.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), dédiée aux jeunes personnes, par Mme M. G. E***, 1 volume.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 volume.
Voyages au pôle-nord, depuis Nicolo Zéno jusqu'au capitaine Ross (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 volume.
Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et septentrionale, par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages dans l'Asie méridionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par E. Garnier, 1 volume.

3e SÉRIE. — FORMAT IN-18.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE JOLIE GRAVURE SUR ACIER.

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, ou la petite joueuse de luth, traduit de Schmid.
Albertine, ou la connaissance de Jésus-Christ, par L. F.
Anatole, ou les épreuves de la piété filiale, par M. Logeais.
Annette, suivie de Béatrice, ou l'épouse chrétienne, par L. F.
Antonio, ou l'orphelin de Florence, par Pierre Marcel.
André, ou bonheur dans la piété, par Mme Farrenc.
Auguste, ou le jeune pâtre de Dettenhein, par Pierre Marcel.
Bague trouvée (la), ou les fruits d'une bonne éducation, traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, ou le dévouement filial, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), ou le triomphe de la religion chrétienne, par Ad. Lemercier.
Caroline, ou l'orpheline de Jurançon, par Mme M. G. E.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinard.
Conteur allemand (le petit), ou choix d'histoires et paraboles, traduit de Krummacher et autres auteurs allemands.
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves, traduit de l'allemand de Glatz.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc.
Édouard ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, ou le modèle des jeunes personnes, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par Pierre Marcel.
Etienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Ifna, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.

James, ou le pêcheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B..., chanoine de Saint-Diez.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petite ermite, traduit de Schmid.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE,

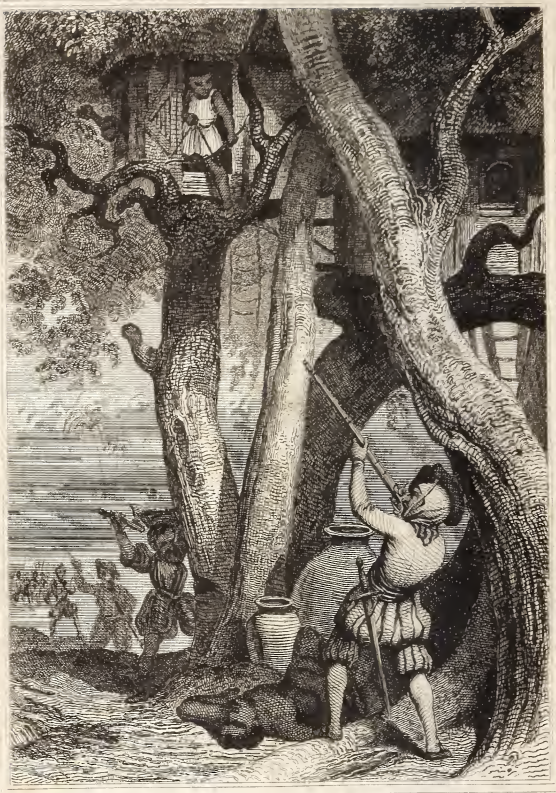
ENCOURAGEMENTS ET RÉCOMPENSES,

Collection approuvée par Mgr l'Archevêque de Tours.

---

50 JOLIS OPUSCULES

de 36 pages in-18, ornés d'une jolie gravure.



Village indien construit sur des arbres.

Voyages et Découvertes
DES
COMPAGNONS DE COLOMB

Traduits de l'Anglais
de Washington Irving

Par Henri Lebrun

Mort de Juan de la Cosa

Tours

A. Mame & Cie

EDITEURS

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DES

COMPAGNONS DE COLOMB.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE WASHINGTON IRVING,

Par Henri Lebrun.

Deuxième Edition.

TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1841

E123
.I732

240443
'17

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DES

COMPAGNONS DE COLOMB.

CHAPITRE PREMIER.

ALONZO DE OJEDA.

1er VOYAGE — (1499),

Pendant lequel il fut accompagné par Americo Vespucci.

Ceux qui ont lu l'histoire de Colomb se rappellent sans doute le caractère et les exploits de Alonzo de Ojeda; mais comme il est possible que tous nos lecteurs ne connaissent pas l'ouvrage dont nous parlons, il nous paraît convenable, avant de retracer les travaux personnels de ce hardi aventurier, d'esquisser rapidement son portrait.

Alonzo de Ojeda, né à Cuença, dans la Nouvelle-Castille, était attaché en qualité de page ou d'écuyer à la personne de D. Luis de Cerda, duc de Medina-Celi, à l'époque même où ce puissant sei-

gneur protégeait Colomb pendant qu'il sollicitait à la cour d'Isabelle.

A l'école de ce valeureux chef, Ojeda s'instruisit dans le métier des armes et ne tarda pas àse signaler dans la carrière qu'il avait embrassée. De petite taille, il était bien fait, et avait une force et une souplesse remarquables; ses idées étaient élevées et son esprit ambitieux; intrépide et gracieux cavalier, excellent fantassin, maniant habilement les armes, il était renommé par sa dextérité dans tous les exercices qui demandent de l'agilité et de la vigueur.

Ojeda devait être bien jeune encore lorsqu'il fit la guerre contre les Maures, comme page du duc, car il n'avait que vingt-un ans quand il accompagna Colomb dans son second voyage; il s'était cependant déjà distingué par son esprit entreprenant et son courage téméraire; ses exploits pendant cette nouvelle expédition contribuèrent à augmenter sa réputation.

Revenu en Espagne avec Colomb, il ne le suivit pas dans son troisième voyage en 1498. La subordination lui était probablement insupportable, et il ambitionnait un commandement que, par ses relations, il avait les plus grandes chances d'obtenir, car il était cousin germain du révérend père Alonzo de Ojeda, religieux dominicain, un des premiers inquisiteurs d'Espagne, et qui jouissait d'une grande faveur auprès de ses souverains; le

père était de plus intime ami de l'évêque de Burgos, D. Juan de Fonseca, directeur des affaires des Indes, titre général sous lequel on comprenait tous les pays découverts dans le Nouveau-Monde. Par les bons offices de ce parent, Ojeda fut présenté à l'évêque, dont il ne tarda pas à captiver les bonnes grâces. Déjà, lors de son précédent voyage, le patriarche des Indes lui avait donné une petite image de la sainte Vierge, que le jeune aventurier portait constamment sur sa poitrine comme une relique protectrice, l'invoquant au milieu des périls soit sur terre, soit sur mer. Il attribuait hautement à la spéciale protection de la sainte Vierge le bonheur qu'il avait eu de n'être jamais blessé, tant dans les querelles particulières où l'entraînait la fougue de son tempérament, que dans les nombreux combats au milieu desquels il se précipitait avec une aveugle témérité.

Ojeda était à la cour quand on reçut les dépêches de Colomb annonçant les découvertes faites dans son troisième voyage, spécialement celle de la côte de Paria, qu'il décrivait comme abondante en épices, en or, en argent, en pierres précieuses et surtout en perles. Aux dépêches de Colomb était jointe une carte de la route à suivre pour parvenir à cette côte. Ces nouvelles causèrent une grande sensation parmi les nombreux aventuriers qui aspiraient à cette époque à la gloire et à la fortune qu'on pouvait acquérir dans le Nouveau-Monde;

mais aucun n'en fut aussi vivement frappé que Alonzo de Ojeda, qui, au moyen de son intimité avec Fonseca, obtint une copie des plans et de la correspondance de Colomb. Il conçut aussitôt le projet de tenter un voyage, en suivant la route indiquée par le navigateur, et de recueillir ainsi les premiers fruits d'une découverte à laquelle il était étranger. Il fut encouragé dans son entreprise par Fonseca, qui s'était toujours montré l'implacable ennemi de Colomb, et qui ne laissait jamais échapper une occasion de lui être nuisible. Le patriarche donna en conséquence à Ojeda l'autorisation d'armer une expédition pour un voyage de découvertes, exceptant des contrées qu'il pouvait visiter celles appartenant aux Portugais et celles qui avaient été visitées par les Espagnols antérieurement à l'année 1495. Cette dernière partie des instructions semble avoir été écrite à dessein d'accorder à Ojeda le pouvoir de s'emparer de la côte de Paria et de ses riches pêcheries de perles, qui avaient été découvertes, seulement en 1498, par Colomb.

La commission fut signée par Fonseca seul en vertu de ses fonctions, et ne fut pas revêtue de la signature de Ferdinand. Le patriarche savait que Colomb avait récemment fait des remontrances contre un édit royal de 1495, qui permettait aux simples particuliers d'entreprendre des voyages de découvertes, édit par lequel le souverain ré-

voquait celui accordé à Colomb et portait un notable préjudice à ses priviléges. Il est probable d'ailleurs que Fonseca connaissait le fond secret des pensées du souverain ; il savait que Ferdinand verrait avec plaisir des aventuriers agrandir ses possessions sans qu'il lui en coûtât la moindre dépense. Il avait encore spécifié dans ces patentes, ainsi que dans celles qui furent délivrées par la suite, qu'une partie des profits appartiendrait à la couronne.

Dès qu'Ojeda eut obtenu son autorisation, il s'occupa de réunir les éléments nécessaires à l'armement. Le jeune aventurier, vrai soldat de fortune, n'avait pour tout bien que son épée ; mais sa haute réputation de courage, son caractère entreprenant bien connu, et plus encore les richesses de l'Inde que ses talents devaient bientôt lui faire conquérir, engagèrent plusieurs riches négociants de Séville à s'associer à son entreprise. Avec leur secours, Ojeda eut bientôt équipé une petite flottille de quatre bâtiments, parmi lesquels se trouvait précisément le vaisseau qui, après avoir fait avec Colomb le voyage à la côte de Paria, avait apporté en Europe les dépêches de l'amiral. Le principal associé d'Ojeda, celui auquel il accordait la plus haute confiance, était Juan de la Cosa, principal pilote de la flotte. Cosa était un Biscaïen regardé comme élève de Colomb, dont il avait été le compagnon dans ses deux premiers

voyages. Il passait pour l'oracle des mers, pour un des navigateurs les plus habiles de l'époque, et, ce qui paraît à peine croyable aujourd'hui, il osait se mettre en parallèle avec le grand Colomb lui-même.

Un autre associé de Ojeda était Americo Vespucci, plus connu en France sous le nom d'Américi Vespuce; ce marchand florentin était-il intéressé pécuniairement à l'expédition, ou y avait-il un emploi? c'est ce qu'on ignore. La haute importance qu'il a depuis acquise tient à d'autres circonstances; ce fut lui qui écrivit la relation de ce voyage et qui eut l'honneur de donner son nom au continent nouvellement découvert (1).

Ojeda partit du port Sainte-Marie en face de Cadix, le 2 mai 1499, et après avoir touché aux îles Canaries, il mit à la voile pour Gomara, suivant la route de Colomb dans son troisième voyage. Il avait pour guide non-seulement la carte de ce navigateur, mais encore plusieurs des marins qui l'avaient accompagné. Vingt-quatre jours après, il reconnut le continent du Nouveau-Monde, qu'il côtoya pendant 200 lieues, au sud des découvertes de Colomb. Enfin il arriva sur la côte de Paria, après avoir vu l'embouchure de plusieurs fleuves, dont le principal est l'Orénoque. Les Espagnols, qui ne connaissaient alors, dans le Nouveau-

(1) Robertson de la Jeunesse, page 19.

Monde, que de petites rivières, furent frappés d'étonnement à la vue de la masse d'eau versée dans la mer par l'Orénoque; ils abordèrent bientôt à l'île de la Trinité, où ils trouvèrent des traces du passage récent de Colomb.

Vespucci, dans ses lettres, fait une longue description des naturels de cette île, et de ceux de la côte de Darien, qui sont de la race caraïbe, bien faits, vigoureux, habiles à manier l'arc, la lance, et à se servir du bouclier. Quoique les habitants de cette île ressemblassent à tous les aborigènes du Nouveau-Monde, ils en différaient cependant en quelques points qui méritent d'être notés. « Ils paraissent, dit-il, n'avoir aucune croyance religieuse, et n'adressent à aucun être supérieur des prières ou des sacrifices. Leurs habitations sont construites en forme de cloches, et sont faites de branches d'arbres recouvertes de feuilles de palmier, de manière à les garantir du vent et de l'intempérie des saisons; elles paraissent être communes à plusieurs familles, car quelques-unes sont assez grandes pour contenir six cents personnes. Ils font consister leurs richesses en colliers et en ornements formés d'arrêtes de poisson et de petites pierres blanches ou vertes; ils les portent constamment, ainsi que ces magnifiques plumes de couleurs variées qui sont l'éclatante parure des oiseaux du tropique. »

Si les Espagnols furent surpris de la simplicité qui

leur faisait attacher une valeur extraordinaire à de semblables bagatelles, les sauvages ne furent pas moins étonnés de l'avidité des étrangers pour l'or, les perles, les pierres précieuses, objets qu'ils regardaient eux-mêmes avec une indifférence complète.

Leur manière de donner la sépulture aux morts ressemblait à celle des naturels des autres îles : après avoir déposé le corps dans une caverne ou dans un sépulcre, ils plaçaient à côté un vase d'eau et des provisions, et s'abandonnaient à la douleur et à la désolation. Sur certaines parties de la côte, quand une personne approchait de sa fin, les habitants la transportaient au milieu d'un bois, et la plaçaient sur un hamac suspendu à des arbres. Ils dansaient tout autour jusqu'au soir, puis, laissant auprès d'elle des vivres et de l'eau pour quatre jours, ils revenaient dans leurs huttes. Si le malade guérissait et reparaissait parmi eux, on le recevait avec des cérémonies et des réjouissances; mais s'il succombait à la maladie ou à la faim, il n'était plus question de lui.

Vespucci signale encore la méthode employée pour traiter la fièvre. « Ils plongent, dit-il, le patient dans un bain d'eau froide, et après qu'il en est sorti ils le forcent à danser devant un grand feu jusqu'à ce qu'il soit en sueur; alors ils le couchent, et il ne tarde pas à dormir profondément. » Vespucci assure avoir vu beaucoup de guérisons obtenues par ce procédé.

Ojeda toucha sur plusieurs points de l'île de la Trinité et du golfe de Paria, et traversa le détroit de la Gueule du Dragon (Bocca del Drago), que Colomb avait trouvé si redoutable. Puis il poursuivit sa navigation le long de la côte de la terre ferme jusqu'à Curiana ou golfe des Perles, et s'arrêta en face de l'île Margarita, précédemment découverte par Colomb, et renommée par ses pêcheries de perles. Ojeda explora cette île et les îles voisines, il côtoya de nouveau la terre principale, et toucha à Cumana et à Maracapana, où il vit les rivières infestées d'alligators, monstres semblables aux crocodiles du Nil.

Il trouva à Maracapana un petit hâvre qui lui sembla convenable pour caréner des vaisseaux et construire un petit brigantin. Les naturels vinrent en grand nombre, apportant en abondance du gibier, du poisson, de la cassave : ils aidèrent les matelots dans leurs travaux. Leur hospitalité n'était certainement pas désintéressée ; ils voulaient s'assurer l'amitié des Espagnols, qu'ils considéraient comme des êtres surnaturels : quand ils crurent avoir suffisamment acheté cette protection, ils représentèrent à Ojeda que leur île était sujette aux invasions des habitants d'une île éloignée, qui étaient cannibales, et venaient faire des prisonniers pour les dévorer dans leurs abominables festins ; en conséquence, ils le suppliaient de les venger de leurs féroces ennemis.

Ojeda s'empressa de satisfaire à cette demande, qui s'accordait si bien avec ses penchants belliqueux et avec son goût pour les aventures; il prit comme guides quelques naturels, et se mit à la recherche des cannibales. Après une navigation de sept jours, il atteignit un archipel de petites îles dont les unes étaient habitées et les autres ne l'étaient pas. On a supposé depuis que cet archipel était celui des Caraïbes.

Les guides signalèrent une de ces îles comme étant le repaire de leurs ennemis; en longeant la côte, on la vit couverte d'une multitude de guerriers sauvages, la tête ornée de plumes magnifiques, et le corps peint de couleurs variées; ils étaient armés d'arcs, de flèches, de dards, de lances et de boucliers, et semblaient disposés à défendre leur île contre l'invasion.

Ces préparatifs étaient de nature à enflammer le cœur d'Ojeda. Aussitôt qu'on eut jeté l'ancre, il fit mettre à la mer les chaloupes; chacune était armée d'un pierrier, et outre ses rameurs portait des soldats cachés dans le fond et garantis par les bordages, précaution qui ne fut pas inutile, car aussitôt qu'ils furent à portée, les Indiens lancèrent leurs traits, dont on n'éprouva aucun accident. Comme les chaloupes continuaient à s'approcher du rivage, les sauvages se précipitèrent dans l'eau, brandissant leurs lances, pour s'opposer au débarquement; à ce moment, les

soldats se levèrent et déchargèrent leurs pierriers. Les sauvages, épouvantés du bruit de ces machines inconnues et de la fumée qui s'en échappait, prirent la fuite. Ojeda, débarquant sans obstacle, se mit à leur poursuite; ils se rallièrent et se défendirent longtemps avec le courage propre à leur race. A la fin, ils furent poussés dans les bois à la pointe de l'épée, laissant sur le champ de bataille beaucoup de morts et de blessés.

Le lendemain, les sauvages reparurent en plus grand nombre; ils étaient armés, peints et ornés de plumes comme les premiers, et faisaient retentir l'air du bruit de leurs conques et de leurs tambours. Ojeda divisa les cinquante-sept hommes qu'il avait avec lui en quatre pelotons, et leur ordonna de charger l'ennemi dans différentes directions; les Caraïbes déployèrent une grande dextérité à se garantir au moyen de leurs boucliers, mais ils ne purent résister, et furent encore mis en déroute; après avoir essuyé une perte considérable, ils regagnèrent leurs forêts; les Espagnols eurent un homme tué et vingt-un blessés : couverts de leurs armures, ils avaient sur des sauvages entièrement nus une immense supériorité. Ils pillèrent les huttes, y mirent le feu et se retirèrent triomphants dans leurs vaisseaux, avec bon nombre de captifs; puis ils partirent pour la terre ferme. Ojeda donna une part du butin à ses guides, et les renvoya chez eux raconter la

vengeance éclatante qu'on venait de tirer de leurs ennemis.

Les Espagnols restèrent encore quelques jours dans cette baie, pour donner aux blessés le temps de se rétablir, puis ils mirent à la voile et touchèrent à l'île de Curaçao, qui, suivant les récits de Vespucci, était habitée par une race de géants, chaque femme, dit-il, paraît être une Penthésilée, et chaque homme un Antée; mais Vespucci était érudit et croyait explorer les régions extrêmes de l'est, ancien royaume de la fable : il est probable qu'il fut trompé par son imagination, et qu'il basa ses formidables récits sur ce qu'il avait appris des cannibales voisins, qui lui rappelaient plus d'un souvenir de la mythologie antique. Les voyageurs qui depuis visitèrent cette île n'ont remarqué rien d'extraordinaire dans la taille de ses habitants.

En suivant la côte, on arriva dans un golfe large et profond, semblable à un lac tranquille, et l'on vit sur la côte orientale un village d'une apparence toute nouvelle : il consistait en une vingtaine de grandes huttes en forme de cloches et bâties sur des pieux enfoncés dans l'eau aux endroits où elle était limpide et peu profonde; chaque hutte avait un pont-levis, et plusieurs canots pour communiquer avec les autres. La ressemblance de ce village avec certaines villes d'Italie, fit donner à ce golfe le nom de golfe de Venise; on l'appelle en-

core de nos jours golfe de Venezuela, ou Petite-Venise. Son nom indigène était Coquibacoa.

Lorsque les habitants virent entrer dans la baie ces énormes machines totalement inconnues qui paraissaient sortir du fond de la mer, la terreur se répandit parmi eux, et ils s'empressèrent de lever leurs ponts. Les Espagnols restèrent longtemps à examiner curieusement ce village amphibie. Ils furent détournés de leur attention par une multitude de canots qui s'avancèrent dans le hâvre; ceux qui les montaient regardaient les vaisseaux avec un muet étonnement, et quand ils les virent s'approcher d'eux, ils s'éloignèrent avec rapidité. Ils revinrent bientôt après avec seize jeunes gens qu'ils distribuèrent à bord des navires, comme un gage d'amitié et de confiance. La meilleure intelligence semblait désormais établie; les naturels se mirent dans leurs canots, tandis que d'autres se jetèrent à la nage pour gagner les vaisseaux; mais l'amitié des sauvages n'était qu'apparente; de vieilles femmes, restées dans les huttes, sortirent en poussant de grands cris et en s'arrachant les cheveux avec fureur; c'était le signal de l'attaque. Aussitôt les otages sautèrent par-dessus le bord; les Indiens qui étaient dans les canots décochèrent leurs flèches, et ceux qui nageaient se mirent à brandir leurs lances qu'ils avaient jusque-là cachées sous l'eau.

Cette agression inopinée étonna au premier mo-

ment Ojeda, qui se voyait attaqué de tous les côtés; la baie lui paraissait hérissée de traits; il fit mettre les chaloupes à la mer, et ramant au milieu de la masse des canots ennemis avec promptitude et vigueur, on en renversa et on en brisa un grand nombre; une décharge d'armes à feu tua vingt Indiens et en blessa une certaine quantité; l'épouvante se mit parmi eux, les canots s'éloignèrent avec rapidité, et les nageurs se hâtèrent de gagner le rivage pour se sauver dans les bois. On fit trois prisonniers, mais l'un d'eux s'échappa dans la nuit, quoiqu'il eût les fers aux pieds. Ojeda eut cinq blessés; ce fut tout ce qu'il retira de cette affaire, car ayant visité le village, il le trouva totalement désert, et les huttes étaient vides de toute espèce de butin. Il ne les détruisit pas, quoique la conduite des habitants eût excusé ces représailles, mais il craignit d'exciter le ressentiment des naturels de la côte.

En continuant son exploration, Ojeda parvint dans un hâvre qu'il nomma Saint-Barthélemy, et qu'on suppose être celui connu aujourd'hui sous le nom indien Maracaïbo. Les relations amicales qu'il eut avec les naturels l'engagèrent à envoyer dans l'intérieur un détachement de vingt-sept hommes. Pendant neuf jours, ils furent conduits de village en village, et fêtés par les Indiens, qui les regardaient comme des êtres célestes; partout on exécutait devant eux des jeux et des

danses, et on chantait les airs du pays. Les natifs de cette contrée se distinguaient par la symétrie de leurs formes, et les femmes parurent aux Espagnols l'emporter, en grâce et en beauté, sur toutes celles déjà vues. Quand ils retournèrent aux vaisseaux, la population tout entière les accompagna pour leur faire honneur; s'ils paraissaient fatigués, on les portait dans des espèces de litières, et les Indiens les plaçaient sur leurs épaules lorsqu'il s'agissait de traverser une rivière. D'autres portaient des présents de plumes, d'armes de différentes sortes, d'oiseaux et d'animaux; ils avaient choisi les choses qu'ils préféraient, croyant que le goût des étrangers était semblable au leur. Dans le trajet, cette multitude joyeuse faisait retentir les bois de ses chants et du bruit des instruments de musique.

Plusieurs de ces Indiens montèrent dans les chaloupes envoyées à la côte pour prendre le détachement, d'autres avaient des canots, et le reste se rendit à la nage à bord des vaisseaux, de sorte qu'en peu de temps un millier de sauvages avaient envahi ou entouré les navires, regardant avec étonnement les choses étranges qui frappaient leurs yeux pour la première fois. Ojeda fit tirer un coup de canon à poudre. « A ce bruit, dit Vespucci, les Indiens se précipitèrent dans la mer comme une nuée de grenouilles. » Mais s'apercevant bientôt qu'on n'avait que des intentions

pacifiques, ils revinrent gaiement à bord et passèrent toute la journée en fêtes et en réjouissances.

Les Espagnols abandonnèrent le port hospitalier de Coquibacoa et continuèrent la reconnaissance de la côte occidentale du golfe. Ils doublèrent le cap Maracaïbo, et poursuivirent leur voyage de promontoire en promontoire, de port en port, le long de ce continent inconnu, jusqu'au grand cap de la Vela. Là, le mauvais état des vaisseaux, et peut-être le regret de voir ses espérances de fortune déçues, déterminèrent Ojeda à changer de route et à se rendre à Hispaniola en traversant la mer des Caraïbes. Ses instructions lui défendaient expressément de visiter cette île, mais il n'était pas homme à s'arrêter à de semblables bagatelles, quand son intérêt ou son penchant le portait à désobéir. Il chercha cependant à colorer cette infraction à ses ordres, en prétextant le besoin de radouber ses vaisseaux et de se procurer des provisions; mais son but secret était de prendre des bois de teinture dont abondait la côte ouest d'Hispaniola.

Il jeta l'ancre à Jacquemel, dans le mois de septembre, et aussitôt il pénétra dans l'intérieur avec quelques hommes. Colomb, gouverneur de l'île, ayant appris cette infraction à ses priviléges, envoya à sa rencontre Roldan, dont il venait d'apaiser la rébellion. Après des pourparlers où les deux adversaires luttèrent de ruses et de finesse,

une collision semblait inévitable, quand Ojeda, voyant son infériorité, abandonna la partie, et reprit sa navigation vagabonde, visitant les petites îles, et faisant prisonniers les naturels, dans l'espoir de les vendre comme esclaves. En effet, à son arrivée à Cadix, en juin 1500, ces malheureux captifs étaient le seul bénéfice qu'eût produit cette expédition. Il fut bien minime; car, toutes les dépenses prélevées, il ne resta que cinq cents ducats à partager entre cinquante-cinq aventuriers. Ojeda fut d'autant plus sensible à ce fâcheux résultat, qu'il était arrivé deux mois avant lui un petit armement, parti en même temps que le sien, et qui était revenu chargé des dépouilles du Nouveau-Monde. C'était celui de Nino, dont nous allons parler.

CHAPITRE II.

PEDRO ALONZO NINO ET CRISTOVAL GUERRA.

(1499.)

La permission accordée par Fonseca à Alonzo de Ojeda d'entreprendre une expédition particulière pour le Nouveau-Monde excita l'émulation des autres compagnons de Colomb. Parmi eux était Pedro Alonzo Nino, hardi marin, natif de Moguer, près Palos, et qui avait navigué avec Colomb, en qualité de pilote, pendant son premier voyage et dans ses courses aux côtes de Cuba et de Paria. Nino obtint de Fonseca une licence semblable à celle donnée à Ojeda, et, comme lui, s'associa avec de riches marchands de Séville. Luis Guerra, l'un d'eux, lui offrit une caravelle, à condition que son frère Cristoval en aurait le commandement; la pauvreté de Nino le força de souscrire à cette dure condition, et à s'embarquer comme subalterne sur une expédition qu'il avait conçue. Mais ses connaissances en navigation et son habileté lui acquirent bientôt une supériorité

effective; il fut réellement le capitaine, et tout le succès de ce voyage lui doit être attribué.

La barque de nos aventuriers n'était que de cinquante tonneaux, et ne portait que trente-trois hommes; ce fut avec ce petit bâtiment qu'ils entreprirent de traverser des mers inconnues et dangereuses, et d'explorer les côtes barbares du continent récemment découvert par Colomb. Tel était alors le courage téméraire des Espagnols.

Ils s'embarquèrent dans le commencement de 1499, peu de jours après Ojeda, et sortirent du port de Palos, qui fut comme le berceau de la découverte de l'Amérique, et dont les braves et hardis marins continuèrent à se montrer au premier rang dans tous les voyages pour le Nouveau-Monde. Guidé par la carte de Colomb, Nino suivit la même route, et atteignit le continent méridional non loin de Paria, quinze jours seulement après Ojeda. Les Espagnols y trouvèrent des bois de teinture en quantité, et eurent des communications amicales avec les naturels.

Peu de jours après, ils sortirent du golfe par la *Bocca del Drago;* ils rencontrèrent dix-huit canots de Caraïbes, pirates de ces mers et la terreur des habitants de la côte. Ces sauvages, au lieu d'être effrayés, comme tous les Indiens, à la vue des vaisseaux européens qui nageaient avec des voiles, et ressemblaient à des monstres de la mer, ne les regardèrent que comme un objet de pillage;

ils les assaillirent avec leurs flèches; mais le bruit soudain de l'artillerie, sortant des flancs de la caravelle, les épouvanta, et les canots prirent la fuite dans toutes les directions. Les Espagnols s'emparèrent d'un de ces canots, dans lequel il n'y avait qu'un seul homme, les autres s'étaient précipités dans la mer. Dans le fond du canot, on trouva un Indien garrotté; délivré de ses liens, il fit comprendre par ses gestes que les Caraïbes revenaient d'une excursion sur la côte voisine, où ils avaient pillé un village et fait des prisonniers; que six de ses malheureux compagnons avaient été dévorés devant lui par les cannibales, et que le même sort lui était réservé. L'honnête Nino et ses associés furent tellement indignés de ce récit, qu'ils crurent faire un acte d'équitable justice en abandonnant le Caraïbe à la discrétion de son captif. Celui-ci tomba sur le guerrier sans défense, à coups de pieds et à coups de poings; sa rage ne fut pas même assouvie lorsque la victime eut rendu le dernier soupir; il lui coupa la tête et la mit sur un pieu pour servir de trophée à sa vengeance.

Nino se dirigea vers l'île Margarita, où il se procura par des échanges une grande quantité de perles, puis il s'approcha de la côte du continent, trafiquant de village en village avec prudence et bonheur; restant quelquefois à bord de son petit bâtiment et engageant les sauvages à

s'y rendre; d'autres fois, descendant à terre et pénétrant dans l'intérieur. Les Européens furent partout bien accueillis par les naturels, qui étaient complétement nus, et n'avaient pour ornement que des colliers et des bracelets de perles; quelques-uns en faisaient présent aux Espagnols, d'autres les échangeaient contre des verroteries ou des bagatelles de même nature, et se moquaient des étrangers qui avaient la folie de conclure de semblables marchés.

Les forêts immenses et impénétrables qui bordaient la côte excitaient l'admiration des voyageurs, car dans ces régions chaudes et humides la végétation se déploie dans toute sa magnificence. Ces forêts étaient animées par le chant d'une multitude d'oiseaux inconnus, et par les cris des bêtes sauvages qui semblaient n'être pas dangereuses, puisque les Indiens traversaient ces bois, armés seulement de leurs arcs. La vue de daims et de lapins leur prouva qu'ils étaient sur la terre ferme, car on n'avait trouvé aucun de ces animaux dans les îles précédemment découvertes.

Nino et Guerra eurent tant à se louer de l'hospitalité des naturels de Cucuma, et des bénéfices que leur rapportaient les échanges, qu'ils restèrent sur ce point près de trois mois. Enfin, ils s'avancèrent à l'ouest, dans le pays nommé Chauchieto, continuant leur commerce lucratif. Ils ar-

rivèrent dans un lieu, situé sur le bord d'une rivière, où il y avait une espèce de forteresse entourée de maisons et de jardins bien cultivés. Nulle part les Espagnols n'avaient trouvé un séjour aussi ravissant; ils se préparaient à jouir des délices de ce paradis terrestre, quand ils virent un millier d'Indiens, bien armés, disposés à leur disputer le débarquement. Ils avaient sans doute été forcés à prendre cette attitude hostile par la visite récente d'Ojeda. Mais Nino et Guerra n'avaient pas les penchants belliqueux de leur devancier; ils préféraient le profit à la gloire. La peur de compromettre les intérêts de l'armateur leur conseilla la prudence; en conséquence, ils abandonnèrent cette côte hostile, et retournèrent à Cumana continuer le commerce de perles; ils en réunirent promptement un grand nombre; quelques-unes surpassaient en grosseur et en beauté les perles citées à cette époque pour leur valeur, quoiqu'elles eussent été endommagées par les trous faits pour les enfiler.

Les aventuriers, satisfaits du résultat de leur voyage, se rendirent directement en Espagne. Ils arrivèrent heureusement en Galice, vers le milieu d'avril 1500 (le 6 février, suivant Herrera), environ deux mois avant Ojeda et Vespucci. Si ce voyage combla Nino de richesses, les suites ne lui furent pas d'abord favorables. La quantité de perles qu'il versa entre les mains du trésorier

royal, comme portion des bénéfices dus à la couronne, fit naître des soupçons sur sa fidélité; on l'accusa d'avoir détourné la plus grande partie de celles qu'il avait amassées, afin de frustrer le roi et ses propres compagnons. Il fut mis en prison; mais rien n'ayant pu prouver cette accusation, il recouvra la liberté, et jouit paisiblement de la réputation d'avoir exécuté le plus riche voyage qu'on eût encore fait dans le Nouveau-Monde.

CHAPITRE III.

VICENTE YANEZ PINZON.

(1499.)

Parmi les aventuriers qui se sont fait un nom en obtenant des licences pour des expéditions au Nouveau-Monde, on remarque en première ligne Vicente Yanez Pinzon, de Palos, un de ces trois frères courageux qui, lors du premier voyage de Colomb, risquèrent leur fortune et leur vie dans cette entreprise incertaine et périlleuse.

Nous avons exposé, dans la *Vie de Colomb*, la conduite de Martin Alonzo Pinzon, l'aîné et le plus remarquable des trois frères, qui avait abandonné l'amiral pour venir en Europe annoncer sa miraculeuse découverte; nous renvoyons le lecteur curieux de connaître les détails de cet événement au volume dont nous venons de parler; sa manière d'agir en cette circonstance le fit rompre ouvertement avec Colomb, et lui attira le mécontentement du monarque : ces deux causes réunies le conduisirent bientôt à une fin prématurée.

Mais cette disgrâce qui avait rejailli sur sa famille ne fut que passagère ; à sa mort, comme c'est l'usage, on oublia ses fautes pour ne se rappeler que ses services ; on rendit justice au mérite et aux actions de Martin et de ses frères, qui rentrèrent dans les bonnes grâces du souverain. Cependant la peur de se trouver en dissidence avec Colomb les empêcha de prendre part aux voyages subséquents de l'illustre amiral ; mais lorsqu'il fut permis de tenter des entreprises particulières, ils sollicitèrent l'autorisation de faire un armement à leurs risques et périls ; elle leur fut facilement accordée : l'inimitié qu'on croyait exister entre eux et Colomb était une puissante recommandation auprès de Fonseca, de qui toutes les affaires de l'Inde dépendaient.

Vicente Yanez Pinzon fut le chef principal de cette nouvelle expédition ; il était accompagné de ses deux neveux, Arias Perez et Diego Fernandez, fils de son frère Martin. La plus grande partie de ses matelots avait navigué avec Colomb dans son récent voyage à Paria ; il avait même ses trois principaux pilotes. Ainsi toutes ces petites expéditions semblent nées de la grande expédition de Colomb, et paraissent avoir été entreprises dans le but de réaliser les idées contenues dans les dépêches qu'il venait d'envoyer en Espagne.

Pinzon avait employé toute sa fortune à cet armement composé de quatre caravelles du port

de Palos; il fut obligé d'avoir recours à son crédit pour se procurer les provisions et les articles d'échange dont il avait besoin. Les négociants de Palos profitèrent du caractère insouciant des marins, et de la fureur des découvertes, pour demander de leurs marchandises 80 et même 100 pour cent de plus qu'elles ne valaient, mais il ne devait payer le prix qu'à son retour; Pinzon fut forcé par les circonstances de passer par ces dures conditions. Dans les documents qui nous ont été conservés, on trouve la requête qu'il présenta pour faire annuler ce marché qui, en effet, paraît exorbitant, si on néglige de remarquer, comme l'a fait W. Irving lui-même, les énormes risques que couraient ces négociants.

La flottille prit la mer au commencement de décembre 1599. Elle reconnut les îles Canaries et celles du cap Vert; après un trajet de sept cents lieues, elle coupa l'équateur. A peine eut-elle passé la ligne qu'elle fut battue par une épouvantable tempête qui menaça de submerger les bâtiments; quand la tourmente fut passée, que le ciel fut redevenu serein, les navigateurs se trouvèrent dans la plus grande perplexité : épouvantés par la force de la lame et par l'étrange aspect du ciel, ils cherchaient l'étoile polaire pour leur servir de guide, et ne la voyaient pas. Ils pensaient que quelque grande éminence du globe la dérobait à leurs yeux; ils ne connaissaient que le ciel

de leur hémisphère, et ils croyaient rencontrer une étoile opposée à l'étoile polaire, qui les conduirait au sud comme celle-ci conduit au nord.

L'intrépide Pinzon ne perdit pas courage; il se dirigea à l'ouest pendant 240 lieues environ. Arrivé, le 28 janvier, par le 8° de latitude S., il distingua une terre qu'il nomma *Sainte Marie de la Consolation*, parce que sa vue fit cesser les perplexités et les angoisses de son esprit. C'est le cap Saint-Augustin, le point le plus avancé de l'immense empire du Brésil.

L'eau était trouble et décolorée comme celle d'une rivière, et la sonde ne donnait que seize pieds. Pinzon descendit à terre, et, accompagné de témoins, il prit possession de la contrée au nom de son souverain. Personne ne se présenta pour lui disputer ses prétentions, mais il remarqua des empreintes de pieds qui lui parurent gigantesques.

Pendant la nuit, on vit trois feux allumés sur la côte, et le lendemain quarante Indiens parurent en armes sur le rivage. Un nombre à peu près égal s'approchait dans des canots; ils portaient des arcs et des flèches, et leur stature paraissait extraordinaire; une grande quantité de sauvages se tenaient à une petite distance, probablement prêts à soutenir leurs compagnons. Les deux partis s'examinèrent longtemps avec une curiosité pleine de défiance. Les Espagnols montrèrent des miroirs,

des colliers, des verroteries, agitèrent des grelots, séductions auxquelles les oreilles des Indiens n'avaient jamais résisté; mais les sauvages méprisèrent ces avances, regardant d'abord attentivement les objets qu'on leur montrait, puis détournant les yeux avec une gravité stoïque. La férocité de leurs traits, leurs dispositions hostiles firent supposer qu'ils étaient d'une tribu errante, rôdant toute la nuit pour chercher du butin; cette circonstance indiquait leur caractère farouche et intraitable, car jamais on n'avait vu un Indien errer pendant la nuit.

Découragé par le caractère inhospitalier des habitants, Pinzon courut au nord jusqu'à l'embouchure d'une rivière trop peu profonde pour recevoir les vaisseaux; il se fit conduire alors dans une chaloupe avec quelques hommes bien armés, sur les bords de cette rivière; il avait remarqué sur une colline voisine une foule d'Indiens qui semblaient désarmés. Il envoya vers eux un seul homme portant une épée et un bouclier, pour leur prouver ses intentions pacifiques. L'Espagnol s'approcha en faisant des signes d'amitié, et leur jeta un grelot. Les Indiens répétèrent ces signes, et lui lancèrent également une petite baguette dorée; mais au moment où le soldat se baissait pour la ramasser, il fut tout à coup entouré d'une foule de sauvages qui voulaient s'emparer de sa personne; il se mit sur la défensive, avec son

épée et son bouclier. Quoique de petite taille et peu robuste, il se servit de ses armes avec tant de dextérité, qu'il tint ses adversaires en respect, blessant ceux qui faisaient mine de le saisir. Cette admirable présence d'esprit et cette preuve de courage arrêtèrent les assaillants, et donna aux Espagnols le temps de venir au secours de leur brave compagnon. Alors les Indiens commencèrent une attaque générale par une volée de flèches et de dards qui tua huit ou dix Espagnols et en blessa un plus grand nombre. Les Espagnols furent obligés de regagner les chaloupes en disputant le terrain pied à pied; les Indiens les poursuivirent jusque dans la rivière, environnant les chaloupes et s'emparant des rames. Les Espagnols se défendirent courageusement, perçant les plus rapprochés de leurs lances et de leurs épées; mais les sauvages continuèrent l'attaque avec acharnement, jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres d'une chaloupe qu'ils emportèrent en triomphe. Ils ne cherchèrent plus alors à mettre obstacle au départ des étrangers, qui arrivèrent à bord, vaincus, découragés, exténués, après avoir essuyé la plus sanglante réception que les Européens eussent encore rencontrée dans le Nouveau-Monde.

Pinzon fit encore vingt lieues au nord-ouest et presque sous la ligne équinoxiale; il trouva l'eau de la mer assez douce pour en remplir ses tonneaux. Surpris de ce phénomène singulier, il

cingla vers la terre et arriva au milieu d'une multitude de petites îles verdoyantes et fertiles. Les naturels étaient hospitaliers; ils montèrent sur les vaisseaux avec confiance, offrant aux étrangers des provisions et des présents. Les îles étaient situées à l'embouchure d'une immense rivière, large de plus de vingt lieues, et dont la masse d'eau est si considérable, qu'elle est encore douce à quarante lieues de la côte. C'est le fameux Maragnon, ou rivière des Amazones. Quand Pinzon voulut remonter le fleuve, le courant opposé au flux de la mer entraîna les vaisseaux dans l'étroit canal qui sépare ces îles. Longtemps ils furent exposés à une perte imminente sur ces terres qui s'élevaient à peine de cinq pieds au-dessus de l'eau, et où les vagues monstrueuses se brisaient avec un bruit épouvantable; mais l'habileté de Pinzon tira la flottille de cette situation périlleuse. Malgré la cordiale réception des naturels, les Espagnols, ne trouvant chez eux ni or, ni objets de valeur, abandonnèrent ces parages, emmenant en captivité vingt-six de ces malheureux, suivant la coutume ordinaire de tous les navigateurs de cette époque.

Pinzon, coupant de nouveau la ligne, suivit la côte, passa devant les bouches de l'Orénoque, entra dans le golfe de Paria, où il fit provision de bois de teinture, en sortit par la Bocca del Drago et relâcha enfin à Espagnola le 23 juin; peu de

jours après, il remit à la voile pour les îles Bahama. Dans le même mois de juin, comme il était à l'ancre, il éprouva un ouragan terrible; deux caravelles et leurs équipages furent englouties sous les yeux des Espagnols terrifiés. Les câbles de la troisième s'étant rompus, elle fut emportée en pleine mer, et la quatrième fut tellement endommagée par la tempête, que les matelots se confièrent à la chaloupe pour les porter à terre. Ils y trouvèrent quelques Indiens sans armes qui ne firent aucune résistance. Les Espagnols, craignant que la nouvelle de leur naufrage ne se répandît sur les îles voisines, et que les naturels, connaissant leur faiblesse, ne vinssent les attaquer et les détruire, se décidèrent après une longue délibération à mettre à mort les Indiens qui auraient pu prévenir leurs compatriotes. Heureusement pour ces malheureux, la caravelle qui était au large revint mettre fin aux alarmes des naufragés et empêcha l'exécution de leur projet. L'autre caravelle n'ayant pas été submergée, ceux qui l'avaient abandonnée, retournèrent à bord, et les deux bâtiments naviguèrent avec difficulté vers Espagnola. Après avoir réparé ses plus grosses avaries, Pinzon, dans l'impossibilité de continuer son voyage, fit voile pour l'Europe, et aborda à Palos à la fin de septembre.

Ainsi se termina cette expédition, la plus mal-

heureuse de toutes celles tentées jusqu'alors. Pinzon avait perdu deux vaisseaux et beaucoup de ses hommes, ce qui lui causait une vive affliction, car il les avait choisis parmi ses voisins, ses amis, ses parents. Toutes ces expéditions avaient jeté la consternation et la terreur dans le peuple de Palos, en remplissant cette petite ville de veuves et d'orphelins. Lorsque les marchands qui avaient fait à Pinzon les avances usuraires dont nous avons parlé le virent revenir seulement avec deux vaisseaux en mauvais état, avec un petit nombre de matelots, pauvres, déguenillés, affaiblis par les fatigues et la misère, ils tremblèrent de perdre leur argent, et au moment où Pinzon et ses deux neveux allaient partir pour Grenade, où était la cour, les négociants saisirent les bâtiments et les cargaisons qu'ils voulurent faire vendre pour être payés. Pinzon adressa immédiatement une requête au roi, où il exposait les conditions usuraires qu'on lui avait imposées et le danger où il se trouvait d'être mis en prison, si le trésor royal ne venait à son aide. Il disait ensuite que, s'il recouvrait ses propriétés saisies, il pourrait vendre avec plus d'avantage trois cent cinquante tonneaux de bois de teinture, dont le prix serait suffisant pour désintéresser ses créanciers. Les souverains acquiescèrent à cette demande; ils donnèrent ordre aux autorités de Palos d'intervenir dans cette affaire avec toute la

diligence possible, et de rendre une justice telle qu'aucune des parties n'élevât des plaintes.

Pinzon échappa aux mains de ses créanciers, mais les frais de la procédure lui enlevèrent tout ce qu'il possédait. Pour soulager sa misère, on lui accorda l'année suivante la permission d'exporter une certaine quantité de blé; privilége dû aux pertes qu'il avait subies et aux malheurs qu'il avait éprouvés. Pinzon partagea le sort des premiers navigateurs espagnols en Amérique qui virent leurs espérances de fortune cruellement déçues; mais il doit être distingué de la foule parce qu'il est le premier Européen qui ait coupé la ligne équinoxiale dans l'océan occidental, et parce qu'il découvrit le riche et puissant empire du Brésil.

Par un décret du 5 septembre 1501, le roi donna à Pinzon l'autorisation de coloniser et de gouverner les terres qu'il avait découvertes, à partir un peu au nord du fleuve des Amazones, jusqu'au cap Saint-Augustin. Le but du gouvernement était d'établir de ce côté un poste pour s'opposer aux invasions des Portugais, qui, en 1500, avaient pris possession de la côte du Brésil sous la conduite d'Alvarez Cabral. Les arrangements subséquents entre les deux couronnes rendirent cette précaution inutile, et il ne paraît pas que Yanez Pinzon ait fait un second voyage dans cette partie de l'Amérique.

En 1506, Pinzon entreprit avec Jean Diaz de Solis une expédition dans le but de trouver le passage qui, selon Colomb, devait exister entre les deux océans; ce voyage n'eut aucun résultat, ainsi que celui qu'il fit en 1508 toujours dans le même but.

En considération des services rendus par sa famille, Yanez Pinzon fut anobli par l'empereur Charles-Quint, qui ne lui donna cependant aucun titre, et lui fit présent d'une cotte d'armes blasonnée de trois caravelles portant à la poupe une main dirigée sur une île couverte de sauvages. Cette cotte d'armes est encore conservée dans sa famille, qui y a fait graver la célèbre devise de Colomb, en substituant le nom de Pinzon à celui de l'Amiral.

A Castille y a Léon
Nuovo-Mondo dio Pinzon.

CHAPITRE IV.

DIEGO DE LEPE ET RODRIGO DE BASTIDAS

(1500).

Malgré les dangers et les malheurs qui avaient pesé sur les navigateurs dans le Nouveau-Monde, malgré la pauvreté qui avait trop fréquemment remplacé la fortune qu'ils avaient espérée, l'ardeur des aventuriers était constamment excitée par les récits de tous ceux qui revenaient de l'Amérique, car chacun d'eux représentait le pays qu'il venait de découvrir comme étant la véritable terre promise. Peu de temps après le départ de Yanez Pinzon, son compatriote Diego de Lepe sortit également de l'actif port de Palos pour une expédition semblable. On n'a aucun détail sur son voyage; on sait seulement qu'après avoir doublé le cap Saint-Augustin, il reconnut que la côte s'étendait à perte de vue au S. O. A son retour, il dressa une carte pour l'évêque Fonseca, et il ne s'était pas écoulé dix années, qu'il jouissait de la réputation d'avoir poussé ses découvertes plus loin qu'aucun de ses devanciers. Dans le

même temps, Rodrigo de Bastidas, riche notaire de Triana, faubourg de Séville, spécialement habité par les marins, sollicita une licence royale, promettant de verser le quart de ses profits dans le trésor public. Il arma, en octobre 1500, deux caravelles destinées à aller à la recherche de l'or et des perles.

Bastidas, homme prudent qui reconnaissait sa propre inexpérience en connaissances nautiques, s'adjoignit le pilote Juan de la Cosa, l'intrépide Biscaïen qui avait navigué avec Colomb et avec Ojeda. Ils reconnurent la côte de la terre ferme depuis le cap de la Vola jusqu'au golfe de Darien.

Ce qui distingue Bastidas des autres aventuriers, c'est la manière amicale dont il traita les naturels, et il est le seul auquel cette observation puisse être appliquée. Ce voyage avait été extrêmement heureux ; on s'était procuré, par les échanges, une grande quantité d'or et de perles, quand un malheur imprévu vint arrêter le cours de cette campagne lucrative.

Au moment où on s'y attendait le moins, Bastidas s'aperçut que les vaisseaux faisaient eau de toutes parts, et, en recherchant la cause de cette avarie, il vit avec chagrin que la cale avait été trouée en une multitude d'endroits par un ver qui abonde dans les mers de la zone torride, et qu'on ne connaissait nullement à cette époque. Ce fut avec la plus grande difficulté que Bastidas

aborda à une petite île près la côte d'Espagnola, où il espérait pouvoir réparer ses vaisseaux de manière à se remettre en mer et à retourner en Europe. Mais, malgré les travaux du radoub, les vers continuèrent leurs ravages, et de nouvelles voies d'eau se déclarèrent. Bastidas débarqua sa précieuse et riche cargaison, les armes, les provisions, enfin tout ce qu'il put transporter, et détruisit ses deux caravelles, pour qu'elles ne tombassent pas entre les mains des Indiens.

Il partagea son monde en trois divisions, qui se rendirent à Saint-Domingue par des routes différentes; si elles eussent marché ensemble et par le même chemin, le pays n'eût pas pu fournir les provisions nécessaires. Chaque troupe portait avec elle des objets d'échange, pour acheter des vivres aux Indiens qu'elle rencontrerait.

François de Bovadilla, ce persécuteur acharné de Colomb, à qui il venait d'enlever le commandement, était alors gouverneur de Saint-Domingue. Il apprit bientôt, par ses rapports, qu'une troupe d'aventuriers était débarquée dans l'île, et que, divisée en trois bandes, elle parcourait l'intérieur, se livrant à un commerce illicite avec les indigènes. Sur ces apparences, Bastidas fut saisi, mis en prison et on commença l'instruction de son procès. Il alléguait, pour sa défense, qu'il n'avait trafiqué qu'afin de se procurer des provisions et des guides; Bovadilla ne fut pas con-

vaincu de cette raison et envoya en Espagne l'infortuné Bastidas avec les témoignages écrits et toutes les pièces de l'enquête.

Il partit sur la flotte que montait Bovadilla lui-même, et qui essuya une épouvantable tempête, prévue par la sagacité de Colomb (1). Le vaisseau de Bastidas fut du petit nombre de ceux qui échappèrent au naufrage; en septembre 1502, il arriva sain et sauf à Cadix; peu de temps après il fut honorablement acquitté.

Ce voyage produisit de si grands bénéfices, que, malgré la perte des vaisseaux, la somme versée au trésor royal fut très-considérable, et celle retenue par Bastidas bien plus forte encore. Cependant, pour le récompenser, le roi lui donna une pension annuelle assise sur les revenus de la province de l'Uruba qu'il avait découverte. Le brave Juan de la Cosa obtint une pension semblable sur les produits de cette même province, dont il fut nommé Alguazil-Major. Telle était la générosité économique de Ferdinand : il récompensait les malheurs passés des aventuriers avec les produits qu'il attendait de leurs travaux à venir.

(1) Voyez la Vie de Colomb, page 234.

CHAPITRE V.

ALONZO DE OJEDA.

2e VOYAGE.

(1502).

Si le premier voyage d'Ojeda ne servit nullement à sa fortune, il augmenta sa réputation de courage et d'habileté. Son caractère hardi et querelleur, excité par l'ardeur bouillante de la jeunesse, et les merveilleuses histoires qu'on racontait de sa bravoure avaient rendu son nom populaire; il ne fut pas difficile à Fonseca de le faire participer aux faveurs royales : en considération de ses services et de ceux qu'on attendait encore de lui, le roi lui donna un territoire de six lieues dans la partie méridionale d'Espagnola, et le gouvernement de la province de Coquibacoa qu'il avait découverte, ainsi que nous l'avons raconté. Il fut en outre autorisé à armer, à ses propres frais, une escadrille qui ne devait pas être composée de plus de dix vaisseaux, et à poursuivre la reconnaissance de la terre ferme; il ne pouvait cependant ni toucher, ni trafiquer sur la

côte de Paria jusqu'à l'île Margarita, mais au delà il avait le droit de commercer sur toute espèce de marchandises, perles, bijoux, métaux, pierres précieuses, à la condition de donner à la couronne le cinquième des bénéfices; il lui était interdit de se servir d'esclaves indiens à moins d'une permission spéciale; il devait coloniser la province, et, en récompense, il aurait la moitié des revenus, tant que cette moitié ne dépasserait pas trois cent mille maravédis (4,500 fr. du temps, environ 25,000 fr. de notre monnaie); au delà, la totalité appartiendrait à la couronne.

Ferdinand avait ses raisons pour accorder de semblables priviléges : Ojeda lui avait rapporté que, dans son voyage, il avait rencontré dans le voisinage de Coquibacoa des aventuriers anglais. Pour faire cesser les craintes et la jalousie qu'un établissement de cette nation lui inspirait, Ferdinand voulut établir sur cette côte un poste et le confier à un homme de courage et de talents; Ojeda possédait tous ces avantages. Il eut ordre d'arborer, partout où il aborderait, les armes de Castille et de Léon, tant pour prendre possession du pays, que pour empêcher les Anglais d'y pénétrer.

Avec sa commission en poche et le gouvernement d'une province en perspective, Ojeda eut bientôt trouvé des associés pour l'aider dans son armement. Il choisit Juan de Vergura, riche cha-

noine de la cathédrale de Séville, et Garcia de Campos, vulgairement nommé Ocampo; ils signèrent un acte de société pour deux années, par lequel ils s'engageaient à partager également les frais et les profits de l'expédition; les produits du gouvernement de Coquibacoa devaient être divisés entre eux. Mais leurs ressources ne permettant pas d'équiper dix vaisseaux, ils se bornèrent à quatre, savoir : la Santa Maria de la Antigua, commandée par Ocampo; la Santa Maria de la Grenada, commandée par Juan de Vergura; la caravelle la Magdelana, commandée par Pédro et Ojeda, et la caravelle la Santa Ana, commandée par Hernando de Guevara. Alonzo de Ojeda commandait toute la flottille. L'expédition mit à la voile en 1502, toucha aux Canaries pour faire des vivres, suivant l'usage, et gouverna à l'ouest vers les côtes du Nouveau-Monde. Après avoir traversé le golfe de Paria et avant d'être parvenue à la Marguerite, la Santa Ana fut séparée des autres bâtiments; ils se cherchèrent mutuellement pendant plusieurs jours, et lorsqu'à la fin ils furent tous réunis, on s'aperçut que les provisions commençaient à diminuer. On débarqua, en conséquence, sur un point de la côte appelé par les naturels Cumana, et auquel Ojeda donna le nom de Valformoso, à cause de sa beauté et de sa fertilité. Là, ils commencèrent à marauder pour se procurer les vivres dont ils manquaient. Ojeda

pensait qu'il valait mieux prendre les provisions, les ustensiles et les autres choses dont ils auraient besoin dans un pays éloigné, où ils ne faisaient que passer, que dans les endroits voisins de leur future colonie. Les aventuriers applaudirent à cette idée, qui était adroite, si elle n'était pas juste.

Ils se répandirent dans toutes les directions, se mirent en embuscade, et à un signal convenu ils tombèrent tous à la fois sur les malheureux Indiens en poussant d'horribles cris; Ojeda avait bien recommandé de commettre le moins de dommages possibles, et surtout de ne pas détruire les habitations; mais les soldats, emportés par leur ardeur, transgressèrent ses ordres. Sept ou huit Indiens furent tués; un grand nombre reçut des blessures, et presque toutes les huttes devinrent la proie des flammes. Une immense quantité de hamacs de coton et d'ustensiles de toute espèce tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui prirent également plusieurs femmes; quelques-unes furent rachetées par les Indiens, d'autres furent retenues à bord, et on mit le reste en liberté. De tout le pillage, Ojeda ne se réserva qu'un simple hamac.

La rançon payée par les sauvages pour leurs effets et pour leurs femmes, ne rapporta aux Espagnols qu'une faible quantité d'or; ils ne trouvèrent dans le village aucunes provisions, de sorte que Ojeda fut obligé d'envoyer Vergura à la Ja-

maïque pour s'en procurer. La caravelle qui le portait devait rejoindre l'escadrille à Maracaybo.

Ojeda arriva à Coquibacoa, dans le port destiné à devenir le siége de la colonie; mais il trouva le pays tellement pauvre et stérile qu'il renonça à s'y fixer. Il s'avança jusqu'à une baie qu'il nomma Santa-Cruz, et qu'on suppose être celle de Bahia-Honda, où il rencontra un Espagnol qui avait été laissé quatorze mois auparavant par Bastidas. Il avait appris la langue du pays, ce qui fut d'un grand secours pour ses compatriotes. Dès que Ojeda parut vouloir s'établir à poste fixe, les naturels se disposèrent à défendre leur territoire; ils attaquèrent un détachement descendu à terre pour faire de l'eau, et le forcèrent à retourner aux vaisseaux, en le poursuivant par des volées continuelles de flèches et de traits. Mais Ojeda débarqua avec toutes ses forces, et inspira une telle frayeur aux ennemis, qu'ils cessèrent de combattre et offrirent une assez grande quantité d'or comme témoignage de leurs intentions pacifiques.

Ojeda et ses associés se mirent aussitôt à l'œuvre pour commencer leur établissement. On coupa les arbres nécessaires à la construction d'une forteresse, et on avançait assez rapidement, quand les travailleurs furent attaqués par un cacique du voisinage. Ojeda se défendit avec tant d'intrépidité et de succès, qu'il l'eut bientôt défait et repoussé sur son territoire. On continua tran-

quillement l'érection du fort, où furent établis les magasins aux provisions et les richesses déjà amassées par les échanges, les rançons et le pillage. Deux fois par jour, les officiers distribuaient eux-mêmes les rations, et les trésors étaient dans un coffre-fort à deux clefs, dont l'une fut confiée à Ocampo et l'autre au commissaire-royal.

Les provisions diminuaient sensiblement; les Indiens ne s'étaient montrés que pour tenter des attaques, toutes aussi inutiles que la première; Vergura n'était pas revenu de la Jamaïque, et une autre caravelle était partie pour aller à sa rencontre. Les aventuriers, fatigués de travaux et de privations, étaient dégoûtés de leur position dans cet établissement au milieu d'un pays pauvre et malsain. D'abord mécontents, ils devinrent bientôt rebelles : ils commencèrent à craindre de n'avoir plus les moyens de quitter le port, les vaisseaux étant en danger d'être détruits par les piqûres des vers. Pour apaiser leurs plaintes, Ojeda fit plusieurs incursions dans le pays et recueillit des vivres dans les villages qu'il pilla; les provisions furent déposées dans le magasin commun; on partagea le butin, et l'or fut versé dans le coffre-fort, gardé par Ojeda lui-même, au grand déplaisir d'Ocampo et du commissaire-royal. Les murmures des soldats augmentaient en proportion de leurs souffrances; ils

disaient hautement qu'Ojeda n'avait pas d'autorité sur cette partie de la côte, étant sorti des limites de son gouvernement, et ayant construit son fort dans le pays découvert par Bastidas. Lorsque Vergura arriva de la Jamaïque, l'esprit de faction de la petite colonie était parvenu à un degré alarmant. Ocampo surtout était devenu l'ennemi personnel du gouverneur; cette inimitié était née d'une querelle qui s'était élevée entre eux au sujet de la garde du coffre-fort. Ce chef des mécontents eut une conférence avec son ami Vergura, et tous les deux formèrent le projet de tendre un piége au brave Ojeda. Ils l'engagèrent donc à venir sur la caravelle de Vergura, afin de visiter les provisions qu'elle contenait ; dès qu'il eut mis le pied sur le bâtiment, les deux associés commencèrent à lui reprocher de s'être établi hors des limites fixées par la concession, et d'avoir provoqué les Indiens à une lutte qui avait coûté la vie à plusieurs de leurs compagnons. Ils insistèrent principalement sur le grief d'avoir gardé le coffre-fort au mépris de l'autorité du commissaire-royal, dans l'intention de s'approprier seul tous les bénéfices de l'entreprise ; ils lui apprirent ensuite qu'ils avaient l'intention de l'envoyer à Espagnola et de l'accuser devant le gouverneur, à l'occasion des faits qu'ils lui reprochaient.

Ojeda, surpris de cette résolution à laquelle il était loin de s'attendre, proposa à Vergura et à

Ocampo de partir pour l'Espagne avec ceux qui voudraient les suivre, tandis qu'il continuerait son entreprise avec le reste des aventuriers. Les deux lâches associés acceptèrent cette transaction ; ils étaient las d'une expédition qui leur avait occasionné beaucoup de peines et donné peu de profits. Ils consentirent à laisser à Ojeda la plus petite caravelle, avec le tiers des provisions et des bénéfices, et à lui construire une chaloupe, travail auquel ils se mirent avec activité. Il ne s'était pas écoulé dix jours, qu'ils se repentirent de cet arrangement : ils prétendaient que les charpentiers étaient de mauvais ouvriers, qui ne parviendraient jamais à lui construire une chaloupe solide ; en voyant qu'Ojeda n'était pas convaincu, ils lui dirent qu'ils avaient fait des réflexions, et que, puisqu'il était coupable de désobéissance aux ordres du roi, ainsi qu'ils le lui avaient prouvé, ils seraient blâmables s'ils retournaient en Espagne sans lui ; c'est pourquoi ils persistaient dans leur premier projet. Ojeda voulut échapper à ses perfides associés, mais il fut chargé de fers et mis sous bonne garde, à bord d'une caravelle.

Au commencement de septembre, Vergura et Ocampo, maîtres de leurs actions, quittèrent Santa-Cruz, avec tous les hommes, emportant surtout le fameux coffre-fort en litige.

Ils mouillèrent sur la partie occidentale d'Espagnola peu de jours après. Comme ils n'étaient

qu'à un jet de pierre du rivage, Ojeda, se fiant à sa force et à son habileté de nageur, se précipita dans la mer, espérant gagner la côte. Ses bras étaient libres, mais le poids des fers qui tenaient ses jambes enchaînées l'entraîna au fond de l'eau; il fut obligé d'appeler au secours, et un canot ramena l'infortuné gouverneur à demi noyé, et le remit entre les mains de ses inflexibles associés.

Leur premier soin, en débarquant, fut de faire conduire leur prisonnier au gouverneur, mais ils gardèrent le coffre-fort, cause de leur infâme conduite, et prirent la part qui leur revenait, sans distraire la part due à la couronne, et sans l'autorisation du commissaire. A la fin de septembre 1502, le président de l'audience royale de Saint-Domingue fit comparaître devant lui accusateurs et accusé; son arrêt dépouilla Ojeda de tout ce qu'il possédait, et le rendit responsable de la totalité de la dette envers le trésor. Ojeda en appela au roi; le conseil l'acquitta honorablement de toutes les charges portées contre lui, et, par un édit de 1503, il rentra dans ce qui lui appartenait. Il paraît que les frais du procès absorbèrent au delà de la part qui lui revenait dans le trésor commun, et qu'il eut besoin d'un nouvel ordre du roi pour être remis en liberté. Ainsi, comme une infinité d'autres malheureux, il sortit des mains de la justice triomphant, mais ruiné.

CHAPITRE VI.

ALONZO DE OJEDA.

3e VOYAGE.

§ 1er Ojeda sollicite un commandement. — Rivalité de Diego de Nicuesa.

(1509).

On ignore ce que devint Alonzo de Ojeda pendant les premières années qui suivirent son procès. On sait seulement qu'en 1505 il fit un nouveau voyage à la côte voisine de Coquibacoa, voyage qui fut tout aussi infructueux pour lui que les précédents, car nous le trouvons à la fin de 1508 à Espagnola, aussi pauvre et tout aussi fier que jamais.

A peu près à cette époque, la cupidité du roi Ferdinand fut vivement excitée par les récits de Colomb sur les mines d'or de Veragua, pays dans lequel l'amiral s'imaginait avoir retrouvé l'*Aurea Chersonesus* des anciens, d'où Salomon avait tiré l'or dont il s'était servi pour orner le temple de Jérusalem. Les voyages qui suivirent, en corroborant l'opinion de Colomb, avaient donné une

haute idée des richesses de la terre ferme ; en conséquence, Fèrdinand se décida à former des colonies régulières le long de la côte, et à en donner le commandement à un homme capable. Ce projet avait été conçu par Colomb quand il découvrit ce pays dans le cours de son dernier voyage, et ceux qui ont lu sa vie peuvent se rappeler la désastreuse tentative qu'il fit, de concert avec son frère Barthélemy, pour fonder une colonie sur les bords de la Veragua. L'amiral étant mort, Barthélemy fut la première personne qui se présenta naturellement à l'esprit du roi, quand il voulut continuer cette entreprise. Mais le monarque savait que les prétentions de l'adelantade étaient aussi grandes que celles de son frère ; il préférait donc confier cette mission à des agents moins exigeants. Il était d'ailleurs peu disposé à augmenter l'importance d'une famille dont les réclamations élevées, quoique justes, contrariaient son esprit avare et jaloux. Le roi chercha alors, parmi tous les aventuriers qui étaient sortis de l'école de Colomb, celui qui pourrait le servir à des conditions plus douces ; la voix publique désignait Alonzo de Ojeda, qui s'était rendu célèbre par ses nombreux voyages et ses hardis exploits, et dont les talents devaient assurer le succès de l'entreprise. Ojeda avait bien, ainsi que nous l'avons dit, un puissant protecteur dans l'évêque de Burgos, mais malheureusement il était éloigné de

son patron, et, qui pis est, sans argent. Dans cette conjoncture, Ojeda rencontra à Saint-Domingue le vénérable pilote Juan de la Cosa; cette espèce de *Nestor maritime*, dans les voyages qu'il avait faits avec Ojeda, avait conçu la plus haute opinion de son courage et de ses talents; il n'hésita pas à lui ouvrir sa bourse, et, avec la généreuse franchise d'un marin, il lui offrit de le servir de tout son pouvoir, pour assurer l'accomplissement de ses projets.

Ses offres furent acceptées avec empressement; il fut convenu que Juan de la Cosa irait en Espagne pour provoquer la nomination d'Ojeda au commandement de la terre ferme, et qu'en cas de succès il équiperait de ses propres fonds l'armement nécessaire. A son arrivée, La Cosa se présenta à l'évêque de Burgos; ainsi qu'il s'y attendait, Fonseca embrassa chaudement les idées de son favori Ojeda; il le recommanda à l'ambitieux monarque comme un homme capable d'établir son autorité dans les déserts, et de répandre les lumières du christianisme parmi les sauvages.

La recommandation de l'évêque était ordinairement toute-puissante pour tout ce qui concernait les affaires des Indes, et dans cette circonstance elle fut encore fortifiée par La Cosa, dont l'opinion était d'un grand poids aux yeux du roi. Cependant, il se présenta un autre candidat, d'autant plus redoutable pour Ojeda, qu'aux alliances

les plus élevées il joignait une grande fortune. Ce candidat était Diego de Nicuesa, courtisan accompli, de haute naissance, et qui avait occupé un poste important auprès de don Enrique Enriquez, oncle du roi. La nature, l'éducation, l'usage du monde, tout semblait avoir contribué à faire de Nicuesa le rival d'Ojeda. Comme lui de petite taille il était comme lui robuste, bien fait et remarquable par sa force et son activité; comme Ojeda il excellait dans les jeux militaires, et brillait non-seulement dans ceux qui demandent de l'agilité, mais encore dans les gracieux exercices de la chevalerie, que les Espagnols avaient empruntés aux Maures; Ojeda n'était pas plus habile cavalier; on prétend qu'il avait dressé une cavale, et lui avait appris à danser et à caracoler en cadence aux sons d'une viole. Il était versé dans la connaissance des ballades et des légendes de sa patrie, et avait la réputation d'un joueur parfait de guitare. Telles étaient, d'après le portrait qu'en trace le vénérable Las Casas, les qualités de ce candidat au commandement des pays sauvages du Nouveau-Monde. Il est probable cependant que Nicuesa possédait d'autres talents plus essentiels au poste qu'il ambitionnait, car il avait fait partie de la suite d'Ovando quand il était allé gouverner Espagnola.

Il était difficile de se décider entre deux candidats dont le mérite était si parfaitement sembla-

ble. Le roi Ferdinand trancha la question en les favorisant tous deux également, non en leur fournissant des vaisseaux à ses frais, mais en leur accordant des licences qui ne lui coûtaient rien et pouvaient lui rapporter beaucoup. On divisa en deux provinces le continent qui, de l'isthme de Darien, s'étend au golfe d'Uraba; la portion de l'est fut nommée Nouvelle-Andalousie, et donnée à Ojeda; Nicuesa eut celle de l'ouest, comprenant Veragua. L'île de la Jamaïque était commune aux deux gouverneurs, pour aller s'y ravitailler. Chacun devait avoir pendant dix ans la jouissance des mines qu'il découvrirait, à la charge de verser au trésor le dixième des produits de la première année, le neuvième de la seconde, le huitième de la troisième, le septième de la quatrième, et le cinquième de chacune des autres années.

Juan de la Cosa, dont l'infatigable activité avait beaucoup contribué à la nomination d'Ojeda, fut désigné comme son lieutenant, avec le titre d'alguazil-major de la province. Il fréta immédiatement un navire et deux brigantins, sur lesquels il embarqua deux cents hommes. Cet armement était bien minime, mais la bourse de l'honnête voyageur n'était pas très-garnie, et celle d'Ojeda était complétement vide. Nicuesa, plus riche, arma quatre gros vaisseaux et deux brigantins, les fournit abondamment de munitions et de vivres, embarqua des forces considérables en sol-

dats et en colons, et mit à la voile, comme il le disait dans son joyeux et pompeux langage, pour les côtes dorées de Veragua, pour l'*Aurea Chersonesus* de son imagination.

§ II. Discussions entre Ojeda et Nicuesa. — Emprisonnement de ce dernier.

Les armements rivaux arrivèrent à Saint-Domingue dans le même temps. Déjà Nicuesa, dans sa traversée, s'était confirmé dans l'espoir que sa nouvelle carrière le conduirait indubitablement à la fortune. En touchant à Santa-Cruz, une des îles Caraïbes, il avait capturé une centaine de naturels, qu'il avait vendus à Espagnola un assez haut prix. Cette action, que rien ne justifierait aujourd'hui, était alors considérée comme étant de toute justice, sous prétexte que les Caraïbes étaient anthropophages, et ne pouvaient être assimilés aux autres Indiens.

Alonzo de Ojeda reçut avec une joie bien vive son fidèle Juan de la Cosa, mais il ne put, sans être profondément humilié, comparer l'infériorité de son petit armement avec la puissance de celui de son rival, dont les vaisseaux balançaient dans le hâvre leurs poupes orgueilleuses. Il craignit que ses ressources ne fussent insuffisantes pour l'établissement de la colonie projetée; toutefois, il se fut bientôt procuré l'argent qui lui était né-

cessaire, car, peu soucieux de sa fortune, et ayant toujours sa bourse ouverte pour ses amis, Ojeda n'hésitait pas à puiser dans les caisses de gens qu'il connaissait à peine. Il y avait alors à Saint-Domingue un avocat de quelque talent qui, par ses plaidoiries, avait amassé une somme égale à 60,000 fr. de nos jours. Il paraît que le goût des procès avait été un des premiers fruits de la civilisation de cette colonie, et s'était répandu à un haut degré parmi les habitants.

Alonzo s'était lié avec le bachelier Martin-Fernandez de Enciso, et remarquant que son caractère était inconstant et spéculatif, il chercha à le dégoûter de sa profession monotone, mais sûre et lucrative, et à lui inspirer sa propre passion pour la vie aventureuse. Il le tenta surtout en lui offrant de le nommer alcade-major, ou président du tribunal de la future colonie.

Le bachelier succomba à cette fatale tentation, et consentit à mettre tout son argent dans cette entreprise. On convint qu'Ojeda partirait avec l'armement venu d'Espagne, et que le bachelier, après avoir fait des recrues et réuni des provisions, les embarquerait sur un vaisseau acheté par lui, et rejoindrait son ami dans le lieu fixé pour l'établissement de la colonie.

Deux rivaux avec des caractères aussi semblables que l'étaient ceux d'Ojeda et de Nicuesa, et tous deux d'un esprit querelleur, ne pouvaient

demeurer longtemps ensemble dans la même ville sans qu'une collision fût la suite de ce rapprochement. D'ailleurs il existait deux motifs pour amener de funestes discussions : l'un était l'île de la Jamaïque qui leur avait été concédée en commun ; l'autre était la province de Darien que chacun prétendait appartenir à sa propre juridiction. Un jour qu'ils soutenaient l'un contre l'autre leurs prétentions respectives, la discussion devint tellement vive, que la salle retentissait de l'éclat de leurs voix. Cependant Nicuesa avait tout l'avantage ; son long séjour à la cour l'avait rendu plus poli et plus cérémonieux ; il était plus maître de lui-même, et ses arguments embarrassaient son rival. Ojeda n'était pas un profond logicien, mais il était bonne lame, et il avait coutume de discuter les armes à la main les questions de droit ou de rang qu'il ne pouvait défendre par la parole. Pressé par les raisonnements de son rival, il lui offrit de vider leur querelle dans un duel. Nicuesa, quoique également brave, était plus homme du monde : il vit tout de suite le ridicule de cette proposition. Feignant cependant d'entrer dans les vues de son adversaire, il proposa, comme préliminaire au duel, de déposer chacun à peu près 150,000 francs qui seraient le prix du combat et appartiendraient au vainqueur ; il pensait que c'était un moyen de calmer l'orgueilleuse irritation de son rival, qui, ne possédant pas une

pistole, serait assez prudent pour ne pas avouer son dénûment. Il n'est cependant pas probable que le bouillant Ojeda se fût longtemps contenu s'il n'avait été calmé par la froide raison de La Cosa, qui avait sur lui un grand ascendant. Une longue et pénible expérience avait beaucoup développé l'esprit naturel et le bon sens du vétéran; son courage, qui n'était pas douteux, était tempéré par l'âge; il semble avoir été personnellement attaché à Ojeda par un sentiment naturel aux vieillards qui aiment à retrouver dans leurs amis la bouillante ardeur de leur jeunesse. Tant qu'il accompagna Ojeda, il fut toujours son *Mentor* dans les conseils, et son compagnon le plus dévoué au milieu des dangers.

Dans la circonstance présente, l'intervention du vétéran eut les meilleurs effets; il empêcha ce duel imprudent, et persuada aux deux rivaux de regarder la rivière de Darien comme la limite de leur territoire respectif.

La dispute relative à la Jamaïque fut tranchée par l'amiral lui-même. Don Diego Colomb avait été profondément blessé de la distribution que le roi avait faite des gouvernements; car, sans son consentement, et même sans le prévenir, on avait enfreint les priviléges dont il avait hérité du grand Colomb son père. Il sentait bien que, pour des contrées éloignées, il aurait tort de s'embarrasser dans des interprétations de chartes, mais

il ne pouvait supporter sans se plaindre le don qu'on avait fait de la Jamaïque, qui était si près de son propre gouvernement. Sans courir les chances longues et incertaines de remontrances adressées au roi, il voulut se faire justice lui-même, comme étant dans son plein droit, et il ordonna à Juan de Esquibel, brave officier qui avait subjugué la province de Higuey, de prendre possession de la Jamaïque avec 70 hommes et d'en garder le commandement.

Ojeda eut connaissance de cet ordre au moment même où il allait s'embarquer; dans la chaleur du premier moment, il défia hautement le pouvoir de l'amiral, jurant que, s'il rencontrait jamais Esquibel à la Jamaïque, il lui percerait le cœur. La populace, qui entendit cette menace et qui avait la plus haute idée du caractère fougueux et hardi de Ojeda, ne doutait pas qu'il n'exécutât sa promesse; cependant, malgré cette bravade, Esquibel, en conséquence de ses ordres, prit possession de la Jamaïque.

L'escadrille de Nicuesa partit quelques jours après celle de son rival; les manières affables et engageantes du commandant, secondées par les bruits répandus sur les richesses de la province de Veragua, où il comptait fonder sa colonie, avaient attiré sous ses drapeaux un si grand nombre d'aventuriers, qu'il avait été obligé d'acheter un autre vaisseau pour les transporter.

Nicuesa était plutôt courtisan et homme de guerre qu'homme d'affaires ; il n'entendait rien à la conduite de ses intérêts pécuniaires ; il avait dépensé tous ses fonds d'une main prodigue et avait même contracté des dettes nombreuses qu'il ne pouvait acquitter sur-le-champ ; plusieurs de ses créanciers savaient que l'amiral voyait cette expédition d'un mauvais œil, et pour gagner sa faveur ils cherchèrent à mettre des obstacles au départ de Nicuesa. Dès qu'à force d'adresse il s'était débarrassé d'un de ses persécuteurs, de nouvelles demandes venaient le tourmenter. Il réussit cependant à faire embarquer son monde; il avait 700 hommes d'élite bien armés et six chevaux. Lope de Olano en était le chef, et ce choix fut encore impolitique, car cet Olano avait été compromis dans la rébellion de Roldan contre Colomb.

L'escadrille sortit du port et mit à la voile, à l'exception d'un navire qui attendait Nicuesa, encore retenu à terre par les embarras qu'on avait adroitement semés autour de lui.

Au moment où il allait mettre le pied à bord, il avait été arrêté par les huissiers et conduit devant l'alcade-major, pour répondre à une demande de 500 ducats, qu'il lui fallait payer sur-le-champ, sous peine d'être retenu en prison.

L'infortuné Nicuesa fut frappé, comme par la foudre, de cet événement inattendu; il représenta

en vain qu'il lui était impossible d'acquitter cette somme ; que sa ruine serait complète, et que le service du roi souffrirait si on l'empêchait de rejoindre l'expédition. L'alcade-major était inflexible, et Nicuesa se désespérait, quand une circonstance inopinée vint changer la face de sa pénible situation. Un notaire public, touché d'une aussi grande infortune, se présenta au tribunal, et déclara que, plutôt que de voir un galant homme conduit en prison, il s'engageait à payer la somme demandée. Nicuesa, pétrifié d'étonnement, ne pouvait croire ce qu'il entendait ; mais, quand il vit que l'argent était compté et que, par la générosité du notaire, il était sorti de cette position critique, il serra son libérateur dans ses bras avec toute l'effusion de la reconnaissance, et se hâta de courir à son bord dans la crainte qu'un nouveau créancier ne s'emparât encore de sa personne.

§ III. Désastres d'Ojeda à la côte de Carthagène. — Mort de Juan de la Cosa.

Ojeda partit le 10 novembre 1509 avec deux vaisseaux, deux brigantins et deux cents hommes, parmi lesquels on remarquait François Pizarre, qui depuis fit la conquête du Pérou ; Fernand Cortez devait également faire partie de cette

expédition, mais il en fut empêché par une maladie grave (1).

Le voyage fut prompt et heureux; on arriva avant la fin de l'automne dans le hâvre de Carthagène. Le vétéran Juan de la Cosa, qui avait été pilote de Bastidas lorsqu'il découvrit la côte en 1501, connaissait parfaitement les localités; il conseilla à Ojeda de se tenir sur ses gardes, parce que les naturels étaient de la race des Caraïbes, comme eux braves et guerriers, et non doux et pacifiques comme les habitants des îles; ils combattent avec d'énormes massues en bois de palmier, se couvrent de boucliers d'osier et se servent de flèches empoisonnées; les femmes suivent les hommes dans les combats; elles manient très-adroitement l'arc et une espèce de lance appelée azagay. La Cosa craignait surtout que les Indiens, irrités par la conduite des aventuriers précédents, ne prissent les armes dès qu'ils apercevraient les vaisseaux.

Le courageux lieutenant tremblait pour la sûreté d'une expédition dans laquelle il jouait sa vie, sa fortune et sa dignité. Il pressa vivement Ojeda d'abandonner ce voisinage dangereux, et de commencer son établissement dans le golfe de Uruba, où les naturels étaient moins féroces et ne se servaient pas d'armes empoisonnées. Mais

(1) Voyez les Aventures et Conquêtes de Cortez, pag. 6.

Ojeda était trop fier pour changer ses plans par peur de semblables ennemis ; il paraît même qu'il désirait un engagement, afin de faire des prisonniers pour les vendre à Espagnola, et payer les dettes qu'il avait encore. Il débarqua avec une partie considérable de ses forces et avec plusieurs missionnaires, qui voulaient chercher à convertir les Indiens. Son courageux lieutenant, incapable de reculer devant un danger, lui servait de second. Ojeda s'approcha des sauvages et ordonna aux missionnaires de lire une formule qui avait été récemment adoptée par les légistes les plus profonds et les docteurs les plus éclairés. Cette pièce est d'une nature si extraordinaire et donne une idée si nette des procédés des Espagnols et des principes sur lesquels ils basaient leurs droits au vaste empire qu'ils fondèrent dans le Nouveau-Monde, que nous la citons tout entière, malgré son étendue :

« Moi, Alonzo de Ojeda, serviteur de très-hauts et très-puissants rois de Castille et de Léon, vainqueurs de nations barbares, leur ambassadeur et capitaine, je vous notifie et vous déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que j'ai, que le Seigneur notre Dieu, qui est un et éternel, a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un homme et une femme, de qui sont descendus vous et nous, et tous les hommes qui ont existé ou qui existeront dans le monde. Mais, comme il est arrivé que les généra-

tions successives, pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les différentes parties du monde, et se sont divisées en plusieurs royaumes et provinces, parce qu'un même pays ne pouvait ni les contenir ni leur fournir les subsistances nécessaires, c'est pour cela que le Seigneur notre Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un homme nommé saint Pierre, qu'il a constitué seigneur et chef de tout le genre humain, afin que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés ou dans quelque religion qu'ils aient été instruits, lui obéissent. Il a soumis la terre entière à sa juridiction, et lui a ordonné d'établir sa résidence à Rome, comme dans le lieu le plus propre à gouverner le monde. Il lui a pareillement permis et accordé le pouvoir d'étendre son autorité sur quelque autre partie du monde qu'il voudrait, et de juger et de gouverner tous les chrétiens, Maures, Juifs, idolâtres, ou tout autre peuple, de quelque secte ou croyance qu'il puisse être. On lui a donné le nom de *Pape*, qui veut dire *admirable, suprême*, *père et tuteur*, parce qu'il est le père et le gouverneur de tous les hommes. Ceux qui ont vécu du temps de ce saint Père lui ont obéi, en le reconnaissant pour leur seigneur et roi, et pour le maître de l'univers. On a obéi de même à ceux qui lui ont succédé au pontificat, et cela continue aujourd'hui et continuera jusqu'à la fin des siècles.

« L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la concession de ces îles et de la terre ferme, au delà de l'Océan, à Leurs Majestés catholiques les rois de Castille, don Ferdinand et dona Isabella de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs nos souverains, avec tout ce qu'elles contiennent, comme cela se trouve plus amplement expliqué par certains actes qu'on vous montrera, si vous le désirez. Sa Majesté est donc, en vertu de cette donation, roi et seigneur de ces îles et de la terre ferme, et c'est en qualité de roi et de seigneur que la plupart des îles à qui on a fait connaître ces titres ont reconnu Sa Majesté et lui rendent aujourd'hui foi et hommage de bon gré et sans opposition, comme à leur maître légitime. Du moment que les peuples ont été instruits de sa volonté, ils ont obéi aux hommes saints que Sa Majesté a envoyés pour leur prêcher la foi ; et tous, de leur plein gré et sans le moindre espoir de récompense, se sont rendus chrétiens et continuent de l'être. Sa Majesté, les ayant reçus avec bonté sous sa protection, a ordonné qu'on les traitât de la même manière que ses autres sujets et vassaux. Vous êtes tenus et obligés de vous conduire de même : c'est pourquoi je vous prie et vous demande aujourd'hui de prendre le temps nécessaire pour réfléchir mûrement à ce que je viens de vous déclarer, afin que vous puissiez reconnaître l'Église pour la souveraine et le guide

de l'univers, ainsi que le saint Père, nommé le *Pape*, par sa propre puissance, et Sa Majesté, par la concession du Pape, pour roi et seigneur souverain de ces îles et de la terre ferme; et afin que vous consentiez que les susdits saints Pères vous annoncent et vous prêchent la foi. Si vous vous conformez à ce que je viens de vous dire, vous ferez bien, et vous remplirez les devoirs auxquels vous êtes obligés et tenus. Alors Sa Majesté, et moi en son nom, nous vous recevrons avec amour et bonté, et nous vous laisserons, vous, vos femmes et vos enfants, exempts de servitude, jouir de la propriété de tous vos biens, de la même manière que les habitants des îles. Sa Majesté vous accordera en outre plusieurs priviléges, exemptions et récompenses; mais si vous refusez ou si vous différez malicieusement d'obéir à mon injonction, alors, avec le secours de Dieu, j'entrerai par force dans votre pays, je vous ferai la guerre la plus cruelle, je vous soumettrai au joug de l'obéissance envers l'Église et le roi; je vous enlèverai vos femmes et vos enfants pour les faire esclaves et en disposer selon le bon plaisir de Sa Majesté; je saisirai tous vos biens, et je vous ferai tout le mal qui dépendra de moi, comme à des sujets rebelles qui refusent de se soumettre à leur souverain légitime. Je proteste d'avance que tout le sang qui sera répandu et tous les malheurs qui seront la suite de votre

désobéissance ne pourront être imputés qu'à vous seuls, et non à Sa Majesté, ni à moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres ; c'est pourquoi, vous ayant fait cette déclaration et cette réquisition, je prie le notaire ici présent de m'en donner un certificat dans les formes requises. »

Quand les missionnaires eurent fini la lecture de ce manifeste, Ojeda fit des signes d'amitié aux naturels, et leur montra des présents ; mais ils avaient déjà trop souffert de la cruauté des blancs pour se laisser prendre à leurs promesses. Ils brandirent hardiment leurs armes, et se préparèrent au combat.

Juan de la Cosa vit la colère dont Ojeda était animé ; connaissant son ardeur impatiente, il l'engagea encore à quitter ces rivages ennemis et à redouter les traits vénéneux de ses adversaires. Ce fut en vain ; Ojeda, se fiant à la protection de la très-sainte Vierge, fit, selon son usage, une courte prière à sa divine patronne ; puis, saisissant ses armes et son bouclier, il se précipita avec fureur sur les sauvages ; Juan de la Cosa le suivit avec autant d'intrépidité que s'il eût lui-même conseillé le combat. Les Indiens furent bientôt mis en déroute ; on en tua un certain nombre, on fit quantité de prisonniers, sur lesquels on trouva plusieurs bijoux d'or, mais de qualité inférieure. Enivré de son triomphe, Ojeda força quelques prisonniers à lui servir de

guides, et poursuivit les Indiens pendant quatre lieues. Son fidèle et expérimenté lieutenant lui remontrait toujours combien cette témérité était inutile, mais il n'en continuait pas moins à le suivre.

S'étant avancés au milieu d'une forêt, ils tombèrent dans une espèce de place forte, où de nombreux Indiens se disposaient à les recevoir; ils étaient armés de massues, de lances, de boucliers. Ojeda conduisit ses hommes à la charge, en poussant le vieux cri de guerre castillan : Saint Jacques ! saint Jacques ! et eut bientôt mis les sauvages en fuite. Huit des plus braves se renfermèrent dans une cabane, et se servirent si vigoureusement de leurs flèches, que les Espagnols n'osaient pas approcher, quoique Ojeda leur criât que c'était une honte pour eux d'avoir peur de huit hommes nus. Excité par ces reproches, un vieux soldat, traversant une grêle de flèches et de dards, força la porte de la cabane, mais il reçut une flèche dans la poitrine et tomba mort sur-le-champ ; Ojeda, furieux de cette perte, fit mettre le feu à la hutte, construite en branches d'arbres, et les huit guerriers devinrent bientôt la proie des flammes.

Une partie des soldats fut renvoyée aux vaissaux, pour conduire soixante-dix prisonniers, etOjeda, méprisant encore les conseils prudents de La Cosa, continua de poursuivre les fugitifs dans la forêt.

Il était déjà nuit, quand ils arrivèrent dans un village nommé Yurbaco, que les naturels avaient abandonné pour se réfugier dans les montagnes avec leurs femmes et leurs effets. Les Espagnols, s'imaginant qu'ils étaient terrifiés, se mirent à rôder, espérant trouver quelque butin dans les maisons désertes et séparées les unes des autres par un espace assez considérable et des bouquets d'arbres. Lorsqu'ils furent ainsi tous dispersés, des troupes de sauvages sortirent de tous les côtés de la forêt, et se précipitèrent sur eux en poussant des hurlements affreux. Les Espagnols essayèrent bien de se réunir et de combattre, mais dès qu'ils étaient plusieurs ensemble ils étaient entourés d'une foule d'ennemis. Ils se défendirent avec une bravoure désespérée, mais leur valeur et le fer de leurs armures étaient insuffisants pour résister au nombre, et les malheureux tombaient les uns après les autres, massacrés par les massues ou percés de flèches empoisonnées.

A la première alarme, Ojeda avait pu rassembler un petit nombre de soldats, et s'était réfugié dans un enclos entouré de palissades, où il était étroitement assiégé par les nuées de traits que l'ennemi décochait sans cesse. Il se mit sur ses genoux, et, comme il était petit et très-leste, il put, avec son bouclier, parer les flèches; mais ses compagnons tombaient à ses côtés, et plu-

sieurs périrent dans une agonie affreuse. Dans ce moment terrible, La Cosa, qui voyait le péril du commandant, vola à son secours avec quelques hommes, et, se plaçant à l'entrée de la palissade, il contint les sauvages jusqu'à ce qu'il eût reçu de nombreuses blessures. Ojeda, s'élançant comme un tigre au milieu des ennemis, s'entourait de cadavres ; La Cosa voulut le seconder, il en fut empêché par les blessures dont il était criblé; il put cependant chercher un refuge dans une cabane voisine, avec le peu d'hommes qui lui restait encore. Ils se défendirent courageusement, et un seul était vivant, quand la force du poison qui coulait dans ses veines fit tomber le fer des mains défaillantes du vétéran. Il appela son compagnon : « Frère, dit-il, Dieu t'a jusqu'ici préservé de toute atteinte; sors et sauve-toi, et si jamais tu revois Alonzo, annonce-lui ma mort. »

Ainsi périt le brave Juan de la Cosa, fidèle et dévoué jusqu'au dernier moment. Nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un instant pour payer un tribut à sa mémoire. Il était connu parmi ses contemporains comme le plus habile de tous les courageux navigateurs qui ont parcouru les premiers les mers du Nouveau-Monde; mais ce qui mérite surtout nos éloges, ce sont les qualités de son cœur; c'est la fidélité qu'il déploya dans sa dernière et fatale expédition. Nous avons vu le sage vétéran des mers, animé par son atta-

chement pour un jeune et bouillant aventurier, oublier sa prudence habituelle et les leçons de l'expérience pour se jeter tout entier, tête et bras, fortune et personne, dans l'entreprise tentée par son favori; il le chérit toujours comme un fils, l'éclairant de ses sages conseils, et se battant sous ses ordres comme un simple soldat. Il le suivit sans hésiter au milieu de dangers qu'il avait prévus, et au moment de mourir il n'eut d'autre pensée qu'une touchante sollicitude pour son ami. L'histoire des aventuriers espagnols est pleine de traits de noblesse et de générosité, mais peu nous frappent autant que le dévouement de Juan de la Cosa à ses derniers moments. L'Espagnol qu'il avait contraint à fuir pour raconter sa mort, fut le seul qui survécut de soixante-dix soldats dont Ojeda était accompagné dans son excursion téméraire et inconsidérée.

§ IV. Arrivée de Nicuesa. — Représailles exercées sur les Indiens.

Quand ces désastreuses nouvelles arrivèrent à la côte, une mortelle inquiétude se répandit à bord des vaisseaux ; plusieurs jours s'étaient écoulés, depuis que le détachement était parti ; on ne l'avait pas revu, on n'avait pas entendu parler de lui, et la forêt cachait le mystère de son sort. Quelques Espagnols s'étaient bien avancés à une

petite distance dans les bois, mais ils avaient été effrayés par les cris et les hurlements des sauvages, et par le bruit de leurs instruments de musique. Un détachement armé suivit en chaloupe les bords de la côte, débarquant de temps en temps, escaladant chaque rocher et chaque promontoire, sonnant de la trompette et tirant des coups de fusil pour servir de signaux. Ce fut en vain; ils n'entendaient que les échos ou quelquefois le sauvage cri d'un Indien au milieu de la forêt. Ils s'abandonnaient déjà au désespoir, quand ils aperçurent, dans le fourré le plus épais d'un bosquet de mangliers, un homme habillé à l'espagnole; quel ne fut pas leur étonnement quand ils reconnurent Ojeda! Il était étendu sur les branches entrelacées des mangliers, son épée à la main, son bouclier sur les épaules, et tellement épuisé de faim et de fatigue, qu'il ne pouvait parler. Ils le transportèrent à bord pour le réchauffer, car le froid et l'humidité de sa retraite l'avaient engourdi; on lui donna des aliments et du vin; ses forces revinrent peu à peu, et il fut bientôt en état de raconter sa déplorable histoire.

Après s'être frayé un chemin à travers la multitude des sauvages, il avait atteint le pied de montagnes couvertes de bois; mais quand il se vit absolument seul, quand il songea à tous ses compagnons massacrés, il se reprocha amèrement d'avoir négligé les avis de La Cosa, et

versa des larmes sur la mort de ce fidèle ami, tombé victime de son dévouement. Cependant il fallait pourvoir à sa propre sûreté, et, comme il ne connaissait pas le pays, il ne savait de quel côté porter ses pas. Il continua néanmoins sa marche malgré l'obscurité de la nuit et l'épaisseur de la forêt; lorsqu'il eut cessé d'entendre les hurlements des sauvages qui célébraient leur victoire, il s'arrêta pour se reposer. Dès le point du jour il gravit la partie la plus escarpée des montagnes; alors se croyant en sûreté il attendit de nouveau la nuit, puis, traversant les rochers, les précipices et les forêts, il gagna les bords de la mer; mais trop épuisé de fatigues pour rejoindre les vaisseaux, il s'était réfugié sur les mangliers où ses compagnons l'avaient rencontré. Chacun s'étonnait qu'un homme d'une si petite taille eût pu résister à de semblables fatigues; mais Ojeda était d'une force prodigieuse et plein de courage.

Le pieux aventurier attribua sa conservation à la protection spéciale de la très-sainte Vierge, qui avait empêché les funestes effets des traits des Indiens, dont pas un ne l'avait blessé, quoique son bouclier eût été percé par plus de trois cents flèches.

Lorsque les Espagnols quittèrent ce lieu avec leur commandant, à peine remis de ses souffrances, ils aperçurent plusieurs vaisseaux qui s'avan-

çaient vers le hâvre de Carthagène. On reconnut bientôt l'escadrille de Nicuesa. L'esprit d'Ojeda fut violemment agité à cette vue ; il se rappelait le défi qu'il avait porté à son rival, et si Nicuesa voulait le regarder comme un ennemi, il n'était pas dans une situation à soutenir son cartel et à se défendre ; il ordonna donc à ses gens de regagner les vaisseaux, et de le laisser à terre, sans révéler le lieu de sa retraite, tant que Nicuesa resterait dans le hâvre.

Les vaisseaux en y entrant rencontrèrent les chaloupes, et la première demande de Nicuesa fut de s'informer d'Ojeda : ses compagnons répondirent d'un air triste que le commandant était parti pour une expédition militaire dans l'intérieur, et que, plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'il fût de retour, ils craignaient qu'il n'eût éprouvé quelque malheur. Ils prièrent cependant Nicuesa de donner sa parole de chevalier qu'il ne profiterait pas de la mauvaise fortune dans laquelle pouvait être Ojeda pour se venger de leurs anciennes discussions.

Nicuesa, gentilhomme d'un cœur noble et généreux, s'indigna d'une semblable demande. « Cherchons votre commandant à l'instant même, dit-il, et si nous le trouvons vivant je m'engage non-seulement à oublier le passé, mais encore à le traiter comme un frère. » Instruit de ces bienveillantes dispositions, Ojeda se présenta

bientôt ; son ancien ennemi le reçut à bras ouverts. « Il ne convient pas, dit-il, à des hidalgos d'imiter les hommes vulgaires, qui se souviennent des querelles passées quand ils voient leurs adversaires dans le malheur. Oublions tout ce qui s'est passé, regardez-moi comme un frère ; moi et mes gens sommes à votre disposition ; conduisez-nous où vous voudrez, jusqu'à ce que la mort de La Cosa et de ses compagnons soit vengée. »

Le cœur d'Ojeda fut profondément touché par cette offre loyale et généreuse, qui s'accordait avec ses propres sentiments. Les deux gouverneurs, dont la rivalité n'existait plus, débarquèrent quatre cents hommes et plusieurs chevaux, et marchèrent en toute hâte vers le fatal village. Ils s'en approchèrent au milieu de la nuit, et, se divisant en deux troupes, ils ordonnèrent à leurs gens de ne pas laisser un seul Indien vivant.

Le village était plongé dans un profond sommeil ; mais les nombreux perroquets dont les bois étaient remplis, tout à coup réveillés, firent un vacarme épouvantable. Les Indiens, qui croyaient tous les Espagnols détruits, ne prêtèrent aucune attention à ce bruit, et ne commencèrent à s'alarmer qu'en voyant leurs huttes attaquées et déjà livrées aux flammes. Ils sortirent alors, les uns armés, les autres sans armes ; mais ils furent reçus par les Espagnols exaspérés, qui les perçaient de leurs épées ou les précipitaient dans le

feu. Les femmes, avec leurs enfants dans les bras, cherchaient à fuir; mais, à la vue des armures brillantes des Espagnols, et surtout à l'aspect des chevaux, qui leur semblaient des animaux voraces, elles reculaient dans leurs huttes embrasées, en poussant des cris d'épouvante et d'horreur. On fit un grand carnage des Indiens, car on n'épargna ni l'âge ni le sexe; les uns périrent par le fer, les autres par le feu.

Quand les Espagnols eurent assouvi leur vengeance, ils se livrèrent au pillage; ce fut alors qu'ils trouvèrent le corps de l'infortuné La Cosa pendu à un arbre, gonflé et horriblement défiguré par l'effet du poison. Ce triste spectacle produisit une sensation si profonde sur les soldats, qu'ils ne voulurent pas demeurer plus longtemps en cet endroit. Après avoir saccagé le village, qui n'était plus qu'un monceau de ruines, ils revinrent en triomphe.

On trouva tant d'or et d'autres objets de prix, que la portion de la troupe de Nicuesa s'éleva à environ deux cent mille francs de notre monnaie.

Les deux commandants, désormais alliés fidèles, se séparèrent avec des protestations d'amitié, et des marques d'admiration pour leurs prouesses respectives, et Nicuesa continua son voyage vers la côte de Veragua.

§ V. Ojeda fonde la colonie de Saint-Sébastien. — Il est assiégé par les Indiens.

Ojeda adopta alors, mais trop tard, l'avis de son infortuné lieutenant, et abandonna le projet de fonder une colonie sur une côte où il avait éprouvé des pertes aussi cruelles. Il dirigea sa marche vers le golfe de Uraba, et rechercha pendant quelques jours la rivière de Darien, que les Indiens disaient être abondante en or; ne la trouvant pas, il débarqua plusieurs fois afin de choisir un lieu convenable pour la colonie. Les soldats, déjà découragés par leurs désastres, n'étaient pas rassurés par les objets qui les environnaient. Le pays, quoique fertile et d'une riche végétation, leur semblait habité par des cannibales et des monstres; ils commençaient à redouter le courage et la férocité des sauvages, dont les flèches, imprégnées d'un poison mortel, perçaient les plus fortes armures. Ils entendaient dans les forêts les rugissements des tigres, des panthères et d'autres animaux sauvages; ils rencontraient dans les rochers et dans les taillis d'énormes serpents venimeux, et en passant le long d'une rivière ils avaient vu un monstrueux alligator saisir un cheval et l'entraîner dans les flots.

A la fin, Ojeda fixa le siége de sa colonie sur une hauteur à l'est du golfe; et, mettant à terre tous les hommes qui n'étaient pas nécessaires à la garde des vaisseaux, il commença en toute

hâte à construire des huttes. Il donna à cette capitale naissante le nom de Saint-Sébastien, en l'honneur du saint martyr qui a expiré sous les flèches, espérant qu'il protégerait les colons contre les traits empoisonnés des sauvages. Il érigea une grande forteresse en bois, et fit entourer la place d'une forte palissade. Puis, craignant que la poignée d'hommes qu'il avait sous ses ordres ne pût résister à la multitude d'ennemis que pourraient lancer contre lui les tribus voisines, il dépêcha un vaisseau à Espagnola, avec une lettre pour le bachelier Martin Fernandez de Enciso, son alcade-major, lui annonçant qu'il avait fixé le siége de son gouvernement, et le pressant de venir le joindre sans perdre de temps, avec les recrues, les armes, les provisions qu'il pourrait réunir. Le même vaisseau portait les captifs déjà faits, et tout l'or qu'on avait recueilli.

La capitale se trouvant mise sur un bon pied de défense, Ojeda conçut le projet d'étendre ses progrès dans l'intérieur. A la tête d'un détachement armé, il s'avança pour faire une visite amicale à un cacique voisin, qu'on disait posséder de grandes richesses. Les naturels, qui avaient appris à connaître le véritable caractère de ces visites amicales, étaient préparés à la résistance. A peine les Espagnols étaient-ils entrés dans un défilé bordé des deux côtés par une forêt, qu'ils

furent assaillis par une grêle de traits partant de l'épaisseur du taillis; plusieurs furent tués sur le moment; d'autres, moins heureux, expirèrent au milieu des angoisses causées par le poison; les survivants, saisis d'horreur et perdant toute présence d'esprit, se retirèrent en désordre dans la forteresse.

Il s'écoula quelque temps avant qu'Ojeda pût persuader à ses hommes de sortir de nouveau, tant était grande la peur qu'ils avaient des armes empoisonnées des Indiens; à la fin, les provisions commençant à manquer, ils furent obligés de piller les villages, non pour chercher de l'or, mais pour se procurer des vivres.

Pendant une de ces expéditions, ils tombèrent dans une embuscade préparée au milieu d'une gorge de montagne; ils furent complétement mis en déroute et poursuivis jusqu'aux portes de Saint-Sébastien. Tous ne parvinrent même pas à regagner cet asile; quelques-uns, saisis par les Indiens, succombèrent au milieu des tourments.

Les hommes valides renfermés dans la place n'osaient plus sortir pour se procurer la nourriture dont ils avaient cependant un pressant besoin, car ils étaient réduits à dévorer les herbes et les racines qu'ils arrachaient, sans s'inquiéter de leurs qualités. Ils ne tardèrent pas à en éprouver de funestes effets; les maladies vinrent augmenter les ravages de la famine, et le nombre

des soldats diminua sensiblement. Une sentinelle qui montait la garde pendant la nuit fut trouvée morte à son poste le lendemain matin. Plusieurs se couchaient par terre avec résignation, attendant la mort, qu'ils ne regardaient pas comme un malheur, mais qu'ils appelaient au contraire comme le terme d'une vie d'horreur et de désespoir.

Les Indiens continuaient toujours à harasser la garnison; ils veillaient attentivement à ce qu'elle ne pût commettre aucun pillage dans les environs, et tuaient tous les maraudeurs. Ils s'approchaient même jusqu'aux fossés de la place, adressant aux Espagnols des défis injurieux; alors Ojeda sortait à la tête de ses hommes, et, par la promptitude de ses attaques, il forçait toujours l'ennemi à rétrograder, et en tuait plus de ses propres mains que tous ses compagnons ensemble; quoiqu'il fût constamment le plus exposé, il ne fut jamais blessé; les Indiens le croyaient enchanté; peut-être cette idée leur avait-elle été suggérée par quelques prisonniers qui s'étaient échappés, et à qui Ojeda et ses compagnons avaient dit qu'il était sous une protection surnaturelle. Déterminés à s'assurer du fait, ils formèrent une embuscade, et placèrent parmi ceux qui la composaient quatre de leurs plus adroits archers, auxquels il fut ordonné de ne tirer que sur le seul Ojeda; quelques-uns d'entre eux s'ap-

prochèrent ensuite du fort avec un grand bruit de leurs instruments et poussant des cris de défi. Comme ils s'y attendaient, l'impétueux Ojeda sortit précipitamment avec quelques hommes, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à l'embuscade; les guerriers qui y étaient cachés se levèrent tout d'un coup, et repoussèrent Ojeda avec beaucoup de vivacité; au moment où le chef espagnol se retourna pour se défendre, les quatre archers décochèrent en même temps leurs traits sur lui; trois flèches frappèrent son bouclier et glissèrent sans l'atteindre, mais la quatrième lui perça la cuisse. Satisfaits de lui avoir fait une blessure que rien ne pourrait guérir, les sauvages se retirèrent avec de grands cris de joie.

Ojeda fut transporté dans le fort très-souffrant et désespéré : c'était la première fois que son sang coulait dans une bataille; la puissante protection à laquelle il s'était fié jusqu'alors semblait se retirer de lui, et il frémissait en se rappelant l'épouvantable agonie dans laquelle il avait vu expirer un si grand nombre de ses compagnons, frappés par les mêmes armes.

Un des symptômes qui accompagnaient ordinairement les effets du poison, était un froid glacial qui se répandait dans tout le membre blessé; cette circonstance suggéra à Ojeda un traitement que peu de personnes auraient eu le courage de supporter. Il fit rougir deux plaques

de fer, et ordonna au chirurgien d'en appliquer une à chaque orifice de la blessure. Le chirurgien refusa en s'écriant qu'il ne voulait pas assassiner le général; mais Ojeda, avec cette voix imposante qu'il prenait quand il voulait se faire obéir, ordonna de nouveau au chirurgien de lui appliquer les plaques rouges. Cet homme courageux ne voulut pas qu'on le liât, ni même qu'on lui tînt les mains pendant cette douloureuse opération; il l'endura sans pousser une plainte ou un murmure; et, pour calmer l'irritation et la chaleur de tout son corps, il se fit envelopper dans des draps imbibés de vinaigre. Ce remède désespéré eut un plein succès. Le froid du poison, dit Las-Casas, fut consumé par l'ardeur du feu. Cette explication est-elle admissible? C'est aux hommes de l'art à le décider. Mais nous devons dire que plusieurs écrivains, ne voulant pas croire à cette cure, ont prétendu que la flèche n'était pas empoisonnée.

§ VI. Arrivée d'un vaisseau à Saint-Sébastien.

Ojeda, quoique hors de danger, était toujours affaibli par sa blessure, et sa pénible position augmentait le désespoir de ses compagnons. Tant qu'il avait été plein de santé et de vigueur, son esprit vif et léger, son activité, ses manières ouvertes et son caractère entreprenant animaient tous ceux qui l'entouraient; mais le courage de

toute la troupe était tombé avec l'énergie du chef. La seule espérance qui leur restât alors était du côté de la mer, et cette espérance semblait presque éteinte, quand un jour les Espagnols, à leur grande joie, virent une voile à l'horizon. Le navire entra bientôt dans le port, et jeta l'ancre au pied de la hauteur de Saint-Sébastien; il n'y avait plus de doute, c'était le secours attendu de Saint-Domingue.

Ce vaisseau venait bien en effet de cette île, mais il n'avait pas été frété par le bachelier Enciso. Le capitaine se nommait Bernardino de Talavera; c'était un des plus étourdis libertins de tous les aventuriers qui abondaient à Espagnola; sa prodigalité et ses extravagances lui avaient fait contracter des dettes pour lesquelles il était menacé d'être mis en prison. Il était précisément dans ce moment critique, quand le brigantin d'Ojeda arriva. Comme il était chargé d'esclaves et d'or, et qu'on annonçait qu'on trouverait de grandes richesses à Saint-Sébastien, Talavera forma le projet d'échapper aux poursuites de ses créanciers, et de se rendre dans le nouvel établissement, où il savait qu'Ojeda avait besoin de recrues. Il communiqua son plan à des hommes comme lui perdus de dettes, comme lui sans ressources, et ne se fit pas même scrupule de choisir ses compagnons parmi des gens poursuivis pour des causes plus criminelles. Jamais une

troupe de plus mauvais sujets ne s'engagea dans une entreprise de colonisation.

Il s'agissait ensuite de se procurer un vaisseau; les nouveaux enrôlés n'avaient ni argent ni crédit, mais ils étaient adroits, courageux, et nullement retenus par les scrupules de leur conscience. Des misérables ainsi capables de tout réussissent souvent mieux pendant un certain temps que des hommes plus honnêtes; il en fut précisément ainsi pour Talavera et ses associés. Ils avaient vainement tenté de se procurer les moyens de sortir de l'île et de gagner Saint-Sébastien, lorsqu'ils apprirent qu'un vaisseau appartenant à un Génois se trouvait au cap Tiburon, à l'extrémité ouest de l'île, faisant une cargaison de lard et de cassave; rien ne pouvait leur arriver plus à propos : un vaisseau amplement fourni de provisions était presque sous leurs mains; il ne fallait plus que s'en emparer.

En conséquence, les soixante-dix hommes qui composaient la bande se rendirent séparément, et sans bruit, au cap Tiburon, où ils se trouvèrent tous réunis; au moment convenu, ils se saisirent du vaisseau à l'abordage, mirent aux fers les matelots, accablés par le nombre, levèrent l'ancre et partirent.

Cette bande de gens sans aveu, marins par hasard et connaissant à peine la conduite d'un vaisseau, arriva cependant directement à Saint-Sé-

bastien, au moment où la garnison voyait sa perte imminente.

Quoique le bâtiment et la cargaison n'eussent pas coûté cher à Talavera et à ses compagnons, ils n'étaient pas disposés à partager généreusement leur butin, et ils demandèrent de l'or en échange des provisions qu'ils donneraient aux colons. Ojeda, pressé par la nécessité, accepta les conditions qu'on lui imposait, et devint maître des provisions, qu'il distribua à ses compagnons avec une telle économie, qu'aucun de ces malheureux ne fut satisfait de sa part; ils accusaient Ojeda d'infidélité dans le partage, et prétendaient qu'il avait gardé pour lui-même une grande quantité de vivres. Peut-être y avait-il quelque chose de vrai dans ces plaintes, quoique le caractère d'Ojeda fût bien éloigné de l'égoïsme; « mais, dit Herrera, par une de ces idées superstitieuses dont son esprit était imbu, il était depuis plusieurs années tourmenté de la pensée qu'il devait mourir de faim. »

La crainte secrète dont son esprit était agité peut bien l'avoir empêché de se livrer à sa générosité et à sa libéralité habituelles, en lui faisant ménager des provisions arrivées d'une manière si inattendue, et il est possible en effet qu'il ait voulu en mettre une partie en réserve, comme une utile précaution contre le sort affreux auquel il se croyait destiné. Quoi qu'il en fût, de grandes

clameurs éclatèrent parmi les soldats, plusieurs parlaient même de retourner à Espagnola avec les pirates; Ojeda parvint à les apaiser, en leur représentant la nécessité où ils étaient tous de ménager les vivres, et en leur assurant que l'arrivée du bachelier n'était pas éloignée, et qu'elle rétablirait l'abondance dans le camp.

§ VII. Dissensions parmi les colons. — Voyage malheureux d'Ojeda sur le vaisseau des pirates.

Les jours succédaient aux jours, et aucun renfort n'arrivait; les Espagnols avaient constamment les yeux fixés sur l'immensité de la mer, mais ce navire tant désiré ne se montrait pas. Malgré son économie, Ojeda avait distribué toutes ses provisions, et la famine commençait à se manifester de nouveau avec toutes ses horreurs. Les soldats, qui avaient vu plusieurs de leurs camarades succomber d'inanition, formèrent le complot de s'emparer d'un des brigantins, et de faire voile pour Saint-Domingue. Ojeda découvrit leurs intentions, qui le jetèrent dans une grande perplexité; il savait que s'il restait longtemps sans recevoir de secours, il ne pourrait échapper à une destruction certaine, et cependant il était attaché à son entreprise, c'était sa seule chance de fortune et de pouvoir; s'il abandonnait son établissement, il sentait bien qu'il

demanderait en vain un nouveau commandement, que ses manières hautaines et son manque de crédit l'empêcheraient toujours d'obtenir. Un seul échec devait ruiner à jamais ses espérances et son avenir.

Il tenta donc encore une fois d'apaiser ses hommes, leur représentant l'imprudence qu'ils commettraient en quittant une position dont ils avaient fait une place de sûreté, et où ils n'auraient besoin que d'un renfort pour soumettre les provinces voisines et pour s'emparer de toutes leurs richesses; enfin, voyant qu'ils hésitaient, il leur offrit, puisqu'il était presque rétabli de sa blessure, d'aller à Saint-Domingue pour y chercher des recrues et des provisions.

Cette offre produisit l'effet qu'il en attendait; telle était la confiance des soldats en l'énergie, l'habileté et l'influence de leur chef, qu'ils se crurent assurés de voir bientôt arriver des secours qu'il allait demander en personne. Ils firent cependant une convention avec lui; ils promirent d'attendre paisiblement pendant cinquante jours, et si, au bout de ce temps, ils n'avaient rien reçu, ils auraient la liberté d'abandonner la colonie et de retourner à Espagnola sur les brigantins qu'il leur laissait. François Pizarre devait commander en l'absence du chef, jusqu'à l'arrivée de l'alcade-major. Après avoir conclu cette convention avec ses compagnons, Ojeda s'embarqua sur le vais-

seau de Talavera, car le pirate et ses dignes associés étaient guéris de leurs idées ambitieuses de colonisation. Trompés dans l'espoir qu'ils avaient conçu de trouver de grandes richesses à Saint-Sébastien, effrayés par les périls et la misère qui les menaçaient dans les pays sauvages, ils préférèrent retourner à Saint-Domingue, malgré les chaînes qui les y attendaient. Ils espéraient, il est vrai, obtenir leur pardon, grâce à l'influence d'Ojeda, dont ils avaient sauvé la colonie en venant si à propos à son secours.

Ojeda n'eut pas plutôt mis le pied sur le navire de ces flibustiers, qu'il s'éleva une violente querelle entre lui et Talavera. Accoutumé à se faire obéir, se regardant toujours comme gouverneur et poussé par son caractère naturellement dominateur, il voulut prendre le commandement et régler la marche du navire, sur lequel il n'était que simple passager. Talavera, appuyant son autorité sur le droit qu'il avait acquis en s'emparant du bâtiment, et en le changeant de destination, résistait énergiquement aux prétentions du gouverneur.

Ojeda, suivant sa coutume, voulut trancher la question par les armes, mais il avait contre lui toute cette bande de vagabonds, qui s'emparèrent de lui et le mirent aux fers, sans pouvoir dompter son orgueilleux courage. Il traita Talavera et sa troupe de lâches, de traîtres, de pira-

tes, leur offrant de se battre successivement avec chacun d'eux. Malgré sa faiblesse, ils ne voulurent pas accepter ce défi, tant ils avaient une haute idée de ses prouesses, tant ils étaient effrayés de sa réputation; et, le laissant exhaler sa fureur dans les fers, ils continuèrent leur voyage.

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, quand il s'éleva une épouvantable tempête. Talavera et ses acolytes étaient des marins peu habiles, ils ne connaissaient nullement les mers; la fureur des éléments, le bruit des vagues, le danger de rencontrer des rochers ou des écueils inconnus, jetèrent parmi eux la confusion et l'alarme. Dans ce moment critique, ils se rappelèrent qu'Ojeda était aussi bon marin qu'habile soldat, et que déjà il avait plusieurs fois navigué sur cette mer; ils lui proposèrent alors, dans l'intérêt du salut commun, de le délivrer de ses fers, à condition qu'il leur servirait de pilote pendant le reste du voyage.

Ojeda remplit cette nouvelle fonction avec son talent et son intrépidité ordinaires; mais le vaisseau avait trop porté à l'ouest, et toute l'habileté du pilote ne pouvait réussir à le conduire à Saint-Domingue, avec les vents et les courants contraires. Le navire fut entraîné par le courant du golfe et ballotté par la tempête pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il fût presque fracassé et sur le point de couler bas. Ojeda ne vit qu'un seul moyen de

sortir de cette cruelle position, ce fut d'échouer sur la côte méridionale de l'île de Cuba.

Quand les bandits quittèrent leur prise, ils se trouvèrent dans une situation bien plus déplorable qu'au moment où ils s'en étaient emparés. Ils se virent jetés sur une côte sauvage et peu fréquentée; le vaisseau, échoué sur le sable, ne pouvait plus tenir la mer. Il ne leur restait donc qu'une seule chance d'échapper à une mort horrible : il fallait gagner à pied l'extrémité septentrionale de l'île, et là chercher les moyens de se rendre à Espagnola, où, après toutes leurs peines, ils n'arriveraient que pour être mis sous la main de la justice.

§ VIII. Pénible marche d'Ojeda et de ses compagnons dans les marais de Cuba. — Il fait un vœu à la sainte Vierge. — Accomplissement de ce vœu.

Nonobstant les récents services d'Ojeda, les pirates le regardaient toujours comme un ennemi; mais si son habileté et son courage avaient été utiles à la mer, ces qualités ne furent pas d'une moindre importance lorsqu'on fut à terre, et il acquit bientôt sur eux l'ascendant dont un esprit supérieur s'empare toujours dans les moments difficiles.

L'île de Cuba n'était pas encore colonisée; elle servait de lieu de retraite aux malheureux indi-

gènes de Haïti, qui fuyaient les chaînes et les fouets des Européens leurs maîtres. Les forêts étaient pleines de ces fugitifs, qui s'opposèrent au débarquement des compagnons de Talavera, supposant qu'ils étaient envoyés par leurs bourreaux pour les reprendre et les reconduire en captivité.

Ojeda repoussa facilement leurs attaques, mais il s'aperçut bientôt que les fugitifs avaient fait partager aux habitants de Cuba leurs sentiments d'hostilité contre les Européens. Jugeant que ses hommes étaient trop faibles et trop découragés pour se frayer un chemin par les armes à travers la partie peuplée de l'île, et pour escalader les montagnes escarpées de l'intérieur, il proposa d'éviter les bourgs et les villages, de traverser les forêts obscures et les grandes savanes qui s'étendent des montagnes à la mer.

Là, les dangers furent plus grands encore; les Espagnols, qui avaient d'abord marché dans des herbes élevées et des plantes grimpantes, entrèrent bientôt dans des marais salés, où la vase glissante qui en formait le fond leur permettait à peine d'appuyer le pied, et dont l'eau et la boue leur venaient aux genoux. Cependant ils avançaient toujours, dans l'espoir d'atteindre en peu de temps le sol ferme des prairies. Cette attente était continuellement déçue; plus ils avançaient, plus la vase devenait profonde. Enfin, après huit jours d'un pénible voyage, ils se trouvèrent au

milieu d'un vaste marais, dont l'eau atteignait leurs ceintures et où ils souffraient le supplice de Tantale, car l'eau qui les environnait était salée comme celle de l'Océan. Leurs souffrances étaient encore augmentées par les horreurs de la faim ; ils n'avaient emporté qu'une petite provision de gâteaux de cassave et de fromage, avec quelques patates et autres racines, qu'ils dévoraient toutes crues ; pour se reposer, ils étaient obligés de grimper sur les racines entrelacées des mangliers, dont ils trouvaient çà et là quelques groupes. Le marais devenait de plus en plus large et profond, et en plusieurs endroits il était entrecoupé de rivières et d'îlots ; ceux qui ne savaient pas nager se noyaient, tandis que d'autres étaient engloutis dans la vase.

La situation commençait à être désespérée, le pain de cassave avait été détrempé par l'eau, et toutes les racines étaient consommées ; l'interminable marais s'étendait à perte de vue devant eux, et retourner sur leurs pas après avoir parcouru une si grande distance, était complétement impossible. Ils semblaient avoir perdu tout espoir de salut, Ojeda seul avait conservé sa résolution ; il encourageait ses compagnons, et les pressait d'avancer. Il avait soigneusement serré dans son havre-sac la petite image de la sainte Vierge, qui lui avait été donnée par Fonseca ; toutes les fois qu'il se reposait sur les racines d'un manglier, il

prenait cette image, la plaçait entre les branches, et, se mettant à genoux, il adressait une fervente prière à la divine mère du Sauveur, la suppliant de lui accorder sa protection. Il répéta souvent cet acte de piété, et, par son ascendant sur ses compagnons, il les détermina à suivre son exemple. Un jour, dans un moment de grand désespoir, il fit vœu que, si par le secours de sa céleste patronne, il sortait sain et sauf de ce péril, il lui élèverait une chapelle dans le premier village indien, et y suspendrait son image, pour qu'elle devînt l'objet de l'adoration des païens eux-mêmes.

Ce marais avait trente lieues d'étendue; il était si profond et si glissant, si embarrassé de racines et de plantes grimpantes, si entrecoupé de criques et de rivières, que les Espagnols mirent trente jours à le traverser. De soixante-dix hommes il n'en restait plus que trente-cinq. « Il est certain, dit le vénérable Las Casas, dans son Histoire manuscrite des Indes, que jamais aucune nation de la terre n'a enduré des souffrances aussi cruelles et aussi rigoureuses que celles éprouvées par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, et que les souffrances d'Ojeda et de ses compagnons surpassent celles de tous les autres aventuriers. »

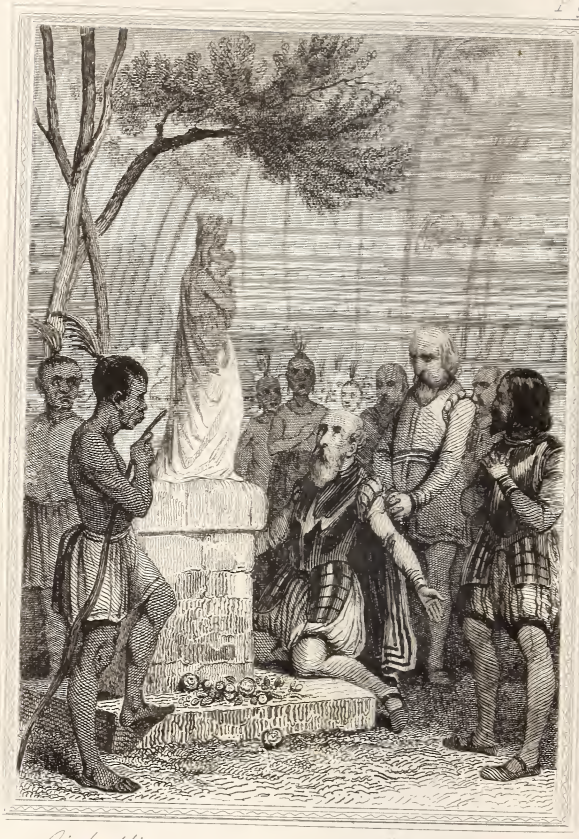
Ils étaient à la fin tellement épuisés de fatigue et de besoin, que quelques-uns restaient en arrière et périssaient sans qu'on pût les secourir, et que d'autres s'asseyaient sur les branches de man-

gliers, attendant que la mort vînt terminer leurs maux. Ojeda, avec un petit nombre des plus vigoureux, continua ses efforts pour avancer; enfin, à leur indicible joie, ils arrivèrent dans un lieu où le terrain était ferme et sec, et voyant des traces de pas ils les suivirent, et atteignirent un village indien gouverné par un cacique nommé Cueybas; mais leurs forces étaient épuisées, et tous tombèrent en arrivant.

Les Indiens les relevèrent et les regardèrent avec étonnement; puis, quand ils apprirent leur histoire, ils montrèrent une humanité qui aurait honoré des chrétiens; ils les portèrent dans leurs cabanes, placèrent devant eux des vivres, et se disputèrent à qui remplirait envers les Espagnols les devoirs de la plus touchante hospitalité. Le cacique, ayant su que plusieurs de ces étrangers étaient restés dans le marais, envoya un fort parti d'Indiens avec des provisions, leur recommandant de porter sur leurs épaules ces malheureux qui ne pouvaient marcher.

« Les Indiens, dit Las Casas, firent plus qu'il ne leur était ordonné, et c'est toujours ainsi qu'ils se conduisirent tant qu'ils ne furent pas exaspérés par les mauvais traitements. Les Espagnols restèrent dans le village, secourus, consolés, chéris et presque adorés, comme s'ils eussent été des anges. »

Ojeda, rétabli de ses fatigues, se prépara à



Ojeda élève un ratoire à la Vierge Marie dans un village indien.

accomplir le vœu qu'il avait fait à la sainte Vierge, en lui consacrant l'image à laquelle il attribuait sa délivrance, quoiqu'il eût beaucoup de peine à se séparer de cette relique qui l'avait préservé de tant de périls. Il construisit dans le village un petit oratoire, et plaça la figure sur un autel élevé de ses propres mains. Il expliqua au bienfaisant cacique, aussi bien que sa connaissance de la langue le lui permit, les principaux points de la foi catholique, et surtout l'histoire de la Vierge, qu'il représenta comme la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne dans les cieux, et comme intercédant toujours auprès de son divin Fils pour les simples mortels.

Le cacique l'écouta avec une muette attention, et, quoiqu'il ne comprît pas cette doctrine, il conçut cependant une profonde vénération pour l'image; ces sentiments furent partagés par ses sujets : ils eurent soin de tenir propre le petit oratoire, le tapissèrent avec des étoffes de coton qu'ils savaient tisser, et y déposèrent des offrandes variées. Ils composèrent même des chants en l'honneur de la divine protectrice des blancs, et ils les exécutaient en s'accompagnant de leurs grossiers instruments de musique, et en dansant sur le gazon, dont l'ermitage était entouré.

Le digne et véridique Las Casas raconte à ce sujet une anecdote qui mérite d'être rapportée. Il arriva dans le village de Cueybas, quelque temps

après le départ d'Ojeda, et trouva l'oratoire conservé avec le soin le plus religieux, comme un lieu sacré, et l'image de la Vierge toujours regardée avec une profonde vénération; les Indiens se réunirent pour entendre la sainte messe, qu'il célébra sur l'autel, écoutèrent attentivement ses instructions paternelles, et lui demandèrent de baptiser leurs enfants.

Le bon Las Casas avait entendu parler de la fameuse relique d'Ojeda, et était bien désireux de l'avoir en sa possession; il offrit au cacique de lui donner en échange une autre image de la Vierge, qu'il avait apportée; ce chef fit une réponse évasive, et parut troublé à cette demande.

Le lendemain, quand Las Casas se rendit à l'oratoire pour célébrer le saint sacrifice de la messe, il vit que l'image n'était plus sur l'autel, et apprit bientôt que le cacique s'était enfui dans les bois, emportant avec lui l'image qu'il chérissait. Ce fut en vain que Las Casas lui envoya plusieurs messagers, pour l'assurer qu'il ne voulait pas le priver de sa relique, puisqu'il lui en offrait une toute semblable; le cacique ne voulut pas quitter la forêt; il ne revint dans son village qu'après le départ de Las Casas, et replaça immédiatement l'image sur l'autel.

§ IX. Arrivée d'Ojeda à la Jamaïque. — Réception que lui fait Juan de Esquibel.

Quand les Espagnols eurent recouvré la santé et les forces, ils continuèrent leur voyage. Le cacique leur fournit une nombreuse troupe de ses Indiens pour porter les provisions et les bagages, et les conduire dans la province de Macaca, où Christophe Colomb avait été reçu avec hospitalité, dans son voyage le long de la côte. Le cacique et les habitants de Macaca firent à Ojeda une réception tout aussi cordiale; au reste, les naturels de ces îles se conduisirent toujours de la même manière, jusqu'à ce que leurs communications avec les Européens eussent changé leurs habitudes.

La province de Macaca est située près du cap de la Cruz, point le plus voisin de la Jamaïque, où Ojeda savait que les Espagnols avaient un établissement, puisqu'il était encore à Saint-Domingue quand Juan de Esquibel partit pour s'emparer de cette île. Nous avons rapporté plus haut en quelle circonstance Ojeda avait menacé ce capitaine de le tuer, s'il le trouvait à la Jamaïque; et maintenant Esquibel était le seul qui pût le secourir. La conduite de Nicuesa, dans une circonstance tout à fait semblable, l'encouragea à s'adresser à celui qu'il avait offensé; mais d'abord il fallait

parvenir auprès de lui, et ce n'était pas chose facile; la distance était de plus de trente lieues, et, pour la franchir, on n'avait que des pirogues. Ojeda en obtint une du cacique de Macaca, et, seul avec quelques Indiens, Pedro de Ordas entreprit et exécuta ce périlleux voyage.

Esquibel n'eut pas plutôt reçu ce message, qu'oubliant les anciennes menaces d'Ojeda, il dépêcha une caravelle pour aller chercher cet infortuné et ses compagnons; il le reçut avec la plus touchante amitié, logea son ancien rival dans sa propre maison et l'entoura des attentions les plus délicates. Esquibel avait connu des jours meilleurs; tombé dans l'adversité, il avait été repoussé de tous, et par là il avait appris à respecter la détresse et à compatir aux malheurs d'autrui. Ojeda fut sensiblement ému d'une telle conduite; il resta plusieurs jours avec Esquibel dans une parfaite intelligence, et quand ils se séparèrent ils se regardaient réciproquement comme d'intimes amis.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, à cette occasion, combien la conduite des aventuriers espagnols, dans leurs rapports entre eux, fut différente de celle qu'ils tinrent envers les malheureux indigènes. Rien de plus chevaleresque, de plus poli, de plus charitable; rien de plus fécond en nobles sacrifices de gloire et d'intérêt; rien de plus magnanime dans l'oubli

des injures et dans les combats de générosité que les relations réciproques de ces hommes; mais dès qu'ils avaient affaire aux Indiens, même aux caciques les plus braves et les plus remarquables par leurs qualités, ils devenaient vindicatifs, sanguinaires, impitoyables. Juan de Esquibel, qui reçut son ancien ennemi Ojeda avec tant d'humanité, était le même qui, sous le gouvernement de Ovando, avait désolé la province de Higuey à Haïti, et exercé les plus atroces cruautés sur ses habitants.

Quand Alonzo de Ojeda partit pour Saint-Domingue, Talavera et ses associés restèrent à la Jamaïque. Ils craignaient d'être poursuivis pour l'acte de piraterie qu'ils avaient commis en s'emparant du navire génois; ils pensaient en outre que par suite des violences récentes qu'ils avaient exercées contre Ojeda, celui-ci serait plutôt leur accusateur que leur avocat. Cependant, Las Casas, qui le connaissait bien, prétend qu'il n'était pas homme à faire des dénonciations; au milieu de tous ses défauts, il n'avait pas de rancune; il était vif et fier, il est vrai, et son épée était toujours prête à sortir du fourreau à la moindre provocation, mais après le premier feu tout était fini, et s'il ne pouvait souffrir une insulte, jamais il ne prépara longuement et sourdement sa vengeance.

§ X. Arrivée d'Ojeda à Saint-Domingue. — Conclusion de son histoire.

En arrivant à Saint-Domingue, le premier soin d'Ojeda fut de s'enquérir du bachelier Enciso. Il apprit qu'il était parti depuis longtemps pour la colonie avec de nombreuses provisions, et qu'on ne savait rien de lui. Ojeda espéra apprendre par le retour de quelque navire qu'Enciso était parvenu à St-Sébastien; il finit cependant par croire que le bachelier avait péri dans la tempête qu'il avait lui-même essuyée. Inquiet pour son établissement, et craignant que, par ces retards, tout son plan de colonisation ne fût anéanti, il tenta de fréter un autre armement et d'enrôler de nouveaux aventuriers, mais ses efforts furent complétement inutiles. On connaissait les désastres de la colonie, et on regardait ses affaires comme désespérées. L'expérience l'éclaira trop tard sur le sort qui attend les faiseurs de projets les plus brillants et les plus glorieux. Ces hommes éblouissent le monde pendant quelque temps; on les salue comme des héros tant qu'ils ont des succès; mais l'infortune détruit le charme, et on les stigmatise du nom d'aventuriers. Quand Ojeda figurait à Saint-Domingue comme conquérant de Coanabo, comme commandant d'une escadre, et

comme gouverneur d'une province, ses exploits et ses prouesses étaient dans toutes les bouches. Quand il partit pour son gouvernement, malgré l'opposition du vice-roi, et en menaçant la vie de Esquibel, chacun croyait qu'il menait avec lui la fortune, et qu'il accomplirait des choses merveilleuses. Peu de mois étaient écoulés, et Ojeda parcourait les rues de Saint-Domingue, isolé comme un malheureux, ruiné dans sa fortune et dans ses espérances. Ses anciens amis, redoutant des demandes d'argent, le reçurent froidement; ses projets, jadis portés aux nues, n'étaient plus que des extravagances et des chimères, et il se vit exposé au mépris et à l'humiliation dans les lieux mêmes où il avait étalé son plus grand faste.

Tandis qu'Ojeda languissait ainsi, l'amiral Diego Colomb envoya un détachement à la Jamaïque, pour arrêter Talavera et sa bande de pirates; ils furent amenés à Espagnola, chargés de chaînes; on les mit en prison, et on instruisit leur procès pour l'enlèvement du bâtiment génois. Le crime était trop notoire pour que l'accusation fût discutée; Talavera et ses complices furent condamnés à être pendus : telle fut la fin de leur désastreux voyage par terre et par mer. Jamais pirates ne firent tant de chemin et ne se donnèrent tant de peine pour arriver à la potence.

Ojeda parut nécessairement dans ce procès

comme témoin oculaire, et son témoignage contribua beaucoup à convaincre les juges. Par là il attira sur sa tête la vengeance des compagnons de Talavera qui se cachaient encore à Saint-Domingue. Une nuit qu'il rentrait dans sa demeure à une heure fort avancée, il fut attaqué par un certain nombre de ces brigands; il déploya sa présence d'esprit et son courage ordinaire; s'adossant contre un mur, il se défendit admirablement contre toute la bande, et non content de la chasser, il la poursuivit à travers les rues, et rentra tranquillement dans son logis, sans avoir reçu aucune blessure.

Tel est le dernier trait connu de la vie du brave et insouciant Ojeda. Sa carrière active terminée, il tomba dans l'obscurité, qui toujours accompagne l'infortune. Sa santé avait été détruite par les nombreuses fatigues qu'il avait éprouvées, et surtout par les effets cachés de la blessure reçue à Saint-Sébastien, et dont il n'avait été qu'imparfaitement guéri. La pauvreté, l'oubli, les chagrins rongeants contribuèrent autant que les infirmités à éteindre l'ardeur et la fierté de son caractère, cause principale de ses succès. Il ne fut plus qu'une ombre de lui-même, mais il lui restait assez de son ancien orgueil pour lui faire ressentir amèrement les humiliations dont on l'abreuvait. Il paraît qu'il languit encore quelque temps à Saint-Domingue; Gomara, dans son his-

toire des Indes, affirme qu'il se fit moine, et qu'il se renferma dans le couvent de Saint-François, où mourut. Ce changement n'offre rien d'étonnant chez un homme qui, dans sa carrière militaire, unit une fervente piété au plus bouillant courage. D'ailleurs, dans ce temps, il était assez commun de voir les aventuriers, après une jeunesse passée dans la licence des camps, venir terminer leur vie dans la solitude d'un cloître, au milieu des rigueurs de la pénitence. Cependant Las Casas, qui, à cette époque, était à Saint-Domingue, ne fait aucune mention de cette circonstance, dont il aurait certainement parlé si elle eût été vraie. Il confirme tout ce que nous avons dit sur le changement du caractère d'Ojeda et sur les circonstances qui l'amenèrent. Il fait de ses derniers moments un effrayant tableau, qui peut servir de commentaire à sa vie. Ojeda mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles; et son esprit était devenu si humble, qu'à son dernier soupir il demanda d'être enterré dans le monastère de Saint-François, et précisément sous la porte, en expiation de son orgueil et de sa vanité, et afin, dit Las Casas, que chacun de ceux qui entraient foulât aux pieds son tombeau.

Qui n'oubliera les erreurs et les fautes d'Ojeda, en pensant à une mort si humble? Il fut un des plus intrépides et des plus ambitieux de cette troupe de *chevaliers de l'Océan*, qui suivit les traces de Colomb.

« Jamais homme, dit le Père Charlevoix, ne fut plus propre à un coup de main, pour faire et pour souffrir les plus grandes choses sous les ordres ou la direction d'un autre; n'eut le cœur plus haut, ni plus d'ambition de se faire un grand nom; ne s'embarrassa moins de sa fortune, ne montra plus de fermeté d'âme, et ne trouva plus de ressources dans son courage; mais ne fut moins fait pour être chargé en chef d'une grande entreprise, l'esprit de conduite et la bonne fortune lui ayant toujours manqué. »

CHAPITRE VII.

DIEGO DE NICUESA (1509-1511).

§ I. Naufrage de Nicuesa. — Malheurs qui le suivirent.

Nous avons raconté dans le chapitre précédent la rencontre d'Ojeda et de Nicuesa; nous allons maintenant continuer le récit des aventures de ce dernier, après qu'il se fut séparé d'Ojeda à Carthagène. En reprenant son voyage, il monta la caravelle, qui était plus convenable pour côtoyer la terre, et la reconnaître; il ordonna aux deux brigantins, dont l'un était commandé par son lieutenant, Lope de Olano, de se tenir en vue, tandis que les gros vaisseaux, qui tiraient plus d'eau, devaient prendre la haute mer. Il arriva sur la côte de Veragua pendant un gros temps, et, comme il ne trouva pas de hâvre convenable, et qu'il craignait des rochers et des écueils, il gagna la pleine mer aux approches de la nuit, supposant que, d'après ses ordres, Olano l'aurait suivi avec ses brigantins. La nuit fut orageuse, la caravelle, fortement ballottée, dériva beau-

coup, et au point du jour aucun des bâtiments de l'escadrille n'était en vue.

Nicuesa eut peur qu'un accident fût arrivé aux brigantins : il se rapprocha de la terre et la côtoya jusqu'à l'embouchure d'une grande rivière dans laquelle il entra. Il y était à peine, que le courant augmenta tout à coup ; les eaux de la rivière avaient été gonflées par les pluies, et, avant qu'il eût le temps de lever l'ancre, la caravelle toucha et tomba sur le côté ; le courant, impétueux comme un torrent, tourmentait le frêle bâtiment de manière que ses jointures s'entr'ouvraient, et qu'il paraissait devoir bientôt être mis en pièces. Dans ce moment critique, un hardi matelot entra dans l'eau pour gagner le bord et y fixer un câble ; il fut emporté par la rapidité de la rivière à la vue de ses compagnons. Sans être intimidé par cet exemple, un autre brave marin se précipita dans les vagues et réussit à gagner le rivage ; il attacha fortement une extrémité du câble à un arbre, tandis que l'autre bout était fixé à la caravelle. Nicuesa et ses compagnons se laissèrent glisser le long du câble, et tous arrivèrent à terre ; à peine le dernier y était-il en sûreté, que la caravelle fut mise en pièces : provisions, vêtements, armes, tout fut perdu ; il ne resta que la chaloupe, qui par hasard se trouvait à la côte.

La situation des naufragés était des plus fâ-

cheuses; ils se trouvaient jetés sur une côte éloignée et sauvage, sans vivres, sans armes, presque sans vêtements, et il n'était pas probable que les autres bâtiments pussent les apercevoir. Quelques-uns pensaient que les brigantins avaient fait naufrage la nuit précédente; d'autres, se rappelant que Lope avait été un des plus chauds partisans de Roldan dans sa rébellion contre Colomb, et le jugeant d'après l'école où il avait servi, le soupçonnaient d'avoir déserté avec les brigantins. Nicuesa partageait ces soupçons, qui le remplissaient d'inquiétudes, et l'affligeaient profondément. Cependant il cacha ses craintes, et s'efforça de rassurer ses compagnons, proposant de marcher à l'ouest vers Veragua, lieu fixé pour être le siége de l'établissement, et faisant observer que, si les navires avaient échappé à la tempête, ils tâcheraient de se rendre à ce port. Ils s'avancèrent donc le long de la côte. Quatre des plus robustes matelots montaient la chaloupe et ramaient vis-à-vis des piétons pour les aider à passer les criques et les rivières.

Leurs souffrances étaient extrêmes; presque tous étaient sans chaussures, et la plupart complétement nus. Il fallait cependant grimper sur des rochers escarpés, et traverser d'épaisses forêts embarrassées de broussailles et de plantes épineuses, et souvent ils étaient obligés de passer à gué des marécages, des terres inondées et même des courants profonds et rapides.

Leur nourriture consistait en herbes, en racines et en coquillages, qu'ils ramassaient le long de la mer; ils avaient aperçu quelques Indiens, mais ils les avaient évités, car s'ils s'étaient adressés à eux pour demander des vivres, les naturels, les voyant sans armes, auraient pu prendre leur revanche des cruautés commises dans le pays par les Européens.

Une réflexion rendait encore leur situation plus intolérable : ils craignaient d'avoir été entraînés au delà de Veragua par la tempête qui avait précédé leur naufrage, et, dans ce cas, chaque pas qu'ils faisaient les éloignait de ce port désiré. Cependant ils avançaient toujours, encouragés par les paroles et l'exemple de Nicuesa, qui partageait gaiement les peines et les fatigues de ses soldats.

Un soir qu'ils étaient arrêtés au pied d'un rocher pour y passer la nuit, ils furent découverts par des sauvages postés sur une hauteur voisine. Nicuesa avait avec lui un page favori, dont les vêtements en lambeaux flottaient au gré du vent; leur couleur blanche frappa les yeux perçants des Indiens; l'un d'eux lâcha une flèche qui étendit mort le jeune page aux pieds de son maître. Pendant que le généreux chevalier versait des larmes sur le corps de son malheureux protégé, la consternation se répandit parmi ses compagnons, chacun craignant pour sa propre vie; mais les

Indiens ne donnèrent aucune suite à cet acte d'hostilité, et les Espagnols poursuivirent leur pénible voyage sans être inquiétés.

Ils arrivèrent un jour à la pointe d'une grande baie; ils furent promptement conduits par la chaloupe sur ce qui leur semblait la côte opposée; mais quand ils continuèrent leur marche, ils virent à leur grande surprise qu'ils étaient sur une véritable île séparée du continent par un bras de mer fort large; mais comme les matelots avaient épuisé leurs forces, pour les transporter sur l'île, ils y restèrent toute la nuit.

Lorsque, le lendemain, ils se disposèrent à partir, leur consternation n'eut plus de bornes; la chaloupe et les quatre matelots étaient disparus. Ils les cherchèrent avec la plus vive anxiété, et poussant de grands cris, ils escaladèrent les rochers, et promenèrent sur la mer leurs regards inquiets. Ils ne virent point la chaloupe, aucune voix ne répondit à leurs cris; il était évident que les marins avaient déserté.

§ II. Séjour de Nicuesa sur une ile déserte. — Arrivée de Lope de Olano.

La situation de Nicuesa et de ses hommes était effrayante et désespérée; ils étaient sur une île, près d'une côte marécageuse, dans des parages

éloignés, où jamais ne se montrait une voile espagnole. Leurs compagnons des autres navires, s'ils étaient vivants, devaient nécessairement les considérer comme perdus; de longues années s'écouleraient avant que le hasard amenât le long de la côte un vaisseau de découvertes; leur mort resterait longtemps ignorée, et leurs ossements blanchis raconteraient seuls leur lamentable histoire. Ces tristes réflexions plongèrent une partie des naufragés dans un désespoir frénétique; ils parcouraient l'île, se tordant les mains et poussant des cris épouvantables; quelques-uns invoquaient le secours tout-puissant de Dieu, et d'autres restaient dans un sombre et silencieux désespoir.

La faim et la soif commencèrent bientôt à se faire cruellement sentir; ils étaient réduits pour toute nourriture à quelques coquillages et à des herbes grossières, et comme l'île ne contenait pas d'eau douce, ils n'avaient, pour apaiser leur soif, que l'eau saumâtre des étangs.

Nicuesa s'efforça de ranimer ses hommes par de nouvelles espérances, et les occupa à construire un radeau avec des bois apportés par le courant, et avec des branches d'arbres. Son but était de traverser le bras de mer qui séparait l'île du continent. C'était une tâche difficile qu'il imposait à ses compagnons, car ils étaient dépourvus d'outils, et quand le radeau fut terminé, ils manquaient de rames pour le diriger. Les plus

habiles nageurs essayèrent bien de le pousser, mais ils étaient trop affaiblis par les souffrances; dès le premier essai, le courant qui venait de la côte entraîna le radeau, et ils eurent beaucoup de peine à revenir sur l'île. Nicuesa ne voyant aucun autre espoir de salut, et n'ayant aucun moyen pour occuper ses compagnons, ordonna la construction d'un autre radeau, mais le résultat fut le même. Après ce dernier essai, les malheureux étaient trop épuisés pour se livrer à un nouveau travail, et trop désespérés pour tenter des efforts superflus.

Une semaine s'écoula, puis une autre semaine, sans que les Espagnols eussent reçu le moindre soulagement, sans qu'ils eussent entrevu une seule chance de salut. Chaque jour, de nouvelles victimes succombaient à la faim et à la soif, au chagrin et au désespoir; leur mort était enviée par les survivants, qui étaient réduits à un tel état de faiblesse, qu'ils rampaient sur les mains et les genoux pour chercher les herbes et les coquillages dont ils faisaient leur unique nourriture.

Ainsi les Castillans, désormais sans espoir de secours, appelaient la mort comme le seul remède à leurs maux, quand une nouvelle vie vint tout à coup s'ouvrir devant eux, à la vue d'une voile qui paraissait à l'horizon. Toutefois ils n'osaient pas se livrer à la joie, et réfléchissant combien il y avait peu de chances que le navire ap-

prochât assez de l'île pour les apercevoir, ils le suivaient avec des yeux pleins d'anxiété; ils adressaient des prières ferventes à l'Éternel, pour qu'il conduisît vers eux ce secours inespéré. A la fin, le bâtiment cinglant rapidement de leur côté, ils reconnurent que c'était un des brigantins d'Olano; bientôt il jeta l'ancre, mit une chaloupe à la mer; et on distingua parmi les matelots qui la montaient ceux qui avaient quitté l'île si mystérieusement.

Ces hommes donnèrent une explication assez satisfaisante de leur conduite; persuadés, dirent-ils, que les vaisseaux étaient dans un hâvre à l'Est, et qu'ainsi on s'en éloignait chaque jour davantage, et découragés par cette persistance du commandant à marcher vers l'Ouest, ils s'étaient décidés à ne prendre conseil que d'eux-mêmes, dans la crainte que Nicuesa ne mît opposition à leurs projets; à la faveur des ténèbres de la nuit, tandis que leurs compagnons étaient endormis, ils avaient détaché la chaloupe, et reprenant leur route le long de la côte, après plusieurs jours de fatigues, ils avaient rejoint les brigantins dans la rivière de Belem, théâtre des désastres de Colomb à son quatrième voyage.

La conduite de Lope de Olano avait fait élever de graves soupçons contre lui; Nicuesa et les siens avaient supposé qu'il avait abandonné son chef, dans le dessein formel d'usurper le com-

mandement ; il est probable qu'on le jugeait sévèrement à cause de la part qu'il avait prise à la rébellion de Roldan. Voici comment ses partisans racontaient le fait. Dans la nuit où la tempête avait forcé Nicuesa à s'éloigner de la côte et à gagner la pleine mer, Olano se mit sous le vent d'une île ; le lendemain matin, ne voyant pas la caravelle, il ne tenta, il est vrai, aucun effort pour chercher son commandant, mais il se rendit à la rivière de Chagres, où il trouva les vaisseaux à l'ancre : les équipages avaient débarqué le chargement, parce que les vers menaçaient de mettre les bâtiments hors de service. Olano n'eut pas de peine à persuader aux troupes que Nicuesa avait péri dans la tempête, et, comme il était son lieutenant, il prit le commandement. Quels que fussent ses motifs, ce commandement lui appartenait, puisque Nicuesa était absent. Il quitta bientôt Chagres pour aller dans la rivière de Belem, où les vaisseaux se trouvèrent tellement endommagés, qu'on se décida à les mettre en pièces ; avec leurs débris, on construisit de petites cabanes ; mais une tempête ayant tout à coup fait déborder l'eau de la rivière, plusieurs soldats furent emportés par le courant, ou engloutis dans les sables mouvants ; Olano lui-même ne se sauva que parce qu'il était habile nageur. Les provisions étant épuisées, ils souffrirent de la faim ; les maladies se déclarèrent, et plusieurs Espagnols périrent de ces causes réu-

nies; ceux qui restaient émirent de la manière la plus formelle l'avis de quitter la côte; Olano, des débris des vaisseaux, fit construire une caravelle dans le but, disait-il, de se rendre à Saint-Domingue, mais on soupçonna que c'était pour continuer son voyage. Tel était le triste état dans lequel les quatre matelots trouvèrent Olano et ses gens, n'ayant pour s'abriter que de mauvaises cabanes, et dénués de toutes provisions.

La nouvelle que Nicuesa était encore vivant fit sortir Olano de son apathie; que sa conduite eût été perfide ou non, il montra un grand zèle à secourir son commandant, et il envoya immédiatement un brigantin, avec les quatre matelots pour servir de pilotes; c'était celui dont nous avons raconté plus haut l'arrivée.

Lorsque les matelots qui le montaient et les compagnons de Nicuesa furent réunis, ils s'embrassèrent en pleurant; les cœurs des plus rudes marins étaient attendris par les souffrances qu'ils avaient endurées, et la communauté de leurs malheurs rendait plus intimes les nœuds de l'amitié qui les unissait. Le brigantin avait récolté le long de la côte une grande quantité de noix de coco et d'autres fruits; les Espagnols, affamés, se précipitèrent sur ces aliments avec tant d'ardeur, que Nicuesa fut obligé d'interposer son autorité, pour qu'ils ne s'exposassent pas à un nouveau danger par leur voracité. Mais l'eau douce leur fut en-

core plus agréable que les vivres ; ils en avaient grand besoin pour rafraîchir leurs palais brûlants et desséchés.

Quand ils furent suffisamment restaurés, ils abandonnèrent leur île, joyeux comme si leurs malheurs eussent été désormais terminés, et comme si un séjour de délices leur eût été assuré ; mais ils ne faisaient que changer le théâtre de leurs souffrances, et ils allaient rencontrer des horreurs d'une autre espèce.

Pendant ce temps, Lope de Olano se préparait à l'entrevue qu'il allait avoir avec son commandant, en persuadant à ses officiers d'intercéder pour lui, et de montrer sa conduite sous le jour le plus favorable. Il avait réellement besoin de leur intercession. Nicuesa arriva enflammé d'indignation, il ordonna que l'on saisît le coupable, et qu'on le punît comme un traître, attribuant à son abandon la ruine de l'entreprise, les souffrances et la mort de plusieurs de ses braves soldats. Les officiers voulurent parler en sa faveur, mais Nicuesa, indigné, se tournant vers eux : « Il vous sied bien, dit-il, de demander merci pour un autre, quand vous avez vous-mêmes besoin de pardon, vous qui avez participé à son crime ; autrement pourquoi auriez-vous laissé passer tant de jours sans le forcer à envoyer un des vaisseaux à ma recherche? »

Les officiers s'excusèrent en alléguant que la

perte des navires avait empêché de lui porter secours, et ils renouvelèrent leurs supplications en faveur d'Olano, traçant un tableau déchirant de leurs souffrances passées, et de celles qu'ils enduraient encore, et montrant combien il serait impolitique d'accroître les horreurs de leur position par des actes de sévérité. Nicuesa consentit à la fin à faire grâce, et se contenta d'annoncer à Olano qu'il l'enverrait prisonnier en Espagne à la première occasion favorable. Ce n'était qu'une menace ; Nicuesa sentait qu'il ne devait pas diminuer le nombre de ses compagnons, que tant d'éléments de destruction décimaient chaque jour. De sept cents hommes braves et résolus qui composaient l'armement à son départ, quatre cents n'existaient plus, et parmi ceux qui restaient encore, beaucoup ne conservaient plus aucune chance de vie.

§ III. Souffrances de Nicuesa et de sa troupe sur la côte de l'Isthme.

Le premier soin de Nicuesa, en reprenant le commandement général, fut de se mettre en mesure de nourrir sa troupe, qui était menacée de périr de faim. Tous ceux qui étaient en bonne santé, ou qui avaient assez de forces pour supporter de nouvelles fatigues, se répandirent en ma-

raudeurs dans les champs et dans les villages des naturels. C'était un service extrêmement périlleux, car les Indiens de cette partie de la côte, féroces et guerriers, avaient donné des preuves terribles de leur caractère à Colomb et à son frère, quand ils essayèrent de former un établissement dans leur voisinage.

Plusieurs Espagnols furent tués pendant ces expéditions, et les autres réussirent à peine à recueillir quelques provisions. Les efforts nécessaires pour porter le butin au hâvre étaient plus pénibles, pour ces hommes affaiblis, que les combats qu'il fallait soutenir; car ils étaient obligés de les porter sur leurs épaules, et de gravir, ainsi pesamment chargés, des rochers escarpés, de traverser des forêts presque impénétrables, et des marécages profonds. Accablés par ces périls et ces fatigues, ils commencèrent à murmurer contre leur commandant, l'accusant non-seulement d'être indifférent à leurs souffrances, mais de leur imposer, de gaieté de cœur, des travaux pénibles et nullement nécessaires, dans le seul but de se venger, disaient-ils, de ce qu'ils l'avaient abandonné.

Le désappointement avait aigri, il est vrai, le caractère de Nicuesa; cette série de calamités l'avait rendu irritable et impatient, mais il était d'un naturel trop généreux et trop honorable pour qu'on puisse soupçonner que les travaux

exigés par lui ne fussent pas indispensables au salut commun. D'ailleurs, la famine était arrivée à son plus haut période ; on raconte que trente Espagnols, ayant trouvé le corps d'un Indien en putréfaction, le dévorèrent pour assouvir leur faim, et que cet horrible repas eut des suites tellement fâcheuses, que pas un n'y survécut.

Profondément découragé, Nicuesa se détermina à abandonner un lieu qui semblait destiné à devenir le tombeau des Espagnols. Il embarqua la plus grande partie de son monde sur les deux brigantins et sur la caravelle construite par Olano, laissant le reste de sa troupe sous le commandement de Alonzo Nunez, qu'il nomma alcade-major, pour récolter le maïs et les autres plantes qu'ils avaient semés.

Nicuesa naviguait à l'est dans l'espoir de trouver une position plus favorable à l'établissement d'une colonie. Il avait fait environ quatre lieues, lorsqu'un matelot génois, qui avait fait partie du dernier voyage de Colomb, l'informa qu'il y avait quelque part dans le voisinage un magnifique port auquel l'amiral, séduit par la beauté du site, avait donné le nom de *Puerto Bello*. Il ajouta qu'on le reconnaîtrait à une ancre à demi enterrée dans le sable et abandonnée par Colomb, et que près de là il y avait une fontaine remarquable par l'excellence et la fraîcheur de son eau, dont la source était au pied d'un grand arbre. Nicuesa

fit reconnaître la côte, et à la fin on trouva l'ancre, la fontaine et l'arbre. Ce port a toujours conservé depuis le même nom, et sur nos cartes il est encore appelé *Porto Bello*. On envoya un détachement à terre pour faire des provisions, mais il fut attaqué par les Indiens et contraint de regagner le bord, parce que les soldats étaient trop faibles pour faire un usage utile de leurs armes.

De plus en plus désespéré par cette suite d'infortunes, Nicuesa reprit sa route, et, sept lieues plus loin, trouva le hâvre nommé par Colomb *Port des provisions*. Ce lieu offrait une situation avantageuse pour construire une forteresse, et était environné d'un pays fertile. Nicuesa voulut essayer de s'y fixer : « Arrêtons-nous ici, dit-il, au nom de Dieu (*en il nombre de Dios*). »

Ses compagnons, guidés par ces idées superstitieuses qui portent les hommes malheureux à regarder les moindres événements comme un présage, et persuadés que les mots prononcés par leur commandant étaient d'un augure favorable, appelèrent ce hâvre *Nombre de Dios*, nom qu'il porte encore.

Nicuesa débarqua, et, tirant son épée, il prit solennellement possession de ce pays au nom de ses souverains. Il commença immédiatement la construction d'une forteresse pour se mettre à l'abri des attaques des sauvages. Comme c'était

un cas d'urgente nécessité, il exigea le concours de tous ceux qui avaient encore la force de travailler. Les Espagnols, également tourmentés de la fatigue et de la faim, oubliant déjà leurs présages favorables, maudissaient ce lieu destiné à être leur tombeau, et faisaient des imprécations contre le commandant qui les forçait à travailler lorsqu'ils étaient sur le point de mourir de faim et de fatigue. Ceux qui étaient envoyés à la recherche des vivres, se plaignaient également, car, pour s'en procurer, ils avaient de fréquents engagements avec les Indiens, qui les attaquaient encore pendant le long trajet qu'ils parcouraient pour revenir au hâvre avec le fruit de leurs rapines.

Dans l'espoir de soulager ses hommes, Nicuesa envoya la caravelle à la rivière de Belem, pour prendre ceux qu'on y avait laissés. Plusieurs étaient morts, et les survivants étaient réduits à manger des reptiles, ils dévorèrent même un alligator. Lorsqu'ils furent tous réunis, Nicuesa se trouva à la tête d'une centaine d'hommes affaiblis, et n'ayant pas même le courage que donne un reste d'espoir.

Il dépêcha la caravelle à Hispaniola ; elle devait en rapporter une grande quantité de lard qu'à son départ il avait ordonné de préparer ; jamais elle ne revint. D'un autre côté, un détachement parcourait le pays, mais les Indiens avaient

cessé de le cultiver, se contentant eux-mêmes de racines et de fruits sauvages. Les Espagnols trouvèrent les villages déserts, les champs en friche, et chaque défilé était soigneusement gardé par les naturels.

Enfin les souffrances des colons furent portées à un tel excès que, pendant la nuit, la forteresse restait sans sentinelles. Telle était la situation déplorable du brave Nicuesa et de son brillant armement, quelques mois seulement après le jour où il avait quitté Saint-Domingue, plein d'orgueil et d'espérances.

Mais avant de continuer le récit de ses aventures, il convient de raconter quelques événements qui, plus tard, eurent une grande influence sur sa destinée.

§ IV. Expédition du bachelier Enciso à la recherche d'Ojeda. — Il fait une tentative contre les sépulcres de Zenu.

Si le lecteur se reporte à la dernière expédition d'Alonzo de Ojeda, il se rappellera sans doute le bachelier Martin-Fernandez de Enciso, qui fut poussé par cet aventureux cavalier dans une malheureuse entreprise de colonisation, et qui fréta un vaisseau chargé de vivres et de recrues pour l'établissement de Saint-Sébastien.

Quand le bachelier fut sur le point de partir, un certain nombre de gens tarés et d'hommes

perdus de dettes se concertèrent pour l'aller joindre; mais leurs créanciers ayant eu connaissance de ce dessein, surveillèrent de près chacun de ceux qui s'embarquaient, et obtinrent de l'amiral l'autorisation de faire escorter le bâtiment du bachelier jusqu'à une certaine distance en mer par un navire de guerre, pour empêcher les canots d'en approcher.

Cependant un homme réussit à éluder toutes ces précautions, et comme cet homme a depuis joué un grand rôle dans l'histoire d'Amérique, il est à propos de signaler son entrée dans la carrière où il se fit un nom célèbre. C'était Vasco Nunez de Balboa; né à Xerès d'une famille noble, mais pauvre, Nunez avait été attaché à don Pedro Puerto-Carrero; il avait accompagné depuis Rodrigue de Bastidas dans le voyage de découvertes dont nous avons parlé.

Pierre Martyr donne à entendre que c'était un simple soldat de fortune, prodigue et débauché, et l'aspect sous lequel il se montre pour la première fois à nos yeux justifie le caractère tracé par le chroniqueur. En effet, Nunez, en quittant Bastidas, s'était fixé à Espagnola, où il cultivait une petite ferme située sur le bord de la mer. Au bout de peu de temps, il se vit criblé de dettes; ce fut alors que l'expédition d'Enciso s'offrit à propos pour le sortir de cet embarras pécuniaire, et pour lui permettre de suivre ses penchants aven-

tureux. Afin d'échapper à la vigilance de ses créanciers, il se renferma dans une caisse, qu'il fit transporter de sa ferme sur le vaisseau, comme si elle eût contenu des provisions.

Quand le navire fut en pleine mer et séparé de son escorte, Vasco Nunez sortit tout à coup de la caisse, à la grande surprise de Enciso, qui ignorait complétement cette ruse. Le bachelier, indigné d'avoir été trompé, reçut très-durement le fugitif, et jura dans sa colère de le déposer sur la première île déserte. Vasco Nunez réussit cependant à se concilier ses bonnes grâces. « Dieu, dit Las Casas, le réservait à de grandes choses. » Il est probable que le bachelier le jugea bientôt comme devant lui être très-utile, car Nunez était alors dans toute la force de l'âge, et de plus il était grand, robuste, accoutumé à la fatigue, et d'une rare intrépidité.

Reprenons maintenant la suite du voyage de Enciso, que nous avons interrompu pour parler du plus illustre de ses compagnons. Le bachelier aborda le continent, précisément dans le hâvre de Carthagène, théâtre des combats sanglants de Ojeda et de Nicuesa avec les naturels. Enciso ignorait ces funestes événements, car il n'avait reçu aucune nouvelle de ces deux commandants depuis leur départ; il débarqua donc sans hésitation pour réparer sa chaloupe et pour faire de l'eau. Les Indiens montrèrent d'abord des dis-

positions défiantes et hostiles, mais dès qu'ils se furent assurés que les Espagnols n'avaient que des vues pacifiques, ils se montrèrent bienveillants et hospitaliers à leur égard, leur fournissant avec empressement toutes les provisions dont ils avaient besoin.

Peu de jours après cet événement, Enciso fut très-surpris de voir entrer dans le hâvre un brigantin espagnol; la rencontre d'un navire dans ces mers tout à fait inconnues était déjà un fait inattendu, mais l'étonnement du bachelier fit place à une vive anxiété, quand il reconnut sur le brigantin des hommes de la troupe d'Ojeda. Sa première pensée fut qu'ils s'étaient révoltés contre leur commandant, et qu'ils avaient déserté avec le navire. Le soupçon éveillant chez lui le sentiment du magistrat, il se disposait déjà à faire son premier acte d'alcade-major, en les punissant avec toute la sévérité des lois. Ses dispositions changèrent dès les premières communications qu'il eut avec le chef du brigantin; cet officier était François Pizarre, auquel Ojeda avait confié pendant son absence le commandement de Saint-Sébastien, ainsi qu'il le prouva en exhibant sa commission signée par l'infortuné gouverneur. En effet, le brigantin contenait les tristes débris de cette colonie, sur laquelle on avait fondé de si grandes espérances.

Pizarre raconta à Enciso tous les événements

arrivés à Ojeda, jusqu'au moment de son départ sur le navire des pirates, événements que nous avons précédemment exposés; puis il lui fit le récit de ce qui s'était passé depuis à Saint-Sébastien : suivant la convention faite avec Ojeda, Pizarre et sa troupe étaient demeurés dans la forteresse pendant cinquante jours; au bout de ce temps, n'ayant reçu ni secours ni nouvelles, ils s'étaient déterminés à faire voile pour Hispaniola, quand il se présenta une difficulté à laquelle personne n'avait songé; ils étaient encore soixante-dix, et par conséquent beaucoup trop nombreux pour que les brigantins pussent les contenir tous. Dans cette perplexité, ils avaient pris le parti désespéré d'attendre que la famine ou les sauvages eussent réduit leur nombre dans la proportion nécessaire, ce qui ne les avait pas beaucoup retardés. Enfin, après que les colons eurent embarqué tout ce qu'on pouvait transporter, les deux brigantins, l'un commandé par Pizarre et l'autre par Valenzuela, quittèrent un hâvre qui avait été si funeste à l'expédition.

Ils n'en étaient pas encore très-éloignés, lorsqu'une tempête brisa le brigantin de Valenzuela et l'engloutit avec les siens, à la vue de leurs compagnons, qui se trouvaient assez près pour entendre les cris de ces malheureux. Pizarre avait ensuite gagné le hâvre de Carthagène, qu'il connaissait, afin de faire des vivres, dont il commençait à manquer.

Le triste récit de Pizarre et la perte de la colonie ne découragèrent pas Enciso; son caractère impétueux et plein de confiance lui faisait penser qu'à son arrivée à Saint-Sébastien les choses changeraient de face, et que l'établissement serait bientôt en voie de prospérité.

Enciso, homme d'épée aussi bien qu'homme de plume, s'était passionné pour les exploits militaires par suite de son intimité avec les aventuriers. Pendant son séjour à Carthagène, il lui vint dans l'esprit de tenter une entreprise qui aurait été digne de son ami Ojeda. Par ses relations avec les Indiens, il avait appris qu'à environ vingt-cinq lieues à l'ouest se trouvait une province nommée Zenu, dont les montagnes contenaient en grande abondance l'or le plus pur; on lui avait raconté que, dans la saison des pluies, les torrents entraînaient une si grande quantité de ce métal, que les naturels en pêchaient avec leurs filets des morceaux dont quelques-uns étaient de la grosseur d'un œuf.

L'idée de pêcher de l'or dans des filets séduisit l'imagination du bachelier, et sa cupidité fut encore augmentée par les autres détails qu'on lui donna sur cette riche contrée. Il sut que dans la province de Zenu se trouvait la sépulture commune à toutes les tribus indiennes du pays, qu'on y transportait les cadavres et qu'on les y enterrait, suivant la coutume, avec tous leurs ornements les plus précieux.

Les richesses immenses qui avaient dû s'accumuler depuis une longue suite de générations dans ces vastes tombeaux furent pour Enciso un appât auquel il ne put résister. Il se détermina donc à porter la désolation dans cette province et à saccager ses riches sépultures; il ne fut arrêté ni par la crainte des Indiens, ni par l'odieux sacrilége qu'il allait commettre en violant le sanctuaire des morts. Les Espagnols considéraient les Indiens comme des êtres d'une espèce inférieure à la leur, comme des idolâtres à l'égard desquels on pouvait violer sans scrupule toutes les lois de l'humanité.

Enciso quitta donc le port de Carthagène, et débarqua toutes ses forces sur la côte de Zenu; il la trouva défendue par deux caciques décidés à s'opposer à ses progrès. Il les attaqua et mit leurs troupes en fuite, mais deux de ses hommes, atteints de flèches empoisonnées, moururent dans les tourments. Épouvantés du courage des naturels et des funestes effets de leurs armes, il abandonna son entreprise après cette victoire infructueuse, et continua sa route vers le golfe de Uraba.

§ V. Désastres du bachelier à Saint-Sébastien. — Ses exploits. — Il prend le commandement. — On le dépose.

Ce ne fut pas sans une extrême difficulté, et sans employer son autorité d'alcade-major, qu'Enciso décida la troupe de Pizarre à le suivre à Saint-Sébastien. Il arriva enfin en vue de ce lieu, après lequel il aspirait depuis si longtemps; là devait être en effet le siége d'une autorité et d'un pouvoir dont il ne jouissait que par anticipation. Mais, de même que son chef Ojeda, il était destiné à ne pas y parvenir sans avoir éprouvé de grands malheurs. En entrant dans le hâvre, le navire toucha sur un rocher, et fut bientôt mis en pièces par le courant. Les hommes se sauvèrent avec peine sur le brigantin de Pizarre; on sauva également une petite quantité de farine, de biscuit, de fromage, et une faible partie des armes; mais on perdit les chevaux, les juments, les cochons et tout ce qui devait servir à fonder la colonie. Ainsi, l'infortuné bachelier vit le fruit de plusieurs années de travaux englouti en un moment. Le rêve de son pouvoir et de sa dignité semblait même totalement évanoui, car, en débarquant, il ne trouva plus que les ruines de la forteresse et des cabanes : les Indiens avaient détruit ces constructions en y mettant le feu.

Les Espagnols vécurent pendant quelques jours de noix de cocos, et d'une espèce de cochons sauvages dont ils rencontrèrent quelques troupeaux; mais ces ressources durèrent peu; le bachelier débarqua avec cent hommes pour ravager le pays; il tomba dans une embuscade où il n'y avait que trois Indiens, mais ils lancèrent toutes les flèches de leurs carquois avec une promptitude incroyable, blessèrent plusieurs Espagnols, et s'enfuirent avec tant de rapidité, qu'il fut impossible de les poursuivre. Les Espagnols retournèrent au hâvre, épouvantés plus que jamais des embûches des sauvages, et de leurs armes empoisonnées, et ils insistèrent vivement pour abandonner un lieu marqué par tant de désastres.

Le bachelier était lui-même découragé par la situation *de sa capitale;* mais où pouvait-il aller sans être exposé aux mêmes infortunes? Dans ce moment de doute et de désespoir, Nunez de Balboa lui demanda la permission de lui donner un conseil. Il lui dit que, quelques années auparavant, naviguant le long de cette côte avec Rodrigo de Bastidas, ils avaient exploré la totalité du golfe de Uraba, et qu'il se rappelait fort bien un village situé sur la côte occidentale, près d'une rivière à laquelle les naturels donnaient le nom de Darien; le pays possédait de riches mines d'or, et les indigènes, quoique d'une race belliqueuse, ne se servaient pas d'armes empoisonnées. Balboa

offrit au bachelier de le guider vers ce village, où ils pourraient faire des provisions, et même fonder leur colonie.

Les Espagnols accueillirent ces paroles comme si elles leur eussent ouvert la terre promise ; le bachelier suivit cet avis, et mit incontinent à la voile pour ce village, déterminé à en expulser les habitants, à en prendre possession et à s'y établir. Parvenu à la rivière, il débarqua, mit son monde en bataille, et s'avança le long des bords. Le village était commandé par un cacique du nom de Zemaco ; quand il connut l'approche des étrangers, il fit cacher sa femme et ses enfants, et se portant lui-même sur une hauteur avec cinq cents guerriers, il se proposait de faire une chaude réception à ceux qui envahissaient son territoire. Le bachelier réunissait tous les caractères des aventuriers de son époque, il était pieux, hardi et cupide ; il passa sa troupe en revue, et se recommanda, lui et les siens, au Dieu tout-puissant ; il fit en outre vœu à Notre-Dame de Antigua, qui est l'objet d'une dévotion générale à Séville, de lui dédier la première ville et la première église qu'il construirait dans le pays, de faire un pèlerinage à Séville, et de lui offrir les dépouilles et les idoles de ces infidèles. Après avoir ainsi invoqué la faveur de l'Éternel et la protection spéciale de la très-sainte Vierge, il marcha, certain de la bravoure de ses compagnons ; puis, comme il re-

doutait les embuscades des Indiens et leurs armes empoisonnées, il fit prêter serment à ses gens de ne pas tourner le dos à l'ennemi, quelque chose qui arrivât.

Enciso attaqua les ennemis avec tant de valeur, que, malgré leur résistance opiniâtre, il les mit en fuite et en tua un grand nombre. Le bachelier entra dans le village en triomphe, s'en empara par le droit incontesté de conquête, et en pilla toutes les cabanes, ainsi que celles des hameaux voisins. On ramassa une grande quantité de vivres, de coton, et surtout d'ornements en or, dont la valeur peut être estimée à 270,000 francs de notre monnaie actuelle. Cette victoire et ce butin enorgueillirent le cœur de l'aventurier; ses compagnons, après tant de malheurs et de désastres, se réjouirent enfin de cet heureux changement de fortune, et furent unanimement d'avis de fixer le siége du gouvernement dans ce village, auquel Enciso, conformément à son vœu, donna le nom de *Santa Maria de la Antigua del Darien.*

Dès lors, il put entrer enfin dans l'exercice de ses fonctions civiles d'alcade-major et de lieutenant du gouverneur absent. Son premier édit fut tranchant et sévère : il défendit, sous peine de mort, de faire le commerce avec les naturels, et même d'avoir avec eux la moindre relation particulière. Cette défense était conforme aux ordres du roi; mais il devait bien être permis à des hommes

qui ne s'étaient engagés dans cette entreprise que dans l'espoir de trafiquer librement d'enfreindre la rigueur des lois, et de chercher à se procurer de l'or au moyen d'échanges. Les soldats murmurèrent entre eux et insinuèrent que Enciso avait l'intention de se réserver tous les profits pour lui-même.

Nunez de Balboa fut le premier à tirer avantage du mécontentement général ; il avait acquis une grande influence sur ses compagnons en les guidant au village, et les avait tous séduits par ses qualités personnelles. Il était intrépide, bouillant, plein d'intelligence, et possédait le caractère aventureux, la prodigalité et l'insouciance du danger que l'on rencontre habituellement chez le soldat de fortune.

Balboa gardait rancune au bachelier depuis que celui-ci l'avait menacé de l'abandonner sur une île déserte, lorsqu'il le trouva à son bord; il chercha à former un parti contre lui, et à le destituer du commandement. Il l'attaqua sur son propre terrain, avec des armes légales, mettant en question la légitimité de ses prétentions; il faisait observer que la limite qui séparait la juridiction d'Ojeda et celle de Nicuesa, était le milieu du golfe, et que le village placé à l'ouest de cette ligne, se trouvait faire partie de la concession de Nicuesa; qu'en conséquence Enciso, alcade-major et lieutenant d'Ojeda, n'avait aucun pouvoir sur

ce village, et que l'autorité qu'il s'arrogeait était une véritable usurpation.

Les Espagnols, irrités par le règlement vexatoire du bachelier, se laissèrent facilement convaincre, et l'infortuné Enciso vit ce pouvoir civil après lequel il avait soupiré si ardemment, et qu'il avait acheté par de si grands sacrifices, s'écrouler avant qu'il eût pu l'exercer réellement.

La déposition du malheureux alcade-major fut facile à déclarer, mais il fut beaucoup plus difficile de lui choisir un successeur. Enfin on tomba d'accord pour nommer deux alcades, qui furent Nunez de Balboa et un certain Zamudio. Cet arrangement mécontenta tout le monde, et l'on en revint bientôt à la pensée de confier l'autorité aux mains d'un seul. Mais quel serait ce chef? La question était fort embarrassante. Il s'ensuivit une vive discussion, et chaque opinion fut soutenue avec une opiniâtreté qui faisait craindre pour le salut de l'expédition.

§ VI. Arrivée de Colmenarès. — Il va à la recherche de Nicuesa.

Au milieu de ces dissensions factieuses, les Espagnols furent un jour fort étonnés d'entendre le bruit du canon qui grondait sur le côté opposé du golfe, et de voir la fumée s'élever au-dessus

des collines. Surpris de ces signaux, qui indiquaient la présence d'hommes civilisés sur ces bords, ils y répondirent de la même manière, et presque aussitôt ils aperçurent deux vaisseaux cinglant dans le golfe. Ils apprirent bientôt que c'était un armement commandé par Rodrigo de Colmenarès qui était à la recherche de Nicuesa, pour lui porter des vivres.

L'arrivée de Colmenarès suspendit momentanément les querelles des colons ; il leur distribua des provisions et gagna par là leur confiance ; il leur représenta alors que Nicuesa était le légitime commandant de cette partie de la côte, puisqu'il en avait été nommé gouverneur par le roi, et persuada ainsi la plus grande partie des mécontents à reconnaître son autorité. Il fut convenu, en conséquence, que Colmenarès continuerait ses recherches, et qu'il emmènerait avec lui Diego de Albilez et le bachelier Corral, que les colons députaient à Nicuesa pour l'inviter à venir prendre le commandement du Darien.

Rodrigo de Colmenarès suivit la côte de l'ouest, visitant chaque baie et chaque hâvre ; ses recherches furent longtemps inutiles ; à la fin, il découvrit un brigantin mouillé auprès d'une petite île ; c'était celui de Nicuesa, envoyé là pour piller des vivres. Colmenarès fut piloté par lui jusque dans le port de Nombre de Dios, capitale nominale de l'infortuné gouverneur ; elle était

tellement environnée de forêts épaisses, qu'on eût certainement passé devant sans la voir.

L'arrivée de Colmenarès fut saluée par des transports et des cris de joie; il eut de la peine à reconnaître le brillant et élégant Nicuesa, dans l'homme aux traits hâves et aux vêtements en lambeaux qu'il avait devant lui. Nicuesa était en effet dans la plus affreuse misère; de cette troupe nombreuse de vaillants aventuriers, il ne lui en restait plus que soixante, et si faibles, si jaunes, si maigres, si accablés de chagrins, qu'ils offraient un spectacle déchirant.

Colmenarès distribua des vivres à ses compatriotes, et leur annonça qu'il allait les conduire dans un pays fertile et riche. Quand Nicuesa entendit parler de l'établissement du Darien, et qu'il sut que les colons le pressaient d'en venir prendre le commandement, il sembla tout à coup revenir à la vie, son caractère magnifique et prodigue se réveilla; il donna un banquet, dû, il est vrai, à Colmenarès, puisqu'on n'avait pas d'autres vivres que ceux qu'il avait apportés; le commandant retrouva sa bonne grâce et sa gaieté pour présider à ce festin; et il se plut à déployer toute son adresse d'écuyer tranchant, emploi qu'il avait occupé à la cour.

Les secours inattendus que les Espagnols venaient de recevoir ne pouvaient pas venir dans un moment plus opportun; sans eux, Nicuesa et

les siens n'auraient pas résisté longtemps ; cependant le malheur n'avait pas rendu le gouverneur plus prudent. Dès son premier entretien avec les envoyés de la colonie, il prit un ton de maître absolu, et exposa les règlements de police qu'il voulait établir. Quand il sut que de simples soldats possédaient une grande quantité d'or, il se mit dans une violente colère; il jura de leur enlever ce butin, et de les punir sévèrement de ce qu'ils avaient violé les priviléges et le monopole de la couronne. Ces menaces n'échappèrent pas à l'attention des envoyés Diego de Albilez et Corral, et ils les trouvèrent bien violentes dans la bouche d'un homme qui n'était que gouverneur en expectative; elles devaient surtout choquer ces aventuriers, qui venaient de déposer Enciso pour un motif analogue. Ils furent plus effrayés encore à la suite d'une conversation qu'ils eurent le même soir avec Lopez de Olano; cet officier était toujours aux fers à cause de sa désertion; mais il trouva le moyen de communiquer avec les envoyés, et leur peignit le caractère de leur futur commandant sous les couleurs les plus défavorables, se citant lui-même comme une victime de son ingratitude et de son despotisme.

Corral et son compagnon, effrayés de ce qu'ils apprenaient, agirent en conséquence ; ils partirent avant Nicuesa sur la caravelle, et se hâtèrent d'accomplir leur traversée. A leur arrivée

dans le hâvre, ils assemblèrent les habitants, et leur exposèrent tout ce qu'ils auraient à craindre de la sévérité du chef qu'ils avaient eux-mêmes appelé à les commander.

Ces paroles de Corral excitèrent une violente rumeur parmi ceux qui, ayant amassé quelques richesses, craignaient de les perdre. D'un autre côté, Nicuesa, qui avait déjà par son imprudence détruit toute sympathie en sa faveur, donna aux passions le temps de fermenter; car, au lieu de hâter sa navigation, il s'arrêta plusieurs jours sur un groupe de petites îles, afin de capturer des Indiens et de les conduire en esclavage. Il avait bien envoyé, il est vrai, Juan de Cayredo pour annoncer son arrivée; mais ce messager, qui était brouillé avec lui, trompa sa confiance, et confirma aux colons tout ce que les envoyés leur avaient rapporté.

Les colons, convaincus par ce témoignage, qui s'accordait avec les rapports de leurs envoyés, reconnurent le danger qu'ils avaient eux-mêmes attiré sur leurs têtes. Balboa profita de leur consternation et de leur perplexité : il n'eut pas de peine à les déterminer à repousser Nicuesa quand il se présenterait pour s'emparer du gouvernement.

§ VII. Catastrophe de Nicuesa (1511).

Tandis que ce complot se tramait, Nicuesa, qui était bien loin de le soupçonner, poursuivait paisiblement son voyage. En arrivant à l'embouchure de la rivière, il vit tous les colons réunis sur le bord, et il supposa que c'était pour le recevoir avec les honneurs dus à son rang; mais lorsqu'il fut sur le point de débarquer, le procureur public, l'interpellant à haute voix, lui signifia de ne pas descendre, et de se hâter de retourner au lieu d'où il venait.

Nicuesa resta en quelque sorte foudroyé par cette réception imprévue; il se remit cependant, et rappela aux colons qu'il n'était venu que sur leur propre demande. Il les pria de lui permettre d'avoir une explication avec eux, après laquelle ils seraient toujours libres d'agir comme ils l'entendraient. Ses prières furent inutiles; on lui fit d'insolentes réponses, on le menaça même de le tuer s'il osait mettre le pied sur la terre ferme. La nuit étant survenue, il fut obligé de gagner la pleine mer, mais il reparut le lendemain matin, espérant trouver cette multitude capricieuse dans des dispositions différentes.

Il remarqua en effet un changement favorable, car on l'invita à descendre à terre. C'était un stra-

tagème pour s'emparer de sa personne, car il n'y fut pas plutôt, que des furieux se précipitèrent sur lui pour le saisir. Parmi ses avantages physiques, Nicuesa comptait une grande vitesse à la course ; il s'en servit à propos, et, mettant de côté la dignité du gouverneur, il s'élança rapidement le long du rivage. La foule essaya de le suivre, mais il la laissa bien loin derrière lui, et se réfugia dans les bois.

Balboa, qui était homme de cœur, fut effrayé de ce qu'il avait fait, quand il vit un cavalier si renommé réduit à une semblable extrémité, et à la merci d'une populace violente. Il s'efforça, quoiqu'un peu tardivement, d'apaiser la tempête qu'il avait soulevée sans s'en douter, et réussit à empêcher qu'on le poursuivît. Il s'appliqua ensuite à calmer la rage vindicative de son collègue l'alcade Zomudia, dont la haine contre Nicuesa était entretenue par la crainte qu'il avait de perdre son office si on recevait le gouverneur. Enfin ses efforts furent couronnés de succès, et par son entremise Nicuesa eut une conférence avec les colons. Il les supplia, s'ils ne voulaient pas le reconnaître comme gouverneur, de le recevoir comme un de leurs compagnons ; mais ils le refusèrent, en disant que si on l'admettait en cette dernière qualité, il chercherait bientôt à recouvrer la première. Alors, les larmes aux yeux, il les conjura de le traiter comme prisonnier, et de le mettre

même aux fers, préférant cette cruelle position au sort qui l'attendait s'il retournait à Nombre de Dios, où il était certain de périr, soit par la faim, soit par les traits des sauvages.

Ce fut en vain que Vasco Nunez de Balboa employa son éloquence pour obtenir la grâce de ce malheureux cavalier; sa voix fut couverte par les vociférations de la multitude. Voyant qu'il ne pouvait calmer la fureur de ses compagnons, il fit dire à Nicuesa de se retirer sur son brigantin, et de ne le quitter que quand il lui en donnerait avis. Ce conseil fut inutile; Nicuesa, qui n'était pas fourbe, ne soupçonnait pas la perfidie chez les autres; il se rendit, il est vrai, sur le brigantin, mais il se laissa séduire par une députation, qui s'annonça comme venant de la part des colons pour lui restituer le commandement. Aussitôt qu'il fut à terre, il fut saisi par une bande conduite par Zamudio, et, en le menaçant de le tuer, on lui fit jurer de partir immédiatement pour l'Espagne, et de ne s'arrêter nulle part, jusqu'à ce qu'il se fût présenté devant le roi et le conseil de Castille.

Nicuesa protesta vainement contre la persécution qu'on lui faisait subir. La multitude était dans cet état d'exaspération aveugle qui la pousse aux plus grands excès de barbarie et d'injustice. Non contents de chasser le gouverneur de cette côte, les colons lui donnèrent le plus mauvais navire

du port, un vieux brigantin tout délabré, et incapable de supporter la mer.

Dix-sept hommes s'embarquèrent avec Nicuesa; les uns étaient de sa famille ou attachés à sa personne, les autres le suivirent par dévouement. La frêle embarcation partit le 1er mars 1511, en se dirigeant vers Hispaniola; elle traversa une des Antilles, et jamais depuis on n'a entendu parler de ceux qui la montaient.

CHAPITRE VIII.

VASCO NUNEZ DE BALBOA (1511-1517).

§ I. Vasco Nunez de Balboa est nommé commandant de la colonie du Darien.

(1511).

Nous avons retracé les malheurs d'Alonzo de Ojeda et de Diego de Nicuesa; nous allons actuellement raconter l'histoire de Vasco Nunez de Balboa, aventurier aussi entreprenant, non moins célèbre, et non moins malheureux que ses deux devanciers, sur les ruines desquels il semble s'être élevé.

Aussitôt que Nicuesa eut quitté la colonie, les factions se montrèrent de nouveau à découvert, car la question du commandement restait toujours indécise. Le bachelier Enciso renouvelait ses anciennes prétentions, mais il avait un concurrent redoutable en Vasco Nunez, qui s'était emparé de la faveur des colons par son caractère franc et intrépide, et par son affabilité. Balboa avait

toutes les qualités propres à séduire la foule. Agé alors de trente ans, il était grand, bien fait, vigoureux, et avait un air ouvert et prévenant, quoique ses cheveux fussent rouges. Son office d'alcade, qui lui avait acquis de l'influence et de l'importance, avait tempéré ces habitudes irrégulières et dissolues qu'on tolérait seulement chez un soldat de fortune; et, par ses talents supérieurs, il avait acquis un ascendant complet sur son collègue Zamudio. Il était donc parfaitement en mesure d'opposer une redoutable rivalité à Enciso. A l'exemple de son concurrent, il procéda par les formes légales, en lui faisant faire son procès pour avoir usurpé les fonctions d'alcade-major, qu'il tenait du seul Ojeda, dont la juridiction ne s'étendait pas sur cette province.

Enciso était un habile avocat; il plaida lui-même sa cause avec talent; les moyens dont il se servit étaient évidemment faux; mais lors même qu'ils auraient été sans réplique, ils n'auraient fait aucune impression sur des hommes peu soucieux de la justice, irrités par sa sévérité, et disposés à se voir commander plutôt par un homme d'épée que par un homme de robe. Il fut donc déclaré coupable, mis en prison, et on confisqua tout ce qu'il possédait. Cependant ses amis intercédèrent chaudement pour lui, et obtinrent qu'on lui permettrait de retourner en Espagne. Nunez prévoyait que l'avocat plaiderait sa cause à la cour

de Castille avec plus de succès qu'il ne l'avait fait devant le tribunal partial et prévenu de la colonie; il engagea son collègue, l'alcade Zamudio, à passer en Espagne sur le même bâtiment que le bachelier, pour répondre aux accusations d'Enciso, et donner une couleur favorable à la conduite des colons. Zamudio avait aussi pour instruction d'exalter les services rendus par Balboa, soit en conduisant les colons dans le lieu qu'ils occupaient, soit en administrant les affaires de l'établissement; il devait en outre faire un tableau brillant des grandes richesses des pays voisins. La même caravelle portait le bachelier et l'alcade, et comme elle devait toucher à Hispaniola, Vasco Nunez y envoya son ami particulier Valdivia; le but ostensible du départ de cet aventurier était de se procurer des vivres et des recrues, mais il était réellement chargé d'une mission plus délicate : il devait offrir une énorme masse d'or à Miguel de Pasamonte, trésorier de la couronne, qui jouissait d'un grand crédit auprès du roi, et qui était investi des pouvoirs les plus étendus. Ce présent lui était adressé pour obtenir sa protection dans le Nouveau-Monde, et son puissant patronage à la cour.

§ II. Expédition contre la province de Coyba. — Balboa visite le cacique Comagre.

Balboa, maintenant sans rivaux, s'efforça de prouver qu'il était digne du poste auquel il avait aspiré. Comme il savait que les preuves les plus convaincantes de fidélité qu'on pût donner à Ferdinand, étaient de fortes sommes versées au trésor, et que l'or effaçait toutes les fautes commises dans le Nouveau-Monde, le premier objet de ses soins fut de découvrir les parties du pays où ce précieux métal était le plus abondant. Ayant reçu des rapports exagérés sur les richesses de la province de Coyba, éloignée d'environ trente lieues, il détacha François Pizarre avec six hommes pour l'explorer.

Le cacique Zemaco, chef de la contrée, qui s'était opposé, comme nous l'avons dit, à la descente des Européens, et qui avait continué à rôder autour de l'établissement, reçut par ses espions l'avis du départ de ce détachement. Il se plaça en embuscade pour l'arrêter et le détruire. Les Espagnols avaient à peine fait trois lieues en remontant la rivière, quand une foule de sauvages sortit des buissons en poussant des cris épouvantables, et en lançant une grêle de pierres et de traits. Pizarre et ses hommes, quoique meurtris et blessés, se précipitèrent sur les ennemis, en

tuèrent plusieurs, en blessèrent un plus grand nombre et mirent le reste en fuite; puis, craignant une nouvelle attaque, ils se retirèrent précipitamment, en laissant sur le champ de bataille un des leurs qui ne pouvait les suivre. Ils arrivèrent couverts de sueur et de sang; Balboa, en apprenant les détails de l'action, se mit dans une grande colère contre Pizarre, et lui ordonna, quoiqu'il fût blessé, de retourner chercher immédiatement son camarade. « Fi donc! il ne sera pas dit, s'écria-t-il, que des Espagnols aient fui devant des sauvages, en laissant un homme dans leurs mains! » Pizarre trouva encore Francisco Herhan sur le lieu du combat, et le ramena à la forteresse.

Vasco Nunez, qui n'avait rien appris touchant Nicuesa, depuis son départ, envoya deux brigantins prendre les soldats que cet infortuné avait laissés à Nombre de Dios. Ils furent bien joyeux d'être arrachés à un séjour de misère et de terreur, et d'être conduits dans un établissement où ils avaient espoir de trouver au moins une nourriture abondante. Les brigantins, en côtoyant l'isthme, recueillirent deux Espagnols, vêtus de peaux, et qui paraissaient aussi sauvages que les naturels. Ces hommes, pour échapper à quelque punition, avaient déserté du navire de Nicuesa, dix-huit mois auparavant, et s'étaient réfugiés auprès de Careta, cacique de Coyba, qui les avait traités avec la plus amicale hospitalité. Maintenant qu'ils se trou-

vaient au milieu de leurs compatriotes, la première marque de reconnaissance qu'ils voulurent donner au cacique, fut d'aviser aux moyens d'envahir son village, où l'on devait trouver une quantité immense de butin. Pour arriver à leur but, ils convinrent que l'un d'eux se rendrait à la colonie et servirait de guide, et que l'autre resterait auprès du cacique pour le tromper plus facilement.

Balboa fut enchanté des avis que lui donnèrent ces vagabonds; il choisit cent trente hommes, et partit pour Coyba. Le cacique reçut les Espagnols avec l'hospitalité ordinaire aux sauvages, leur offrant des vivres et tout ce que sa hutte contenait. Mais quand Nunez lui demanda une grande quantité de provisions dont il avait besoin pour la colonie, le cacique lui répondit qu'il ne pouvait les fournir, son peuple ayant été empêché de cultiver la terre par une guerre qu'il venait de soutenir contre le cacique de Ponca. L'Espagnol, qui était résolu à trahir son bienfaiteur, prit Nunez à part, et lui assura que le cacique avait de grands magasins remplis de provisions; il lui conseilla cependant de faire semblant de croire à ses paroles, de simuler son départ, et de revenir pendant la nuit s'emparer du village par surprise. Nunez adopta l'avis du traître; il adressa un cordial adieu à Careta, et reprit la route de la colonie. Mais, au milieu des ténèbres, tandis que les sauvages étaient plongés dans un profond sommeil, Nunez

et ses hommes pénétrèrent dans le village, et, avant que les naturels eussent pu faire la moindre résistance, ils se saisirent du cacique, de ses femmes, de ses enfants et des principaux habitants; ils découvrirent les magasins, chargèrent les deux brigantins, et partirent avec leurs captifs et leur butin.

Quand l'infortuné cacique vit sa famille dans les fers et aux mains de ses ennemis, il se livra au plus violent désespoir. « Que vous ai-je fait, dit-il à Balboa, pour me traiter avec tant de cruauté? Quelques-uns de vos compatriotes sont-ils jamais venus dans mon pays, sans que je les aie nourris, sans que je leur aie donné asile, sans que je les aie reçus avec amitié? Vous-même, quand vous êtes venu dans ma cabane, vous ai-je reçu les armes à la main? Ne vous ai-je pas donné à boire et à manger? ne vous ai-je pas traité comme un frère? Laissez-moi donc en liberté avec ma famille et mes sujets! laissez-moi retourner au milieu de mes amis! Si vous avez besoin de vivres, je vous en fournirai, et je vous ferai connaître les richesses du pays. Doutez-vous de ma parole? Voici ma fille, recevez-la comme otage, et soyez assuré de la fidélité de sa famille et de son peuple. »

Balboa sentit la force de ces paroles, et vit toute l'importance qu'une étroite alliance avec les naturels aurait pour lui. Il céda donc aux prières

du cacique, accepta sa proposition et promit de l'aider contre ses ennemis, à condition qu'il fournirait des vivres à la colonie.

Careta demeura trois jours à Santa-Maria, pendant lesquels il fut traité avec amitié; Nunez le conduisit à bord des vaisseaux, et les lui montra dans tous leurs détails; il fit manœuvrer devant lui les chevaux richement harnachés, et fit tirer les canons; puis, quand il vit le cacique suffisamment épouvanté par ces spectacles guerriers, et convaincu de la puissance de ses nouveaux alliés, il ordonna aux musiciens d'exécuter un harmonieux concert, qui remplit son hôte d'admiration; puis il le combla de présents et lui permit de s'éloigner.

Sa fille resta avec Balboa, abandonnant volontairement sa famille et son pays natal; l'Espagnol la traita avec bonté, et elle finit par acquérir sur lui une grande influence.

Quelque temps après, Balboa, voulant tenir la parole donnée à son ami, prit avec lui quatre-vingts hommes et son frère d'armes Rodrigo de Colmenarès; il se rendit par mer dans le Coyba, et envahit le territoire de Ponca, le plus grand ennemi de Careta; il le força à se réfugier dans les montagnes, ravagea ses terres et pilla ses villages, où il fit une grande quantité de butin. Après son retour à Coyba, Balboa fit une visite amicale au cacique d'une province nommée Comagre, qui avait sous ses ordres trois mille combattants.

Cette province était située au pied d'une haute montagne, dans une plaine fertile, de douze lieues d'étendue; dès que le cacique eut avis de l'approche de Vasco Nunez, il marcha à sa rencontre avec ses sept fils, tous superbes jeunes gens; il était accompagné des principaux chefs de ses guerriers et d'une foule de peuple. Les Espagnols furent conduits au village en grande cérémonie; on leur assigna des logements, on leur fournit des provisions en quantité, et on leur donna des esclaves pour les servir.

Le plus jeune des enfants du cacique était d'un caractère grand et généreux; il se distinguait surtout de ses frères par la supériorité de son intelligence et de sa sagacité. Il remarqua promptement l'avidité des Espagnols, et pensa qu'en satisfaisant leur avarice il gagnerait leur faveur, il donna à Balboa et à Colmenarès quatre mille onces d'or (1), en divers ornements, et soixante esclaves qu'il avait faits dans les combats. Nunez fit mettre à part le quint du roi, et distribua le reste à ses compagnons.

Tandis que le partage de ces richesses avait lieu

(1) Ces 4,000 onces d'or travaillé et sans alliage vaudraient actuellement à peu près 400,000 fr.; et comme, d'après l'estimation de Robertson, la valeur de l'argent est de cinq à six fois plus considérable qu'elle ne l'était avant la découverte de l'Amérique, le présent du jeune cacique peut être évalué à deux millions.

en présence de celui qui en avait fait don, les Espagnols se livrèrent à de violentes querelles sur la valeur des bijoux qui composaient la part de chacun ; le sauvage indigné renversa les balances et jeta l'or au loin. Avant que les étrangers fussent revenus de l'étonnement que leur causait cette conduite inattendue : « Pourquoi vous quereller, leur dit-il, pour de semblables bagatelles ? Si l'or est tellement précieux à vos yeux, que pour vous en procurer, vous ayez quitté votre pays, affronté tant de périls, et envahi nos pacifiques contrées, je vous ferai connaître une région, où tous vos désirs seront comblés. Voyez ces hautes montagnes (et il montrait le sud) ; au delà est une vaste mer parcourue par un peuple qui a des vaisseaux aussi grands que les vôtres, pourvus de voiles et de rames comme les vôtres. Tous les courants qui du flanc méridional de ces montagnes se rendent dans la mer, abondent en or ; le roi de ce pays ne se sert que d'ustensiles d'or ; l'or, en effet, est aussi commun parmi ce peuple, que l'est le fer parmi vous. »

Frappé de ce discours, Balboa s'informa avec empressement des moyens de pénétrer jusqu'à cette mer, et d'arriver dans les opulentes régions qu'elle baigne. « Cette tâche est difficile et dangereuse, dit le jeune homme ; il faut traverser le territoire de plusieurs caciques puissants, qui s'opposeront à votre marche avec une multitude

de guerriers ; une partie de ces montagnes est habitée par une race de cannibales, féroces, belliqueux et errants ; mais vous devez surtout redouter le grand cacique Tubanamâ, dont le territoire est à cinq jours de marche ; soyez assuré que ce cacique vous attaquera avec des forces considérables. Pour accomplir une telle entreprise il vous faut au moins mille hommes armés comme ceux qui sont avec vous. »

Le jeune cacique donna plus tard de nouveaux renseignements qu'il avait recueillis auprès de ses captifs et d'un de ses sujets qui avait été longtemps prisonnier de Tubanamâ, et comme preuve de la sincérité de ses paroles, il offrit d'accompagner Balboa dans cette expédition avec les guerriers de son père.

Ce fut ainsi que Vasco Nunez eut pour la première fois connaissance de l'Océan-Pacifique, découverte qui exerça sur son esprit et sur sa conduite une influence immédiate. Cet homme, qui était, peu de mois auparavant, ruiné et sans ressources, voyait tout à coup une brillante carrière ouverte à son ambition. Une entreprise s'offrait à lui, dont le succès devait porter au plus haut point sa renommée et sa fortune en l'élevant au rang des plus célèbres navigateurs que la découverte du Nouveau-Monde eût illustrés. La recherche de cette mer située au delà des montagnes devint donc, à partir de cet instant, l'unique

objet de ses pensées, et sembla élever et ennoblir les facultés de son esprit.

Il se hâta de retourner à la colonie pour faire les préparatifs nécessaires à cette grande entreprise; mais avant de quitter la province de Comagre, il fit baptiser le cacique sous le nom de don Carlos; ses enfants et les principaux chefs embrassèrent en même temps le christianisme. Quelle que fût la cupidité de Balboa, il n'oublia jamais de faire instruire les Indiens dans les principes de la foi, et le triomphe de la religion catholique fut toujours un des grands mobiles de sa conduite.

L'arrivée de Balboa à Santa-Maria précéda de bien peu celle de Valdivia, qui rapportait d'Hispaniola autant de provisions que la petite caravelle avait pu en contenir; elles furent bientôt épuisées, et la disette recommença à sévir. Elle s'accrut bien davantage, après une tempête épouvantable, suivie de pluies abondantes, qui firent tellement grossir la rivière, qu'elle déborda et dévasta complétement les champs mis en culture par les Espagnols. Dans cette extrémité, Nunez envoya une seconde fois Valdivia à Saint-Domingue. Animé par le grand projet qui tourmentait son ambition, il écrivit à l'amiral don Diego Colomb; il lui annonçait ce qu'il avait appris sur l'existence d'une grande mer et de riches royaumes de l'autre côté des montagnes, et le priait d'user de son influence auprès du roi pour lui

faire obtenir un millier d'hommes qui lui étaient nécessaires. Il envoyait en même temps au trésorier de la couronne, la part qui revenait au roi dans le butin recueilli depuis qu'il avait pris le commandement. Plusieurs soldats chargèrent en même temps Valdivia de désintéresser leurs créanciers avec l'or qu'ils avaient reçu en partage. Enfin Balboa priait l'amiral de ne pas attendre une réponse d'Espagne et de lui envoyer des secours qui le missent en position d'avancer dans l'intérieur et de réduire une aussi vaste contrée sous sa domination, ce qui lui était impossible avec la poignée d'hommes dont il disposait.

§ III. Expédition à la recherche du temple de Dobayba. — Désastres des Espagnols. — Complot des Indiens contre Santa-Maria.

(1512)

Tandis que Balboa attendait les résultats de la mission de Valdivia, son infatigable activité le poussait à entreprendre diverses excursions dans les pays environnants.

Parmi les différentes versions qu'il recueillait sur les riches royaumes de l'intérieur de ce continent inconnu, il avait remarqué ce qu'on lui avait souvent dit relativement à une province appelée Dobayba, située à une distance d'environ

quarante lieues sur les bords d'une grande rivière qui se déchargeait dans le golfe d'Uraba.

D'après les traditions des naturels, le nom de cette province lui venait d'une femme des temps passés, considérée comme une divinité par les uns, et par les autres comme une reine renommée pour sa sagesse et son pouvoir. Qu'elle eût existé ou non, on lui rendait, disait-on, les honneurs divins dans un temple magnifique, où les Indiens venaient en pèlerinage des districts les plus éloignés, et où les chefs de tribu envoyaient chaque année de riches présents. Ces offrandes accumulées dans le temple depuis une longue suite de siècles y formaient, suivant les naturels, un trésor dont la valeur était supérieure à tout ce que l'imagination pouvait se figurer. On ajoutait que cette province était la plus riche en or de toute la contrée.

Pénétrer dans le pays, s'emparer de tous les trésors de ce temple, était une entreprise qui s'accordait parfaitement avec le caractère aventureux des Espagnols. Balboa choisit 170 de ses plus hardis soldats qu'il embarqua sur les deux brigantins et sur un grand nombre de pirogues; après une navigation de neuf lieues à l'est, il trouva l'embouchure de la grande rivière de Saint-Jean, qui n'est en réalité qu'une des branches de la rivière de Darien; il détacha Colmenarès avec 60 hommes pour explorer le fleuve,

tandis que lui-même remontait le bras qui traverse la province de Dobayba.

Cependant son ancien ennemi Zemaco, ayant eu connaissance de cette expédition, prit ses mesures pour la faire avorter; il se rendit dans la province de Dobayba, et engagea le cacique à se retirer devant les Espagnols et à laisser tout le pays désert.

En effet, Vasco Nunez étant arrivé dans un village situé au milieu d'un marécage, sur le bord de la rivière, le trouva silencieux et abandonné; il ne restait pas un seul Indien pour donner des indications sur le pays, ni pour servir de guide. Mais en revanche on vit des armes suspendues dans les huttes, et ce qui fit plus de plaisir aux aventuriers, ce fut la masse de bijoux en or qu'ils recueillirent, et dont la valeur peut être estimée deux cent mille francs de notre monnaie. Découragé par l'aspect sauvage des déserts environnants dont l'horreur était encore augmentée par d'immenses marécages, et n'ayant aucun guide, Balboa plaça son butin dans deux grandes pirogues et descendit le fleuve. Mais, dans le golfe, il fut assailli par une tempête, qui fit presque chavirer les deux brigantins; pour les sauver, il fallut jeter à la mer une partie de la cargaison; les deux pirogues furent submergées, et on perdit le butin qu'elles portaient avec les hommes qui les montaient.

Vasco Nunez atteignit cependant l'embouchure de la grande rivière, où il rejoignit Colmenarès et son détachement. Alors ils étendirent leurs excursions sur un bras de la rivière, à laquelle on donna le nom de Rivière-Noire, à cause de la couleur de ses eaux; ils reconnurent également plusieurs autres rivières tributaires de celle-ci, mais ils n'eurent aucune occasion de combattre les naturels.

En remontant le cours d'une de ces petites rivières, Balboa et sa troupe arrivèrent dans un pays entrecoupé de marécages et de lacs peu profonds. Les habitations des naturels étaient construites au milieu de branches d'arbres gigantesques, et chacune d'elles était assez vaste pour contenir une famille entière; elles étaient faites partie en bois, partie en une sorte d'osier, réunissant ainsi la force à la flexibilité, ce qui leur permettait de suivre facilement le mouvement des branches lorsque le vent les agitait. Les naturels y montaient au moyen de légères échelles faites avec des roseaux coupés par le milieu. On retirait ces échelles pendant la nuit de crainte de surprise. Ces habitations étaient fournies de provisions, mais on mettait les boissons fermentées dans des vases de terre, qu'on laissait au pied des arbres; sans cela elles auraient été troublées par le mouvement de la hutte; les naturels avaient près de là les pirogues qui leur servaient à pêcher et à naviguer sur la rivière et sur les lacs.

A l'approche des Espagnols, les Indiens se réfugièrent dans leurs demeures aériennes et retirèrent les échelles. On leur cria de descendre et de ne rien craindre; le cacique répondit qu'il n'avait pas peur d'être maltraité puisqu'il ne leur avait fait aucun mal. Cependant personne ne descendait; alors les Espagnols les menacèrent, s'ils n'obéissaient pas de couper leurs arbres, de mettre le feu aux cabanes, et de les brûler, eux, leurs femmes et leurs enfants. Le cacique était sur le point de se soumettre à cet ordre; il en fut empêché par son peuple, et quand les Espagnols s'approchèrent pour abattre les arbres, ils furent reçus par une grêle de flèches et de pierres; mais, se mettant à couvert sous leurs boucliers, ils se servirent de leurs haches avec tant de promptitude, qu'ils forcèrent les Indiens à capituler. Le cacique descendit avec sa femme et deux de ses enfants. L'or fut la première chose que les Espagnols lui demandèrent : il répondit qu'il n'en avait pas, et qu'il n'avait jamais cherché à en avoir, parce qu'il lui était inutile. A la fin, importuné par leurs sollicitations, il les assura que si on voulait lui permettre d'aller dans les montagnes, il reviendrait dans peu de jours avec l'or qu'ils désireraient. On le laissa partir en gardant en otages sa femme et ses enfants, et depuis on n'entendit plus parler du rusé cacique. Les Espagnols restèrent plusieurs jours dans cet endroit, où ils

trouvèrent des provisions en abondance, puis ils continuèrent leur expédition, pendant laquelle ils furent souvent inquiétés par les Indiens, qui, tout en essuyant des pertes considérables, firent beaucoup de mal à leurs oppresseurs.

Balboa parcourut ainsi une grande étendue de pays, et il ne trouva rien qui pût le mettre sur la trace de ce fameux temple, but primitif de son expédition. Il rentra à Santa-Maria, avec le butin et les captifs qu'il avait faits, laissant Bartolome Hurtado à la tête de trente hommes, pour contenir la province.

Ainsi se termine la première entreprise exécutée pour rechercher le riche temple de Dobayba, qui, pendant longtemps encore, continua à être l'objet favori des spéculations des aventuriers de Darien.

Hurtado, devenu son propre maître dans le village indien de la Rivière-Noire, s'occupa de pourchasser les naturels qui erraient dans les forêts du voisinage. Il fit aussi trente-quatre prisonniers, qu'il mit sur une grande pirogue pour les conduire à Darien. Vingt de ses compagnons devenus infirmes par les blessures ou l'insalubrité du climat s'embarquèrent avec eux, de sorte que Hurtado ne resta qu'avec dix soldats. La grande pirogue, pesamment chargée, descendait lentement la rivière à travers les forêts dont ses bords étaient couverts; mais l'infatigable Zemaco, qui surveillait tous les mouvements des Espagnols, les at-

tendait au passage avec quatre pirogues remplies de guerriers armés de massues et de lances durcies au feu. Les Espagnols, presque tous malades, ne firent que peu de résistance; les uns furent massacrés et les autres sautèrent dans le fleuve où ils se noyèrent. Deux seulement échappèrent; ils eurent le bonheur de saisir des arbres qui flottaient, grimpèrent sur le tronc, et se cachèrent dans les branches : après avoir ainsi gagné la rive, ils coururent raconter à Hurtado la mort de leurs camarades. Celui-ci, découragé par ces nouvelles, et effrayé de se voir isolé au milieu d'un pays hostile, résolut de quitter les bords funestes de la Rivière-Noire, et de retourner au siége de la colonie. Il fut encore déterminé à prendre ce parti par l'avis qu'il reçut d'un complot tramé par les naturels; l'implacable Zemaco, de concert avec quatre autres caciques, avait formé le plan de réunir tous les Indiens et d'attaquer inopinément la colonie. Hurtado se dépêcha de porter à Santa-Maria la nouvelle de cette conspiration; elle alarma quelques colons, mais les autres la considérèrent comme un faux bruit, et on ne fit aucun préparatif pour se mettre à l'abri d'un danger qu'on regardait comme imaginaire.

Heureusement pour les Espagnols, il se trouvait, parmi les captifs de Nunez, une femme nommée Fulvia que son maître avait distinguée à cause de ses excellentes qualités; il la traitait

avec tant de bonté, que bientôt elle lui fut sincèrement attachée; son frère servait sous les ordres de Zemaco, et souvent il la voyait en secret. Dans un de ces entretiens, il lui apprit que l'établissement serait attaqué pendant la nuit, et qu'on détruirait tous les Espagnols; il lui indiqua le lieu où elle devait se trouver afin qu'il pût la protéger et qu'elle ne fût pas victime de la confusion que devait amener cette attaque nocturne.

Après le départ de son frère, le cœur de la jeune fille fut en proie à un violent combat. Elle balançait entre son attachement pour sa famille et ses compatriotes, et son dévouement pour Balboa; ce dernier sentiment finit par l'emporter et elle révéla tout au commandant. Il obtint même d'elle qu'elle envoyât chercher son frère sous prétexte de lui aider à se sauver. Lorsque Balboa l'eut en son pouvoir, il réussit à lui faire avouer tout ce qu'il savait du complot, et ses aveux démontrèrent à Balboa l'imminence du danger qui menaçait la colonie, au moment où il s'y attendait le moins. Le prisonnier apprit en outre à Balboa que Zemaco avait déjà tramé contre sa vie un complot dont il avait parfaite connaissance, puisqu'il était au nombre des quarante Indiens chargés de son exécution. Zemaco les avait envoyés pour cultiver les champs des Espagnols; telle était du moins leur occupation ostensible, mais suivant les ordres secrets qu'ils avaient re-

çus, ils devaient attendre le moment où le chef viendrait inspecter les travaux et le massacrer pendant qu'il serait sans défiance. Balboa avait échappé à ce complot sans s'en douter; il n'était allé visiter les travaux des champs que monté sur son cheval, et armé de sa lance et de son bouclier. Les Indiens, surpris de son apparence martiale et terrifiés par la vue de son coursier, n'avaient jamais osé l'attaquer.

Cette circonstance, en lui sauvant la vie, avait anéanti les espérances que Zemaco fondait sur cet expédient; alors le cacique avait ourdi le complot dont la colonie se voyait menacée, et dans lequel trempaient cinq chefs du voisinage. Ils avaient préparé cent pirogues, des provisions abondantes, et cinq mille Indiens d'élite devaient, à une époque convenue, se réunir autour de Santa-Maria, l'attaquer simultanément par terre et par eau au milieu des ténèbres de la nuit, et massacrer tous les Européens.

Balboa apprit également le lieu où il trouverait les chefs confédérés et les points où ils avaient établi leurs magasins. Il choisit soixante-dix de ses meilleurs soldats, et fit par terre un grand circuit, tandis que Colmenarès s'embarquait secrètement avec soixante hommes.

Par cette marche adroite, on surprit le général indien et plusieurs des principaux caciques, et l'on s'empara de toutes les provisions. Le redou-

table Zemaco ne put être pris vivant; il fut tué dans le combat; les chefs de la conspiration furent pendus en présence de tous les Indiens captifs. La découverte d'un plan qu'on croyait si secret et la punition de ses auteurs répandirent la terreur dans toutes les provinces voisines, et empêchèrent le renouvellement des hostilités. Néanmoins, Nunez fit construire immédiatement une forteresse en bois, pour se mettre à l'abri des surprises que les sauvages pourraient encore tenter.

§ IV. Découverte de l'Océan-Pacifique.

Un temps considérable s'était écoulé depuis le départ de Valdivia, et on n'en avait reçu aucune nouvelle. Plusieurs de ses compagnons commençaient à concevoir des craintes sérieuses sur son sort, tandis que d'autres insinuaient que Zamudio et lui, négligeant l'objet de leur mission, pouvaient avoir abandonné la colonie à son malheureux destin, après s'être approprié l'or dont ils étaient porteurs.

Vasco Nunez, dominé par des soupçons de même nature, craignait, d'un autre côté, que le bachelier Enciso n'eût réussi à le perdre dans l'esprit du souverain; impatient de sortir de cette cruelle anxiété, il se détermina à passer en Espagne, pour exposer en personne ce qu'il savait

concernant la mer du Sud, et pour obtenir les troupes sans lesquelles il ne pouvait compléter sa découverte.

Tous les colons, amis ou ennemis, s'élevèrent unanimement contre un semblable projet. Enfin, après bien des contestations et des débats, on consentit cependant à envoyer en sa place Juan de Cayredo et Rodrigo de Colmenarès; on les chargea de faire au roi toutes les représentations nécessaires; on écrivit des lettres contenant les récits les plus extravagants sur les richesses du pays; on envoya même en Espagne un Indien natif de la province de Zenu, où, disait-on, on pêchait l'or avec des filets, et pour donner plus de poids à toutes ces exagérations, chacun contribua à grossir la somme qu'on devait offrir au roi, comme représentant ce qui lui revenait dans les profits de l'entreprise.

Peu de temps après le départ des commissaires, de nouvelles discussions s'élevèrent dans la colonie, relativement au partage du butin, et les différents partis furent plus d'une fois sur le point d'en venir aux mains. Vasco Nunez jugea que le meilleur moyen de faire sentir aux colons combien il leur était nécessaire, était de les abandonner momentanément; il disparut donc pour quelque temps, et bientôt il reconnut toute la sagacité de ses prévisions. Il s'éleva entre les Espagnols de telles discussions, qu'ils furent trop heureux de le

rappeler et de se ranger de nouveau sous son autorité.

Il était cependant impossible que le commandant, dont le pouvoir ne s'appuyait sur aucun titre légal, pût longtemps conserver de l'autorité sur des hommes aussi inconstants; mais il arriva précisément alors deux navires chargés de provisions et d'un renfort de 150 hommes. Le chef remit à Balboa une commission signée par Pasamente (celui à qui le commandant avait envoyé un riche présent); cette commission le nommait gouverneur-général de la colonie. Il est douteux que Pasamente eût les pouvoirs nécessaires pour faire une semblable nomination, quoiqu'il affirmât que le roi les lui avait conférés, afin de balancer l'autorité de Diego Colomb, dont la puissance dans le Nouveau-Monde excitait les secrètes jalousies du monarque. Cette apparence de sanction royale ne parut pas moins très-précieuse à Balboa, qui voyait ainsi son pouvoir assuré contre les tentatives des factieux.

La joie que ce premier succès causa à Vasco Nunez fut bientôt obscurcie par les nouvelles qu'il reçut d'Espagne. Son ancien collègue l'alcade Zamudio lui écrivait que le bachelier Enciso avait porté ses plaintes au pied du trône, et était parvenu à obtenir du roi une sentence qui condamnait Vasco Nunez à lui payer une forte somme. Zamudio l'informait en même temps qu'il allait

être sommé de se rendre à la cour, pour répondre en personne aux charges élevées contre lui, en raison des mauvais traitements qu'il avait fait subir à Nicuesa, et qui avaient probablement causé la mort de cet infortuné.

Vasco Nunez fut d'abord stupéfait de cet avis qui semblait détruire d'un seul coup ses espérances de gloire et de fortune; mais son caractère reprit le dessus. Il était naturellement entreprenant et prompt dans ses décisions; sa résolution fut aussitôt arrêtée : l'avis reçu d'Espagne était une communication particulière, le roi n'avait expédié aucun ordre; il était donc encore maître absolu de ses actions, et son autorité dans la colonie était sans contrôle. Un brillant exploit pouvait effacer le passé et lui attirer la faveur du monarque; cet exploit, il le voyait dans la découverte de la mer du Sud. Mille soldats semblaient, il est vrai, indispensables pour cette expédition; mais avant qu'ils fussent arrivés, le pouvoir serait échappé de ses mains. Une entreprise semblable tentée avec la poignée d'hommes dont il disposait, était réellement une action désespérée; mais les circonstances étaient impérieuses. Sa réputation, sa fortune et sa vie même dépendaient d'une prompte exécution; temporiser c'était tout perdre.

Vasco Nunez, parmi ses braves compagnons, choisit 190 des plus intrépides, des plus vigoureux, des plus dévoués à sa personne; il

les arma d'épées, de boucliers et d'arquebuses; il ne leur cacha pas les dangers dans lesquels il allait les engager, car le courage des aventuriers espagnols s'exaltait toujours à l'idée d'entreprises périlleuses et même extravagantes. Pour soutenir cette faible troupe, il prit avec lui un certain nombre de limiers, qui avaient constamment épouvanté les Indiens.

Les anciens historiens espagnols font particulièrement mention d'un de ces animaux, connu sous le nom de *Leoncico,* qui fut le compagnon fidèle et comme le garde du corps de Balboa. Ils le décrivent aussi minutieusement que s'il eût été un guerrier renommé : il était, disent-ils, de moyenne taille, mais d'une force étonnante; son pelage était jaune tirant sur le rouge, et son museau était blanc; il avait le corps sillonné par les blessures reçues dans ses innombrables combats contre les Indiens. Nunez le conduisait dans toutes ses expéditions, et il avait une part de butin égale à celle d'un soldat; on évalue qu'il gagna dans ses campagnes à peu près trente mille francs. Les Indiens avaient conçu une telle frayeur de cet animal, que son aspect suffisait pour mettre en fuite une armée entière.

Enfin, Vasco Nunez s'adjoignit un certain nombre d'Indiens de Darien, dont il connaissait la fidélité; ils lui rendirent d'importants services par

leur connaissance des déserts, des habitudes et des ressources de leurs sauvages habitants.

Le 1er septembre, Vasco Nunez et ses soldats s'embarquèrent sur un brigantin et sur neuf pirogues, aux acclamations de ceux qui restaient dans la colonie et qui faisaient des vœux sincères pour un heureux succès. Il arriva sans accident dans le Coyba, province appartenant, ainsi que nous l'avons dit, au cacique Careta, avec lequel il avait fait alliance. Ce chef reçut les Espagnols à bras ouverts, et leur fournit des guides et des guerriers pour les seconder.

Le commandant laissa presque la moitié de son monde à Coyba, afin de garder le brigantin et les pirogues, tandis qu'avec l'autre moitié il allait pénétrer dans les déserts.

L'importance de cette expédition, qui, non-seulement devait fixer sa destinée, mais qui allait, pour ainsi dire, lui dévoiler un des plus grands secrets de la nature, faisait une profonde impression sur son esprit, et donnait une sorte de solennité à sa conduite. Avant de se mettre en route, il fit célébrer le saint sacrifice de la messe, et offrit de ferventes prières à l'Éternel pour lui demander de favoriser sa périlleuse entreprise.

Le 6 septembre, on commença à entrer dans les montagnes; la route était périlleuse et extrêmement difficile. Les Espagnols, embarrassés par

le poids de leurs armes, et accablés par la chaleur du climat, étaient obligés d'escalader des rochers coupés de précipices et de traverser des forêts presque impénétrables; les Indiens alliés leur étaient d'une grande utilité pour porter les munitions et les vivres, et surtout pour indiquer les passages les moins dangereux.

Le 8, on arriva au village de Ponca, l'ancien ennemi de Careta; ce village était désert et abandonné, les habitants avaient cherché un refuge dans les montagnes. Les Espagnols y demeurèrent plusieurs jours, afin de rétablir la santé de ceux qui étaient déjà tombés malades, et de se procurer des guides indispensables pour les conduire au travers des déserts dont ils approchaient. On découvrit la retraite du cacique, et on le contraignit à paraître devant Balboa. Ce chef possédait à un haut degré l'art de capter la confiance et l'amitié des naturels; le cacique fut si promptement gagné par sa bienveillance et par sa douceur, qu'il lui révéla en secret tout ce qu'il savait sur les richesses naturelles du pays; il lui confirma l'existence d'une grande mer au delà des montagnes; il lui dit que, quand il aurait atteint le sommet de la plus haute montagne, qui semblait s'élever jusqu'aux cieux, et il la montrait de la main, il verrait cette mer se dérouler à ses pieds. Enfin, le généreux cacique termina l'entretien en offrant à Balboa des bijoux en or supérieurement

travaillés, et qui venaient des pays voisins de ses frontières.

Encouragé par ces récits, Balboa demanda au cacique de nouveaux guides, et se prépara à escalader les montagnes. La fatigue et la chaleur avaient rendu malades plusieurs de ses hommes; il leur ordonna de retourner lentement à Coyba, et prit seulement ceux qui étaient les plus vigoureux et d'une santé robuste.

Les montagnes dans lesquelles ils s'engagèrent, dès le 20 septembre, étaient couvertes d'épaisses forêts et entrecoupées de courants profonds et rapides, dont plusieurs ne purent être traversés qu'au moyen de radeaux. Le trajet était si difficile que, dans quatre jours, ils ne purent faire que dix lieues; le quatrième jour ils arrivèrent enfin dans la province d'un vaillant cacique, nommé Quaraquâ, qui était en guerre avec Ponca.

A la vue d'étrangers envahissant son territoire, sous la conduite des sujets de son ennemi invétéré, le cacique se mit en bataille avec un grand nombre de ses guerriers armés d'arcs, de longues piques et de massues de bois de palmier, aussi pesantes et aussi dures que si elles eussent été en fer. Voyant le petit nombre des Espagnols, il tomba sur eux en poussant de grands cris, croyant les exterminer en un moment. La première décharge des armes à feu, terrifia les Indiens; ils crurent qu'ils avaient à combattre des

démons, vomissant les éclairs et le tonnerre, surtout quand ils virent plusieurs de leurs compagnons tués ou blessés, quoique, en apparence, ils n'eussent pas reçu de coups. Ils se mirent à fuir précipitamment, mais ils furent vivement poursuivis par les Espagnols et leurs limiers; plusieurs furent percés de coups de lances et de coups d'épées, et le plus grand nombre fut mis en pièces par les chiens; enfin le carnage fut tel, que le cacique et six cents des siens restèrent sur le champ de bataille.

Après ce triomphe sanglant, les Espagnols entrèrent dans le village, et firent un butin considérable en bijoux et en or pur. Balboa retira le quint du roi, et partagea libéralement le reste entre ses fidèles compagnons.

Ce village était situé au pied de la montagne qui restait à gravir. Cependant quelques Espagnols étaient trop affaiblis par les blessures qu'ils avaient reçues, par les fatigues et la faim qu'ils avaient endurées, pour qu'il leur fût possible de tenter ce dernier effort; ils furent obligés de demeurer dans le village en vue du pic, qui leur cachait l'objet de leurs désirs. Balboa choisit de nouveaux guides parmi les captifs, et laissa derrière ceux fournis par Ponca. Soixante-dix Espagnols seulement se trouvèrent assez de forces et de courage pour aller jusqu'à la fin. Balboa les laissa se reposer; il ne voulait partir qu'au point

du jour, espérant parvenir au sommet de la montagne avant la grande chaleur.

Le jour commençait à poindre quand ils commencèrent leur ascension, de plus en plus pénible et fatigante pour des hommes déjà affaiblis; mais ils étaient animés par l'ardent désir de contempler ce majestueux spectacle, qui allait les récompenser de tous les dangers qu'ils avaient courus.

A dix heures du matin, ils sortirent de la forêt et arrivèrent dans la partie découverte de la montagne. Il ne restait plus à escalader qu'un pic entièrement nu; les guides montrèrent une petite éminence voisine, du haut de laquelle, disaient-ils, la mer était visible. Balboa fit faire halte, ordonna à ses gens de ne pas quitter la place, et, le cœur palpitant, il s'élança seul vers le sommet. Tandis qu'il montait, un spectacle nouveau et magnifique frappait ses yeux; c'était un nouveau monde qui se déroulait à ses regards étonnés; autour de lui s'étendait un chaos de rochers et de forêts, de vastes savanes et de rivières rapides, et puis, au delà, les eaux de l'Océan étincelaient aux rayons du soleil.

A ce sublime aspect, Balboa se jeta à genoux et versa des larmes de joie, en remerciant Dieu d'être le premier Européen à qui il eût été permis de faire cette grande découverte. Il fit signe à ses soldats de venir le rejoindre : « Amis, regardez, dit-il, ce spectacle glorieux que vous

avez tant désiré; rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a réservé un honneur aussi grand! Prions-le de nous guider et de nous aider à la conquête de cette mer et de cette terre que nous venons de découvrir, où jamais les chrétiens n'ont pénétré, où ils n'ont jamais porté les saintes doctrines de l'Évangile. Par la confiance que vous avez eue en moi, par la faveur de N.-S. J.-C., vous deviendrez les plus illustres Espagnols qui soient venus dans les Indes; vous rendrez à votre roi des services plus grands que jamais sujets aient rendus à leur souverain, et vous aurez l'éternelle gloire d'avoir découvert, d'avoir conquis et d'avoir converti à notre sainte religion tout cet immense pays. »

Les Espagnols, émus, embrassèrent Balboa, et jurèrent de le suivre jusqu'à la mort. Parmi eux se trouvait un prêtre nommé Andres de Vara; il entonna le *Te Deum*, et tous le répétèrent avec un profond enthousiasme. Jamais, d'un autel consacré, ne s'éleva une offrande plus sincère que celle qui, du sommet sauvage de cette montagne, monta au trône de l'Eternel. Ces hardis aventuriers venaient d'accomplir en effet une des plus grandes découvertes qu'on eût encore faites dans le Nouveau-Monde, et le spectacle qu'ils avaient devant les yeux ouvrait un champ indéfini aux conjectures des Espagnols émerveillés : cette mer était-elle le grand Océan indien, parsemé d'îles

si riches en or, en pierres précieuses, en épices, et bordé par les magnifiques villes et les riches marchés de l'Orient? ou n'était-elle qu'une mer solitaire, ne baignant que des contrées sauvages et incultes, et seulement sillonnée par les petites pirogues des naturels? Cette dernière supposition ne pouvait être que difficilement admise, car les Indiens avaient parlé de riches royaumes, de nations populeuses et puissantes qui habitaient les bords de cette mer. Mais peut-être ces peuples, quoique réellement sortis de la barbarie, n'avaient-ils pas une civilisation semblable à celle des Européens; peut-être, par leurs lois, leurs coutumes, leurs arts et leurs sciences, formaient-ils un monde particulier, dont les habitants, retenus par une mer qu'ils n'osaient franchir, ignoraient complétement l'existence d'un autre hémisphère?

Telles étaient les pensées que suggérait naturellement aux Espagnols la vue de cet Océan inconnu, qu'ils se sentaient heureux et fiers d'avoir découvert. Vasco Nunez signifia à tous les assistants qu'il prenait possession de cette mer, des îles qui s'y trouvaient contenues et des terres environnantes, au nom des souverains de Castille; le notaire de l'expédition en dressa l'acte, qui fut signé par tous les témoins, au nombre de soixante-dix. Le commandant fit ensuite couper un grand arbre, et fit dresser une croix à l'endroit même

d'où il avait eu la première vue de la mer; un monticule en pierres fut également élevé pour conserver le souvenir de cette journée, et on grava sur les arbres voisins les noms de Ferdinand et de Jeanne. Les Indiens regardaient ces cérémonies et ces réjouissances en silence et avec surprise; ils aidèrent à la construction de la croix et de la pile de pierres, sans soupçonner ce que pouvait signifier un semblable monument, et bien éloignés de penser qu'il marquait l'asservissement de leur pays.

On peut fixer la date de ce mémorable événement au 26 septembre 1513; ainsi les Espagnols avaient mis vingt jours à venir de la province de Coyba au sommet de la montagne, distance qu'on parcourt actuellement en six jours. L'isthme n'a pas plus de dix-huit lieues dans sa plus grande largeur, et, dans certains endroits, il n'en a même que sept; mais il est coupé par des montagnes hautes et escarpées. Quand les Espagnols le traversaient, il n'y avait pas de route tracée par les Indiens, et ils eurent à vaincre les obstacles de toutes espèces qu'offraient cette contrée sauvage et ses sauvages habitants. Les détails dans lesquels nous sommes entrés expliquent suffisamment la lenteur de leur marche, et font connaître les difficultés et les périls qui les avaient arrêtés; comme on l'a dit, des *hommes de fer* pouvaient seuls accomplir une entreprise aussi gigantesque.

Aussitôt que Balboa eut terminé la cérémonie que nous avons décrite, il descendit avec sa petite troupe, pour rechercher les pays qui contenaient, disait-on, de si grandes richesses, et qui se trouvaient dans le nouvel Océan. Il n'avait parcouru qu'une bien faible distance, lorsqu'il entra dans la province d'un puissant cacique, nommé Cheapes, qui marcha incontinent à la tête de ses guerriers; méprisant le petit nombre des Espagnols, ce chef leur enjoignit de ne pas mettre le pied sur son territoire; mais Vasco Nunez dédaignait les menaces du cacique, et savait comment lui inspirer la terreur : il fit faire une décharge générale des arquebuses, et lâcha les limiers. La lumière et le bruit des armes à feu, l'odeur sulfureuse que le vent portait aux Indiens, répandirent l'effroi dans leurs rangs; plusieurs tombèrent de peur comme frappés de la foudre et les autres se prirent à fuir à toutes jambes.

Balboa ordonna de cesser un carnage inutile; il fit plusieurs prisonniers, et en arrivant au village il en envoya quelques-uns, sous l'escorte des guides, à la recherche du cacique. Lorsqu'on l'eut trouvé, les guides lui apprirent le pouvoir surnaturel des Espagnols, qui extermineraient avec leurs éclairs et leur tonnerre ceux qui feraient résistance, tandis qu'ils combleraient de bienfaits ceux qui se soumettraient; ils conseillèrent donc au cacique de leur demander grâce, et de recher-

cher leur amitié. Le chef se rendit à cet avis, et vint se jeter tout tremblant aux pieds de Balboa, lui offrant comme gage de la paix cent cinq livres pesant d'or travaillé, car il connaissait la valeur que les étrangers attachaient à ce métal. Balboa le reçut avec la plus grande bonté, accepta gracieusement son présent, et lui donna en échange des verroteries, des grelots, des petits miroirs, car il le regardait comme le plus puissant cacique de ces montagnes.

Après avoir ainsi établi des relations amicales avec les naturels, Vasco Nunez resta quelques jours dans ce village, renvoya à Quaraquà les guides qu'il y avait pris, et ordonna à ses soldats demeurés en cet endroit de venir le rejoindre. En même temps, il envoya trois détachements, de douze hommes chacun, explorer les contrées voisines et rechercher la route la plus facile pour arriver à la mer.

Alonzo Martin, chef d'un de ces détachements, fut plus heureux que ses collègues; après deux jours de marche, il arriva sur une côte où il trouva deux grandes pirogues à sec, à une très-grande distance de la mer. Pendant que les Espagnols considéraient ces pirogues et manifestaient leur étonnement de les voir aussi avant dans l'intérieur, la marée s'élevant tout à coup à une grande hauteur, souleva les pirogues. Alonzo Martin se jeta précipitamment dans l'une d'elles,

et prit ses compagnons à témoin qu'il était le premier Européen qui se fût embarqué sur cette mer. « Et moi je serai le second ! » cria un nommé Blaz de Etienza, en s'élançant dans l'autre pirogue.

Nous avons mentionné cette circonstance, minime en elle-même, parce qu'elle caractérise ces entreprises et les hommes extraordinaires qui les tentaient. Les plus obscurs des aventuriers espagnols semblaient animés d'un esprit d'orgueil et d'ambition supérieur aux considérations de la cupidité qui les avait guidés jusqu'alors, et chacun voulait avoir sa part de gloire dans cette grande découverte. Ce détachement, ayant aussi exploré la route directe de la côte, retourna apprendre au commandant le succès qu'il avait obtenu.

Sur ces entrefaites, les soldats laissés à Quaraba avaient rallié Balboa ; il se mit à leur tête, tandis que ses autres compagnons restèrent au village de Cheapes, pour y prendre le repos dont ils avaient grand besoin, et, le 29 septembre, il partit pour la côte avec vingt-six hommes, et un certain nombre d'Indiens conduits par leur cacique. Les épaisses forêts qui couvraient les montagnes s'étendaient jusqu'aux bords de la mer, environnant et protégeant une magnifique baie qui pénétrait fort avant dans l'intérieur. Aussi loin que les yeux pouvaient s'étendre, la côte

Balboa prend possession de l'Océan pacifique au nom de la couronne d'Espagne

paraissait sauvage, et semblait n'avoir jamais été au pouvoir d'hommes civilisés.

Vasco Nunez donna à cette baie le nom de Saint-Michel, parce qu'il la découvrit le jour de la fête de ce saint. La marée était basse, et l'eau était éloignée de plus d'une demi-lieue; mais au limon qui couvrait la plage, et qu'on retrouvait aux troncs des arbres, on fut convaincu qu'à marée haute l'eau devait atteindre jusque-là; en effet, peu de temps après, l'eau commença à s'élever avec une grande impétuosité, et les Espagnols furent obligés de quitter le lieu où ils étaient. Alors Balboa se leva, prit une bannière sur laquelle était peinte la très-sainte Vierge tenant son divin Fils, et au-dessous les armes de Castille et de Léon, puis tirant son épée et donnant son bouclier à un soldat, il marcha jusqu'à ce que l'eau atteignît ses genoux; il agita sa bannière, et s'écria d'une voix forte : « Longue vie à hauts et puissants monarques Ferdinand et Jeanne, souverains de Castille, de Léon et d'Aragon! C'est en leur nom, c'est pour leur royale couronne de Castille que je prends actuellement possession réelle et positive de ces mers, des terres, des côtes, des ports, des îles de la mer du Sud, ainsi que des provinces et des royaumes qui lui appartiennent, de quelque manière et à quelque titre ou à quelque droit que ce soit, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, sans aucune contradiction:

et si un autre prince ou un autre capitaine chrétien prétend avoir des droits sur ces terres et sur ces mers, je suis prêt et disposé à les défendre présentement et à venir, aux noms des souverains de Castille, auxquels appartient l'empire des Indes, de leurs îles, de leurs continents du nord au sud, et de toutes les mers, du pôle arctique au pôle antarctique, de l'un et de l'autre côté de la ligne équinoxiale, au dedans et au dehors des tropiques du cancer et du capricorne, maintenant et à toujours tant que le monde existera, et jusqu'au jour du jugement de tous les humains. »

Balboa prononça cette vaine déclaration, cet orgueilleux défi sans qu'une voix s'élevât pour s'y opposer ; alors il en appela au témoignage de ses compagnons, de ce qu'il avait pris possession dans les formes prescrites, et tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à défendre ces prétentions, comme il convenait à de loyaux et fidèles vassaux de la couronne de Castille ; le notaire rédigea l'acte, qui fut signé par tous les assistants.

Les Espagnols s'avancèrent ensuite au bord de la mer, et en goûtèrent l'eau, qu'ils trouvèrent aussi salée que celle de la mer du Nord ; ils furent alors convaincus qu'ils avaient réellement découvert un Océan, et ils rendirent de nouvelles actions de grâces à Dieu.

Nunez, tirant sa dague, fit successivement une croix sur trois arbres qui avaient leurs racines

dans l'eau, en l'honneur des trois personnes de la très-sainte Trinité; ses compagnons, imitant son exemple, firent également des croix sur plusieurs arbres de la forêt voisine, et en coupèrent des branches, qu'ils emportèrent en trophée.

Tel fut le singulier mélange de cérémonies religieuses et chevaleresques avec lesquelles ces aventuriers prirent possession du vaste Océan-Pacifique et de ses terres. De semblables traits suffisent pour caractériser une nation et un siècle.

§ V. Aventures de Balboa sur les bords de l'Océan-Pacifique. — Il retourne à la colonie.

Dès que Balboa eut repris ses quartiers dans le village de Cheapes, il parcourut les pays voisins, et obtint des naturels une assez grande quantité d'or. Encouragé par ces succès, il entreprit d'explorer par mer les bords d'un golfe d'une immense étendue, et qui pénétrait fort avant dans le continent.

Le cacique l'avertit des dangers qu'il courrait en s'aventurant sur cette mer pendant la saison des tempêtes qui règnent durant les mois d'octobre, novembre et décembre, l'assurant que le temps rendait la navigation du golfe totalement impraticable.

Ces avis furent sans effet; Balboa croyait sin-

cèrement que Dieu le protégerait, parce que ce voyage était entrepris pour la propagation de la foi et pour l'agrandissement du pouvoir de la monarchie de Castille sur les infidèles; il est certain que cette religieuse confiance dans la protection immédiate du Tout-Puissant semble avoir contribué puissamment aux exploits des Espagnols dans leurs expéditions de ce siècle, surtout contre les Maures et contre les Indiens.

Le cacique, voyant l'inutilité de ses conseils, s'offrit volontairement pour accompagner Balboa, soit qu'il voulût montrer par là que ce n'était pas faute de courage qu'il avait cherché à le retenir, soit par amitié pour son hôte. Vasco Nunez s'embarqua le 17 octobre avec soixante hommes, sur neuf pirogues, laissant ses autres soldats réparer leurs forces et leur santé dans le village de Cheapes.

Ils étaient à peine sortis du fond du golfe, qu'ils reconnurent la sagesse des conseils du cacique : le vent commençant à souffler avec violence souleva les vagues tumultueuses de la mer, qui venaient se briser en écumant sur les rochers, les écueils et les nombreuses petites îles dont le golfe est parsemé; les légères pirogues étaient surchargées outre mesure par des hommes inhabiles à les gouverner; il était vraiment effrayant de voir ces barques, transportées dans un moment au sommet des vagues, retomber ensuite comme si elles

eussent été englouties dans un abîme; les Indiens eux-mêmes, quoique d'une nature presque amphibie, étaient consternés au milieu de ces écueils, où la science du nageur le plus expérimenté aurait été inutile. A la fin, les naturels réussirent à attacher les pirogues bord à bord, et les maintinrent à flot jusqu'au soir, moment où ils relâchèrent sur une petite île; ils amarrèrent solidement les pirogues aux rochers et aux arbres, et se reposèrent sur un endroit sec. Mais les Espagnols n'étaient échappés à un danger que pour retomber dans un autre; accoutumés depuis longtemps à ne voir que la mer qui baigne la côte nord de l'isthme, où la marée est à peine sensible, ils ne prirent aucunes précautions pour se garantir du flux. Ils furent bientôt arrachés au sommeil par l'eau qui montait rapidement; en vain ils se retirèrent sur un lieu plus élevé; l'eau continua à les gagner, les vagues rugissantes se brisaient autour d'eux, semblables à des monstres sortis de la profondeur de la mer pour engloutir leur proie. Rien, dit-on, n'est plus terrible ni plus effrayant que le triste mugissement de la mer entre les îles de ce golfe, soit que la marée monte, soit qu'elle baisse. Les points les plus élevés disparurent successivement; l'île entière fut couverte d'eau, et les Espagnols en avaient jusqu'à la ceinture. Ils se voyaient au moment de périr, quand l'eau, se retirant peu à peu, laissa enfin un endroit tout à fait à sec; par bon-

heur le vent cessa, la mer redevint calme, et les vagues ne battirent plus que les rochers qui formaient la ceinture de l'île.

Dès qu'il fit jour, les Espagnols cherchèrent leurs pirogues : les unes étaient en pièces, et les autres étaient déchirées ; l'eau et le sable remplaçaient les vêtements et les vivres qu'on y avait laissés. Ils contemplèrent cette scène avec un muet désespoir ; épuisés et mourant de faim, ils n'avaient en perspective que des fatigues et la famine, sans être même assurés de pouvoir conserver leurs vies. Vasco Nunez encouragea les esprits de ses compagnons, en donnant l'exemple d'une gaieté qui était loin de son cœur, et se mit lui-même à travailler à la réparation des pirogues. Ce travail était des plus difficiles, car on manquait de tout ce qui était nécessaire. Les Espagnols les assujettirent autant que possible avec leurs ceinturons, après avoir rempli les interstices d'écorces d'arbres ou d'algues, qui se trouvaient en abondance sur l'île ; puis écrasant les algues entre deux pierres et les mêlant avec du gazon, ils s'en servirent pour boucher toutes les voies d'eau. Lorsqu'ils se rembarquèrent, leur poids surchargeait tellement les pirogues, que l'eau entrait presque par-dessus le bord, et les vagues menaçaient à chaque instant de les engloutir ; ils luttèrent ainsi pendant un jour entier, et à nuit close ils prirent terre non loin du village d'un cacique nommé

Tumaco. Balboa laissa une partie de ses hommes à la garde des pirogues, et avec le reste il marcha au village, où il arriva vers minuit. Les habitants se mirent en défense, mais les armes à feu et les chiens les forcèrent à se réfugier dans les bois; on trouva dans le village des provisions, beaucoup d'or et une grande quantité de perles, dont plusieurs étaient d'une grosseur remarquable. Il y avait dans la demeure du cacique un amas de coquilles d'huîtres et même des huîtres très-fraîches, ce qui donna à penser qu'on les pêchait dans le voisinage. Curieux de vérifier cette source de richesses, Nunez envoya plusieurs Indiens de Cheapes à la recherche du cacique, qui s'était caché dans les rochers. Ils le décidèrent par leurs discours à envoyer son fils à Balboa pour obtenir la paix. Le jeune homme revint près de son père chargé de présents et exaltant la bonté de ces êtres surnaturels, qu'il avait vus si terribles dans la bataille. Des relations amicales suivirent bientôt cette bonne réception; le cacique offrit à son tour des présents parmi lesquels il y avait 37 livres pesant de bijoux en or, et deux cents perles très-grosses, à la beauté desquelles on ne pouvait rien reprocher, si ce n'est qu'elles étaient un peu colorées, parce qu'on s'était servi du feu pour ouvrir les huîtres.

Le cacique, voyant la valeur que les Espagnols attachaient aux perles, envoya un nombre de

plongeurs pêcher des huîtres dans un lieu éloigné de trois lieues. Ces Indiens étaient habitués dès leur plus tendre enfance à cet exercice, et avaient acquis la faculté de rester un temps considérable sous l'eau. Ils pêchaient les plus belles huîtres à trois ou quatre brasses de profondeur, mais seulement quand la mer était parfaitement calme; les plus petites se trouvaient à une ou à deux brasses, et dans les gros temps la marée en jetait de grandes quantités sur le rivage.

Il y avait trente plongeurs; des Espagnols les avaient suivis pour observer leurs manœuvres; mais la mer était trop mauvaise; la course ne fut cependant pas tout à fait perdue, car le mauvais temps poussa sur le sable assez d'huîtres pour qu'on pût recueillir des perles, dont la valeur fut estimée à six livres pesant d'or (près de 52,000 fr. de notre monnaie). On mit de côté plusieurs de ces huîtres pour les envoyer en Espagne comme échantillon.

Dans ses entretiens avec le cacique, Balboa apprit que la côte de l'ouest s'étendait sans fin, et que, vers le sud, il y avait un pays très-riche, où les habitants avaient des bêtes de somme. L'Indien essaya de tracer sur la table la figure d'un de ces animaux : les Espagnols crurent y reconnaître un daim, un chameau, un tapir, car ils ignoraient l'existence du lama, la seule bête de somme indigène de l'Amérique du Sud. Ce fut la seconde

information que Balboa reçut sur le grand empire du Pérou, et il se berça de l'idée qu'il était réservé à achever cette glorieuse conquête.

Afin que rien ne manquât à la prise de possession de sa grande découverte, Balboa se détermina à traverser le golfe pour aller planter sa bannière sur ce continent. Le cacique Tumaco lui fournit une pirogue d'apparat ; elle était manœuvrée par un grand nombre d'Indiens ; les poignées de leurs avirons étaient ornées de perles, circonstance dont Balboa fit prendre acte par le notaire, afin de prouver à ses souverains la richesse du pays.

Les Indiens pilotèrent la pirogue sur les terres inondées de la côte, qui ressemblaient à un immense lac, jusqu'au dernier promontoire du golfe, dont Balboa prit possession dans les formes que nous avons déjà décrites.

De ce lieu les Indiens lui montrèrent à l'horizon une ligne de terre qui semblait être à six lieues en mer, et dirent qu'elle appartenait à l'île principale d'un groupe très-abondant en huîtres perlières, dont quelques-unes étaient, selon eux, larges comme des boucliers, et contenaient des perles de la grosseur d'un œil humain. Cet archipel était sous la domination d'un puissant cacique qui, souvent, pendant la saison des calmes, descendait sur le continent, pillait et ravageait le pays, et emmenait les habitants en esclavage.

La cupidité de Vasco Nunez lui fit jeter sur cette île des regards d'envie; il voulut aller l'attaquer tout de suite, mais les Indiens lui représentèrent le danger de tenter un semblable voyage pendant la saison des tempêtes. Instruit par sa propre expérience, il ajourna son projet à une occasion plus favorable, assurant les Indiens qu'il les vengerait de leurs ennemis, et qu'il délivrerait la côte des rapines de ces pillards. Il donna à l'archipel le nom d'*îles aux Perles*, et la principale reçut celui d'*isla Rica*.

Le 3 novembre, Vasco Nunez partit du village de Tumaco pour explorer les autres parties de la côte; il s'embarqua sur des pirogues, et prit pour guide le fils du cacique, qui commençait à s'attacher vivement aux Espagnols. Ce jeune homme les pilota dans un bras de mer dont les bords étaient quelquefois tout à fait nus, et d'autres fois couverts de forêts de mangliers, dont les racines étaient si étroitement entrelacées, que pour se frayer un passage il fallait employer la hache. A la fin on entra dans une grande rivière, qu'on eut beaucoup de peine à remonter. Le jour suivant, les Espagnols surprirent un village et en firent le cacique prisonnier. Celui-ci, pour gagner leur faveur et ne pas être maltraité, leur donna une grande quantité d'or, de perles et de provisions. Ce fut là que Balboa borna son expédition; comme son intention était de se rendre à Darien en traversant les mon-

tagnes, il prit congé de Cheapes et du fils de Tumaco, qui devaient retourner chez eux par eau. En même temps il envoya ordre à ceux de ses gens qui étaient restés au village de Cheapes de venir le rejoindre dans un endroit des montagnes qu'il leur désignait.

Nous avons souvent mentionné le talent naturel de Balboa pour se concilier l'amitié des sauvages; jamais il ne l'avait exercé avec autant de succès que dans ses dernières relations; en le quittant, les deux chefs versèrent des larmes, et leurs discours firent une telle impression sur le cacique du pays où ils étaient alors, qu'il traita les Espagnols avec l'hospitalité la plus dévouée, et, à leur départ, il leur donna beaucoup de vivres, dont ils auraient besoin, disait-il, pendant leur marche longue et fatigante. Il fournit également un certain nombre d'Indiens pour porter les bagages, et il en remit le commandement à son propre fils, en lui enjoignant de ne jamais se séparer des étrangers et de ne laisser revenir aucun homme de sa troupe sans la permission de Vasco Nunez.

Les Espagnols, tournant désormais le dos à la mer du Sud, commencèrent leur pénible retour vers la colonie de Santa-Maria.

Pendant les premiers jours, ils furent en proie à des tourments qu'ils n'avaient pas éprouvés lors de leur premier passage : ils ne trouvèrent ni

ruisseaux, ni fontaines, ni lacs. Les torrents qui avaient si souvent interrompu leur marche étaient complétement desséchés par une chaleur brûlante, qui augmentait la soif de ces malheureux. Elle était arrivée à un degré tel que plusieurs se couchaient par terre, comme s'ils allaient rendre le dernier soupir; cependant les Indiens les encouragèrent à tenter encore un dernier effort, leur promettant un prompt soulagement. En effet, en se détournant un peu de la route directe, ils entrèrent dans une belle vallée rafraîchie par une fontaine qui s'échappait des rochers.

Les guides apprirent à Balboa que ce territoire appartenait à un chef puissant nommé Poncra, fameux par ses richesses. Les Espagnols, qui avaient déjà entendu parler de ce *Trésor des montagnes*, et qui, rafraîchis et reposés, avaient repris une nouvelle vigueur, marchèrent avec empressement vers le village; ils le trouvèrent désert; mais en fouillant les huttes, ils recueillirent la valeur de 3,000 couronnes en bijoux d'or (environ 18,000 fr.)

Loin d'apaiser leur cupidité, ce butin ne fit que l'exciter davantage; ils dépêchèrent des Indiens pour rechercher le cacique, qui s'était sauvé dans les bois; ils découvrirent sa retraite et le déterminèrent, tant par des promesses que par des menaces, à venir devant Balboa avec trois des principaux chefs. L'aspect hideux de ce sauvage, difforme et contre-

fait, causa aux Espagnols une sensation pénible, car ils n'avaient jamais remarqué de difformités chez les naturels. D'abord ils essayèrent, en employant la douceur, de savoir de lui d'où il avait tiré tout son or; le cacique répondit qu'il l'ignorait complétement; que cet or lui avait été laissé par ses prédécesseurs, et que, n'attachant aucune valeur à ce métal, il ne s'était jamais embarrassé de savoir où en trouver. Les Espagnols le menacèrent, puis, dit-on, le mirent à la torture; mais sa réponse fut toujours la même. Trompés ainsi dans leur attente et excités par ce qu'ils appelaient l'obstination du cacique, ils écoutèrent les accusations portées contre lui par un chef du voisinage, qui le représentait comme un monstre de cruauté, coupable des crimes les plus odieux, et, sans laisser à l'infortuné Poncra le temps de répondre, on le fit mettre en pièces par les chiens, avec les trois chefs qui, disait-on, étaient ses complices. Cette sentence inique et cruelle, inspirée par un ennemi déclaré, sera toujours une tache sanglante dans la vie de Balboa, car on ne peut rien alléguer pour la justifier.

Les Espagnols demeurèrent un mois entier dans ce village, où ils furent rejoints par ceux de leurs compagnons restés à Cheapes. Un cacique des montagnes les accompagnait; il les avait traités avec hospitalité, et leur avait fait un présent de la valeur de 2,000 couronnes (12,000 fr.).

En quittant ce village, les Espagnols, toujours guidés par les fidèles Indiens, suivirent les bords du fleuve Comagre, qui coule du nord de l'isthme et traverse le territoire du même nom ; ce fleuve, qui avait creusé son lit dans les ouvertures et les ravins des montagnes, était bordé de précipices et d'épaisses forêts. Ils le quittèrent enfin, mais, pour se frayer un chemin, ils furent obligés de gravir des rochers escarpés, de descendre dans de profondes vallées, entrecoupées de forêts et de marais où, sans leurs guides, ils auraient couru le risque de rester ensevelis.

Pendant le cours de ce pénible voyage, ils eurent beaucoup à souffrir, par suite de leur insatiable désir de l'or; ils avaient été avertis de la stérilité du pays, et de la nécessité de se munir d'une quantité suffisante de vivres. Mais, au lieu de charger leurs Indiens de provisions, ils préférèrent leur donner à porter un poids égal d'or, qui était d'un plus haut prix à leurs yeux. Les conséquences fâcheuses de cette négligence ne tardèrent pas à se faire sentir de la manière la plus cruelle. Il était très-difficile de remédier à la disette, car le peu de villages qu'on rencontrait étaient très-pauvres et manquaient à peu près de tout; les habitants se nourrissaient du produit de leurs chasses et des fruits de la forêt. Plusieurs de ces villages étaient totalement déserts, et quand on découvrait les Indiens dans leurs retraites, ils

demandaient pardon, alléguant pour excuse qu'ayant à peine de quoi se nourrir eux-mêmes, ils ne pouvaient dignement recevoir leurs célestes visiteurs. Au lieu de vivres, ils offraient de l'or. Mais les Espagnols, qui avaient appris par une dure expérience que ce métal a moins de prix, dans certaines circonstances, que la plus grossière nourriture, se repentirent de leur fatale imprévoyance. Leurs souffrances, qui s'augmentaient chaque jour, devinrent extrêmes, et plusieurs périrent de faim. Heureusement qu'ils arrivèrent enfin à un village un peu mieux fourni que les autres, où ils restèrent un mois, afin de prendre un repos devenu indispensable.

Il restait encore à traverser le territoire de Tubanama, qui passait pour le cacique le plus puissant et le plus belliqueux de ceux de la montagne. Ce redoutable chef était en réalité la terreur de toute la contrée, et quand Balboa considérait le petit nombre de ses compagnons et leur état de fatigue et de dépérissement, il craignait de ne pas pouvoir lutter avec avantage contre les innombrables forces de Tubanama. Malgré la supériorité des armes et ses talents militaires, il se décida à employer la ruse; mais comme l'affaiblissement d'une partie de ses hommes aurait nui à ses projets, il en choisit soixante-dix des plus robustes et des plus vigoureux.

Ils partirent en secret et en silence à l'entrée de

la nuit, s'enfoncèrent avec rapidité dans un labyrinthe de forêts et de défilés; le lendemain soir, ils arrivèrent près de la résidence de Tubanama, quoique la durée ordinaire de la route fût de deux jours entiers.

Vers minuit, ils attaquèrent le village avec impétuosité; ils prirent le cacique et toute sa famille, parmi laquelle se trouvaient quatre-vingts femmes. Lorsque Tubanama se vit prisonnier, il perdit toute sa présence d'esprit, et pleura amèrement. Les Indiens alliés, voyant leur redoutable ennemi captif et hors d'état de se défendre, demandèrent sa mort, en l'accusant de cruautés inouïes et de crimes nombreux. Balboa céda à leurs prières; il donna ordre de lui lier les pieds et les mains et de le livrer aux chiens. Le cacique s'approcha, et posant la main sur la poignée de l'épée du commandant : « Qui peut lutter, dit-il, contre ceux qui portent des armes pareilles, dont un seul coup fend un homme en deux? Depuis que ton nom a pénétré dans nos montagnes, je vénère ta valeur; épargne ma vie, et je te donnerai tout l'or que je pourrai me procurer. »

Ces paroles apaisèrent promptement la colère de Balbao : il accorda la vie au cacique, et dès ce jour même, celui-ci donna trente livres pesant de bijoux d'or (environ 250,000 fr. de notre monnaie); il envoya des messagers dans tous ses domaines, ordonnant à ses sujets de l'aider à payer sa ran-

çon. Les pauvres Indiens, accoutumés à l'obéissance, arrivèrent par troupes portant leurs ornements précieux, et dans trois jours on réunit soixante livres d'or pur.

Vasco Nunez fit mettre le cacique en liberté, et lui fit présent de quelques bagatelles d'Europe, avec lesquelles l'Indien se crut plus riche qu'il ne l'était avec tout son or. Il ne voulut pas, toutefois, révéler l'emplacement des mines qui lui procuraient ses trésors, et déclara qu'ils venaient des pays voisins, tandis que ses États ne produisaient ni or ni perles. Vasco Nunez, doutant de sa sincérité, fit examiner les ruisseaux et les rivières, et en effet, on y trouva des grains d'or, ainsi que Comagre le lui avait dit, et plus tard on y créa deux établissements dans le voisinage.

Enfin, pour témoigner aux Espagnols toute sa confiance, il leur remit son fils, désirant qu'il fût instruit dans leur religion. Vasco Nunez retourna au village où sa petite troupe l'attendait; il était temps de songer à regagner la colonie; tous ses soldats étaient languissants et exténués de fatigues; plusieurs étaient malades; lui-même avait la fièvre, et il restait couché dans un hamac que les Indiens portaient.

Cette marche pénible arriva cependant à son terme, et les Espagnols atteignirent le territoire de leur allié Comagre. Ce vieux cacique était mort, et il avait été remplacé par son fils, celui

qui avait suggéré l'idée de la glorieuse expédition. Ce jeune homme, devenu chrétien, comme on l'a dit, reçut les Espagnols avec la plus bienveillante hospitalité ; en retour on lui fit quelques présents : on lui donna entre autres choses une chemise et un habit de soldat, ce qui fit, dit Pierre Martyr, qu'il se regardait presque comme un Dieu au milieu de ses sujets complétement nus.

Après quelques jours de repos, Vasco Nunez se rendit à Ponca, où il apprit l'arrivée d'un navire et d'une caravelle qui venaient d'Hispaniola chargés de recrues et de provisions. Il visita en passant son ami Careta, et s'embarqua avec vingt hommes sur le brigantin qui était resté à l'ancre à Coyba. Le lendemain, 19 janvier 1514, il entra à Santa-Maria ; tous les colons accoururent pour le recevoir, et quand ils connurent sa grande découverte et les riches trésors qu'il avait amassés, leur joie n'eut plus de bornes. Il expédia immédiatement des bâtiments pour chercher le reste de sa troupe et le butin *, consistant en or, en perles et en captifs des deux sexes. On préleva le quint du roi, et tout ce qui resta fut partagé entre ceux qui étaient demeurés dans la colonie et ceux qui avaient fait partie de cette périlleuse expédition ; la part de ceux-ci fut la plus considérable ; c'était

* On prétend qu'il se montait à plus de vingt millions de notre monnaie.

de toute justice ; mais la distribution fut si équitable, que chacun fut content de sa part, et tous se flattèrent de faire des bénéfices bien plus importants dans les nouvelles entreprises qu'on allait nécessairement tenter.

Ainsi se termina cette expédition, sans contredit la plus remarquable de toutes celles faites jusqu'alors. L'intrépidité que Balboa avait déployée en pénétrant avec quelques hommes dans l'intérieur d'un pays sauvage, montagneux et habité par des tribus guerrieres ; son habileté à ménager ses soldats, à stimuler leur valeur, à forcer leur obéissance, à gagner leur affection, montra qu'il possédait les grandes qualités d'un général. Toujours le premier dans les périls et quittant le dernier le champ de bataille, Balboa s'exposait aux dangers comme le dernier de ses soldats ; il traitait ses compagnons avec la plus franche affabilité, veillant, combattant, jeûnant et travaillant avec eux, visitant et consolant les malades et les blessés ; enfin, ce qui était plus rare à cette époque, il partageait tous les bénéfices avec une justice qui allait jusqu'à la générosité, ne gardant presque rien pour lui-même. Les contemporains lui ont reproché des actes sanguinaires et cruels, mais il est probable qu'il fut forcé d'agir ainsi, par mesure de sûreté et de précaution. Certainement il offensa moins l'humanité que ne l'avaient fait les premiers navigateurs,

qui avaient découvert l'Amérique ; l'amitié et la confiance qu'il inspira aux Indiens, aussitôt qu'ils connurent son caractère, parlent hautement en faveur de la manière dont il les traitait.

Pédrarias Davilla est nommé gouverneur du Darien. — Son arrivée dans la colonie. — Perfidie de sa conduite envers Balboa.

(1514).

Balboa se flattait que sa découverte réduirait au silence les ennemis qu'il avait à la cour, et lui vaudrait les plus hautes faveurs. En conséquence, il écrivit au roi, lui raconta en détail toute son expédition, et lui transmit ce qu'il avait appris sur la mer du Sud et sur les riches pays qui la bordent. Il envoya l'or qui revenait à la couronne, et y joignit en son nom et en celui de ses compagnons un magnifique présent, composé des perles les plus grosses et les plus belles ; il confia ses intérêts à son vieil et constant ami Pedro de Arbolancha, qui l'avait accompagné dans tous ses dangers, et qui, par sa capacité et son intelligence, était capable de s'acquitter parfaitement de son importante mission. Malheureusement, le navire resta dans le port jusqu'au commencement de mars, et ce retard eut les conséquences les plus fâcheuses pour Balboa ; mais

avant de raconter la suite de ces aventures, nous allons parler de ce qui s'était récemment passé en Espagne, relativement à cette colonie.

Le bachelier Enciso, enflammé de colère et altéré de vengeance, mit à profit les premiers moments de son arrivée, et fit agir ses nombreux amis, afin d'obtenir une audience du roi. Admis en sa présence, il se plaignit avec éloquence de l'usurpation de Vasco Nunez, et démontra qu'il s'était emparé du gouvernement par fraude et par violence. Ce fut en vain que l'alcade Zamudio essaya de défendre son ancien collègue ; il n'était pas de force à lutter contre le bachelier ; le roi, circonvenu, se décida à envoyer au Darien, un nouveau gouverneur, avec le pouvoir d'éclaircir ce qui s'était passé et de remédier à tous les abus. Son choix tomba sur don Pedro-Arias Davila, plus connu sous le nom de Pédrarias. Né à Ségovie, il avait été élevé dans le palais, et s'était distingué par sa bravoure dans les guerres de Grenade et d'Afrique ; il possédait les avantages extérieurs qui captivent les soldats ; ils l'avaient surnommé *el Galàn*, à cause de la richesse de ses vêtements et de ses manières, et *el Justador*, pour sa dextérité dans les joutes et dans les tournois. Mais il est probable qu'on n'aurait pas choisi un homme qui méritait ces qualifications pour aller apaiser les factions d'une colonie à demi sauvage, s'il n'avait eu un puissant protecteur ;

en effet, Fonseca fit entendre au roi que Pédrarias était aussi remarquable par son intelligence que par sa valeur ; il le représenta comme capable de bien diriger les affaires pendant la guerre et pendant la paix, et d'une fidélité dont on ne pouvait douter, puisqu'il avait appartenu à la maison du roi.

Pédrarias avait à peine sa commission, que Caysedo et Colmenarès arrivèrent du Darien, pour communiquer les premières informations sur l'existence d'une mer, de l'autre côté des montagnes, et pour réclamer les mille hommes dont Balboa avait besoin.

L'avarice et l'ambition de Ferdinand furent enflammées par ces récits ; il récompensa les porteurs de cette bonne nouvelle, et après avoir conféré avec Fonseca, il ordonna l'armement d'une puissante flotte, qui, montée par deux mille soldats, devait immédiatement partir, pour achever l'entreprise conçue par Balboa.

Justement à la même époque, le fameux Gonzalve de Cordoue se préparait à retourner à Naples, où les alliés de l'Espagne, après avoir éprouvé une sanglante défaite, demandaient le secours de ce grand capitaine, espérant qu'il changerait la face de leurs affaires ; toute la chevalerie espagnole s'était enrôlée sous la bannière de Gonzalve ; mais l'inquiète jalousie de Ferdinand, excitée par cet enthousiasme général, ar-

rêta tout à coup leur départ. Les chevaliers furent désolés de ce contre-ordre, qui anéantissait leurs rêves de gloire et de fortune ; l'expédition de Pédrarias les consola en quelque sorte, en leur offrant une autre carrière pour satisfaire leurs penchants aventureux. La seule pensée de cette mer inconnue sur laquelle ne s'était jamais déployée une voile européenne, et de ce splendide empire qui n'avait jamais été foulé par le pied d'un habitant de l'ancien monde, agissait sur leurs imaginations ardentes comme les contes arabes avec leurs fantastiques merveilles. D'ailleurs, les parties les plus connues de ces contrées, même celles qui avoisinent l'établissement du Darien, avaient été décrites par ceux qui les avaient visitées sous les couleurs les plus séduisantes et avec un enthousiasme exagéré : l'or se récoltait, disait-on, à la surface du sol ; on le pêchait dans les rivières avec des filets, de telle sorte que la région appelée jusqu'alors la Terre-Ferme, reçut le nom pompeux et illusoire de *Castille d'or, Castilla del oro.*

Enflammés par tant de récits trompeurs, ces jeunes gens offrirent leurs services à Pédrarias ; il les accepta volontiers, et indiqua Séville comme rendez-vous général. Les rues de cette antique cité furent bientôt encombrées de nobles et jeunes chevaliers, pleins d'ardeur et brûlant du désir de se distinguer dans cette expédition.

Mais lorsque Pédrarias passa la revue de ces volontaires, il se vit dans un grand embarras ; ils étaient plus de trois mille, et il ne pouvait en prendre que quinze cents. Ses premières instructions le limitaient même à douze cents ; mais par ses réclamations, il avait obtenu une augmentation, et, soit qu'on fermât les yeux, soit qu'il trouvât moyen d'échapper aux prescriptions royales, il réussit à embarquer deux mille hommes. Ceux qu'il choisissait s'estimaient bien heureux de cette préférence, et, dans leur ardeur, tous offrirent de faire la campagne à leurs frais, sans recevoir aucune solde.

Les appointements de Pédrarias furent fixés d'une manière excessivement libérale, et on n'épargna rien pour l'équipement et l'armement de la flotte ; car le but de l'expédition était de conquérir et de coloniser. Les arsenaux de Malaga fournirent la poudre, l'artillerie, les mousquets, les épées, les piques et les lances. Au lieu des boucliers ordinaires, on fit fabriquer des cottes d'armes doublées en coton seulement ; elles étaient plus appropriés à la chaleur du climat, et garantissaient suffisamment des traits des sauvages. Enfin, pour mettre les soldats à l'abri des flèches empoisonnées, on leur donna des boucliers en bois, provenant des Canaries, dont la solidité était à toute épreuve.

Un édit du roi éleva Santa-Maria de la Antigua,

au rang de cité métropolitaine ; Juan de Quevedo, religieux franciscain, en fut nommé évêque, avec le pouvoir de décider toutes les questions concernant la religion ; il était accompagné d'un certain nombre de religieux, et il emportait tout ce qui était nécessaire à l'ornement et au service d'une église.

Parmi les règlements faits pour la prospérité de la colonie naissante, on remarque une disposition qui défendait l'introduction des avocats, car on avait remarqué à Hispaniola et ailleurs, qu'ils mettaient le trouble dans tous les établissements, et qu'ils fomentaient des disputes et des procès. Les affaires judiciaires furent entièrement confiées au licencié Gaspar de Espinosa, promu à la charge d'alcade-major.

Pédrarias avait l'intention de laisser en Espagne dona Isabella de Bobadilla, son épouse ; mais cette femme, d'un caractère ferme et résolu, déclara qu'elle voulait suivre son mari au milieu de tous les dangers qu'il allait affronter. Ce trait de courage est d'autant plus remarquable que dona Isabella n'était plus jeune, et qu'elle abandonnait quatre filles et quatre garçons, pour s'exposer dans un voyage que bien peu de femmes avaient osé entreprendre.

Pédrarias avait ordre d'user d'une grande indulgence envers ceux des soldats du Darien qui avaient partagé les infortunes de Nicuesa; mais ses

instructions concernant Balboa étaient pleines de sévérité : il devait le destituer, et le traduire devant l'alcade-major, pour rendre compte de sa conduite à l'égard du bachelier Enciso.

Ce magnifique armement, consistant en quinze voiles, leva l'ancre le 12 avril 1514, et peu de jours après, Pedro Arbolancho débarquait dans le même port.

Combien la destinée de son ami eût été différente, si son arrivée avait été avancée d'une semaine ! Arbolancho fut immédiatement reçu par le roi, à qui il annonça le succès de l'expédition de Balboa, en lui offrant les perles et l'or, premiers résultats de la découverte. Ferdinand écouta avec la plus vive attention tout ce récit sur les mers inconnues et sur les riches royaumes ajoutés à son empire. Bientôt ces nouvelles se répandirent, et chacun répétait avec de pompeux éloges le nom de cet homme que, peu de jours auparavant, on regardait comme un aventurier sans ressources et traître à son roi, et que maintenant on nommait le digne successeur de Colomb. Le roi se repentit de la sévérité des dernières mesures prises contre lui, et ordonna à l'évêque de Burgos, d'aviser aux moyens de récompenser ses éminents services.

Pendant qu'on préparait en Europe des honneurs et des récompenses pour Vasco Nunez, cet infatigable commandant, excité par le succès qui

avait redoublé son zèle et agrandi son ambition, se livrait aux soins de son gouvernement avec la prévoyance d'un père, et la prudence d'un chef sage et consommé. Il dirigeait ses efforts les plus soutenus vers l'agriculture ; il voulait que les terres du Darien fussent cultivées de manière à ce que cette colonie pût se passer de secours étrangers. La ville, située sur les bords de la rivière, se composait de deux cents maisons ou cabanes habitées par cinq cent quinze Européens, tous mâles, et par quinze cents Indiens des deux sexes. Aux environs, on voyait des vergers et des jardins où on cultivait les végétaux et les fruits d'Europe avec ceux du pays, et tous promettaient d'abondantes récoltes pour l'avenir. Nunez employait toute espèce de moyens, afin que l'esprit de ses hommes fût constamment occupé ; le dimanche, ils se livraient à leurs danses nationales, à leurs jeux favoris et surtout aux joutes chevaleresques, qu'ils aimaient passionnément. D'autres fois, il flattait leurs habitudes inquiètes et remuantes en les conduisant dans différentes parties du pays, soit pour les explorer et les connaître, soit pour fortifier son autorité sur les Indiens, et il avait si bien réussi à gagner l'amitié des naturels et à s'en faire craindre, qu'un Espagnol pouvait sans danger pénétrer seul assez loin dans l'intérieur. Ses compagnons lui étaient entièrement dévoués par l'admiration que leur inspiraient ses exploits

passés, et par l'espérance d'être bientôt guidés à de nouvelles découvertes, à de nouvelles conquêtes.

Tel était l'état prospère de la colonie, quand, au mois de juin, la flotte de Pédrarias arriva dans le golfe de Uraba.

Les jeunes volontaires étaient impatients de débarquer et de contempler les merveilles de cette terre; mais Pédrarias, qui connaissait le caractère résolu de Balboa et le dévouement de ses soldats, craignait qu'il ne fît quelques difficultés à se soumettre aux ordres du roi. Il mouilla à une lieue de la ville, et expédia un messager pour annoncer son arrivée; l'envoyé qui avait entendu vanter les hauts faits de Balboa et les richesses de la Castille d'or, s'attendait à trouver un guerrier farouche, exerçant tyranniquement le pouvoir qu'il avait usurpé; son étonnement dut être bien grand, quand, au lieu d'un héros redoutable, il vit un homme simple et modeste, habillé d'une camisole de coton et de pantalons de même étoffe, portant des souliers de corde, occupé à faire recouvrir de feuilles une assez mauvaise hutte qui lui servait de demeure.

Son aspect était toutefois imposant; l'envoyé s'approcha avec respect, et lui annonça l'arrivée de don Pédrarias d'Avila, nommé par le roi gouverneur de la colonie.

Quoique atterré par cette nouvelle inattendue, Balboa maîtrisa son émotion, et répondit avec la

plus grande prudence : « Assurez don Pédrarias qu'il est le bienvenu ; que je le félicite d'être arrivé en bonne santé, et que tous ceux qui sont ici et moi-même sommes prêts à obéir à ses ordres. »

Cette nouvelle, promptement répandue, souleva une grande rumeur dans la petite colonie. Les partisans les plus zélés de Balboa se disposaient à marcher les armes à la main pour repousser cet intru ; mais ils furent retenus, en voyant le chef qu'ils chérissaient se préparer à recevoir son successeur avec la soumission qui lui était due.

Pédrarias débarqua le 23 juin, et s'avança vers la ville à la tête de deux mille hommes bien armés, ayant d'un côté son héroïque épouse, et de l'autre l'évêque du Darien, revêtu de ses habits épiscopaux. De brillants cavaliers aux armures luisantes, habillés de brocard, lui servaient de gardes-du-corps.

La pompe et la richesse de ce cortége formaient un contraste frappant avec l'humble position de Vasco Nunez, qui marchait sans armes, simplement vêtu, entouré de ses conseillers et d'une poignée de vieux soldats du Darien, défigurés de cicatrices, harassés, à peine couverts de vêtements en lambeaux, et ressemblant en quelque façon à des sauvages.

Balboa salua respectueusement Pédrarias, et lui promit entière obéissance, en son nom et au

nom de toute la colonie ; lorsqu'ils furent entrés dans la ville, il conduisit son hôte dans sa chétive demeure, où il lui offrit un repas semblable à ceux qu'il faisait ordinairement. Il consistait en racines, en fruits, en casave, en pain de maïs ; pour boisson il n'y avait que de l'eau de la rivière ; triste palais et maigre banquet, pour celui qui était accusé, entre autres griefs, d'être l'usurpateur de la Castille d'or ! Vasco Nunez, dans sa simple cabane, remplit les devoirs de l'hospitalité avec la courtoisie d'un prince, et prouva que la dignité d'une réception dépend plus de celui qui reçoit que de la somptuosité du festin.

Le lendemain, Balboa et Pédrarias eurent ensemble une conférence en présence de l'historien Oviédo, notaire royal de la colonie. Le gouverneur commença par dire à Balboa qu'il avait ordre de le traiter avec faveur et distinction, de le consulter sur toutes les affaires de l'établissement, et de lui demander toutes les informations relatives aux pays voisins. En même temps il lui prodigua les marques de la plus vive amitié, et protesta que son intention était de se laisser guider par ses conseils, pour tout ce qui concernait l'intérêt général.

Vasco Nunez, plein de confiance et de franchise, fut tellement captivé par cette courtoisie et cette amitié inattendues, qu'il se livra sans réserve au rusé courtisan. Il lui confirma tout ce dont il

avait été question dans ses lettres, lui raconta la route suivie à travers les montagnes, la découverte, la situation et les richesses présumées des îles aux perles ; il lui fit connaître les rivières et les ruisseaux où on trouvait de l'or ; enfin il dit le nom des caciques avec lesquels il avait contracté alliance.

Dès que Pédrarias eut obtenu les renseignements qu'il désirait, il leva le masque, et peu de jours après il ordonna une enquête judiciaire sur la conduite de Vasco Nunez et de ses officiers. Elle était dirigée par le licencié Gaspar de Espinosa, en sa qualité d'alcade-major. Le licencié, récemment sorti de l'université de Salamanque, était un légiste encore inexpérimenté, assez flexible dans ses opinions et disposé à se laisser gouverner par d'autres; il obéissait alors à l'influence de Quevedo, évêque du Darien. Vasco Nunez, qui sentait l'importance que le prélat allait prendre dans la colonie, chercha à se concilier son estime; il le traita avec la plus grande déférence et le plus profond respect, en lui faisant connaître sa conduite passée et ses projets pour l'avenir. Le bon évêque accueillit ses avances avec bienveillance ; guidé par son influence, l'alcade commença l'enquête sous les auspices les plus favorables pour Balboa et examina surtout attentivement la nature et l'étendue des services qu'il avait rendus. Le gouverneur fut bientôt alarmé de la tournure que prenait l'affaire ;

ainsi conduite, l'enquête n'aurait servi qu'à illustrer le nom et à élever la réputation d'un homme dont il désirait vivement la ruine ; il était urgent de suivre une autre marche. Il appela devant lui, pour les interroger seul et en secret, ceux des compagnons de Nicuesa et d'Ojeda, dont il supposait que le témoignage devait servir à prouver l'usurpation et le pouvoir tyrannique de Balboa. L'évêque et l'alcade, informés de ces interrogatoires faits secrètement et sans leur participation, se plaignirent de cet empiétement sur leurs droits, et repoussèrent les témoignages des compagnons d'Ojeda et de Nicuesa, comme étant dictés par une animosité ancienne. Vasco Nunez fut acquitté des charges portées contre lui, mais il resta embarrassé dans les chicanes que lui suscitèrent plusieurs individus qui l'accusaient de leur avoir causé des pertes et des dommages par ses mesures illégales.

Cet acquittement contraria Pédrarias ; il insista sur la culpabilité de Balboa, suffisamment prouvée, selon lui, par ses investigations particulières, mais il ne put convaincre les deux adjoints à son autorité, et se décida à envoyer le commandant en Espagne, pour se défendre de la mort de Nicuesa et des autres griefs qu'on lui imputait.

Le licencié lui fit sentir qu'il n'était pas de son intérêt de laisser partir Balboa ; l'arrivée de Vasco Nunez en Espagne sera plutôt, disait-il,

le signal de son triomphe que celui de sa disgrâce, le bruit de sa grande découverte répandu partout, l'absoudra de toutes ses fautes; il sera reçu par la nation avec enthousiasme, par le roi avec faveur, et reviendra certainement à Santa-Maria, revêtu d'une dignité et d'une autorité nouvelles.

Ces suggestions placèrent Pédrarias dans une situation embarrassante ; d'un autre côté, ses dispositions violentes étaient en quelque sorte contenues par sa femme, qui éprouvait un grand respect et une profonde admiration pour Balboa. Dans cette perplexité, le gouverneur adopta un moyen terme, il résolut de retenir Vasco Nunez sous le poids d'une accusation qui lui ferait perdre insensiblement sa popularité, jusqu'à ce que sa patience fût lasse, ou qu'il eût dépensé toute sa fortune en un procès long et coûteux ; cependant il lui fit rendre en même temps ses propriétés qui avaient été séquestrées.

Pendant que Pédrarias traitait son rival avec tant de sévérité, il ne cessait pas de mettre à exécution les plans de ce chef expérimenté. Celui qui avait d'abord fixé son attention était l'établissement d'une ligne de postes, afin d'établir des communications entre le Darien et la mer du Sud ; il désirait exécuter ce projet avant qu'il n'arrivât des ordres du roi en faveur de son prédécesseur, ordres qu'il redoutait, depuis qu'il savait que les découvertes et les travaux de Balboa étaient par-

venus à la connaissance du monarque. Il croyait acquérir plus de crédit et de faveur en colonisant la côte, que Balboa n'en méritait pour l'avoir simplement découverte et visitée ; mais avant qu'il eût terminé ses dispositions, une série de calamités vint fondre sur la colonie, interrompit l'exécution de ses projets, et le força à tourner toutes ses pensées vers le soin de sa propre sécurité.

§ VII. Désastreuse situation des Espagnols. — Seconde expédition de Balboa à la recherche du temple de Dobayba.

(1514).

La ville de Santa-Maria de la Antigua était située dans une vallée profonde, environnée de petites collines qui s'opposaient à ce qu'elle fût rafraîchie par les brises de la mer, si agréables dans un climat brûlant. Ces collines concentraient et réfléchissaient les rayons du soleil de telle sorte, qu'au milieu du jour la chaleur y était insupportable ; la rivière était peu profonde, bourbeuse, et bordée de marais ou de vastes forêts, qui ajoutaient encore à l'humidité ; enfin le sol sur lequel la ville était bâtie était de telle nature, qu'il suffisait de le creuser à un pied de profondeur pour rencontrer de l'eau saumâtre.

Il n'était donc pas étonnant que ces causes d'insalubrité réunies sous un climat intertropical de-

vinssent fatales à la santé des Espagnols. Presque tous ceux qui étaient récemment arrivés étaient tombés malades ; Pédrarias lui-même, atteint de la fièvre, s'était retiré dans un lieu plus salubre avec la plus grande partie de ses troupes ; ce qui cependant n'empêcha pas les progrès de la maladie. La mer avait détérioré une grande quantité des provisions apportées par la flotte ; le peu qui restait fut distribué avec une grande économie, et les soldats n'ayant plus que de minces rations, étaient plus facilement exposés aux atteintes de la maladie. Les vivres furent bientôt épuisés, et on ne tarda pas à ressentir toutes les horreurs de la famine.

Chacun était plus ou moins affecté par ces calamités, qui n'épargnèrent pas même les vétérans de la colonie ; mais elles furent bien plus fatales à toute cette jeune et brillante noblesse qui, quelques mois auparavant, avait montré tant d'empressement à venir dans le Nouveau-Monde. Dès que ces jeunes gens eurent mis le pied sur cette terre, ils avaient été effrayés par son aspect sauvage et par les misères de la vie à laquelle ils se voyaient condamnés.

Dans le court espace d'un mois, sept cents de ces infortunés périrent de ces divers fléaux. Alors Pédrarias, incapable de remédier au mal, accorda à ceux qui restaient encore la permission de quitter la colonie ; un certain nombre s'embar-

qua pour se rendre à Cuba ; plusieurs y restèrent avec Diego Velasquez, qui formait un établissement dans cette île, et les autres arrivèrent en Espagne, après avoir perdu leur santé, leur fortune et leurs espérances.

Ce départ, en diminuant le nombre des bouches affamées, apporta un soulagement momentané, et Pédrarias, ayant recouvré la santé, s'occupa activement d'envoyer des détachements dans différentes directions, afin de se procurer des vivres.

Le commandement de ces expéditions fut confié à ses favoris, à ses partisans, tandis que Balboa, le seul homme capable d'en assurer le succès, demeurait dans l'inaction et dans l'oubli. L'enquête judiciaire lentement conduite n'aboutissait à rien, et cependant elle paralysait tous ses mouvements, refroidissait ses amis et lui donnait l'apparence d'un coupable.

Fatigué de ces retards, irrité par les obstacles apportés à son entreprise favorite, et se croyant assuré d'obtenir en définitive l'approbation du roi, Vasco Nunez se détermina à tenter avec ses propres ressources l'accomplissement de son vaste projet. En conséquence, il envoya Andres Gatabito faire des recrues et acheter des vivres à Cuba ; il voulait, avec ces secours, traverser l'isthme en partant de Nombre de Dios, et fonder une colonie sur la côte de la mer du Sud, d'où il se proposait d'étendre ses découvertes par terre et par mer.

Tandis qu'il attendait le retour de son messager, il eut la douleur de voir ses différents plans de colonisation détruits par les essais de Pédrarias. Le gouverneur avait envoyé son principal lieutenant, Juan de Ayora, à la tête de 400 hommes, visiter les provinces où Vasco Nunez avait séjourné pendant sa grande expédition. Reçu avec amitié par les caciques qui avaient traité avec Balboa, Ayora récompensa leur hospitalité par la plus basse ingratitude ; il dévasta tous leurs champs, s'empara de ce qu'ils possédaient, fit prisonniers leurs femmes et leurs enfants, et mit les chefs à la torture pour leur faire avouer où ils avaient caché leurs trésors. Parmi les malheureuses victimes de cet infâme traitement, se trouva le jeune cacique qui avait donné les premières informations sur la mer inconnue.

Ces atrocités d'Ayora, imitées par plusieurs autres capitaines, produisirent leur effet accoutumé : les naturels, furieux, se défendirent en désespérés; les caciques, qui avaient été jusque-là les amis les plus fidèles des Espagnols, devinrent leurs ennemis implacables, et toutes ces expéditions se terminèrent par de funestes résultats.

Les partisans de Balboa ne manquèrent pas de faire remarquer le contraste de ces désastreuses entreprises, avec celles qui avaient été conduites avec tant de gloire et tant de succès par leur commandant favori. Leurs railleries et leurs re-

proches excitèrent les dispositions jalouses de Pédrarias, au point qu'il se détermina à employer leur idole à un service où il devait nécessairement échouer et perdre sa popularité. Une expédition au temple de Dobayba servait parfaitement ses desseins ; la tentative infructueuse de Balboa, les dispositions bien connues des naturels ne lui laissaient aucun doute sur le résultat. En l'ordonnant, il n'avait qu'un but, la perte de son redoutable rival.

La conquête des riches mines du Dobayba et des immenses trésors de son temple avait toujours été la pensée favorite des Espagnols ; les jeunes nobles de la suite de Pédrarias, qui n'avaient encore eu aucune occasion d'acquérir ni richesses, ni renommée, sollicitaient leur chef de les conduire à cette conquête. Les dangers et les difficultés qui, disait-on, entouraient à chaque pas ceux qui se hasardaient dans ce pays, suffisaient pour enflammer l'ardeur de ces hardis chercheurs d'aventures ; les naturels du pays, courageux et adroits, combattaient également sur terre et sur l'eau, où souvent ils se mettaient en embuscade avec leurs pirogues ; le pays était coupé de marais profonds, remplis d'une multitude de reptiles; des nuées de cousins et de moustiques obscurcissaient l'air ; d'énormes alligators nageaient sur la rivière, et de ténébreuses cavernes servaient de retraites à des animaux à peine connus

des Espagnols, et que leur imagination, aidée des contes répandus parmi les Indiens, leur représentait comme plus redoutables encore qu'ils n'étaient réellement.

Parmi ces périls vrais ou fabuleux, il y en avait de réellement redoutables; c'étaient ceux qui provenaient de la nature du sol; les Indiens eux-mêmes étaient tellement effrayés par les immenses et profonds marais qu'on rencontrait presque partout, que, pour les éviter, ils faisaient de longs détours, et préféraient gravir des montagnes escarpées. Cependant les jeunes Espagnols, au lieu d'être effrayés par ces récits, y avaient puisé une ardeur nouvelle, et tous tenaient à honneur de faire partie de l'expédition. Pédrarias avait choisi son rival pour la commander, dans l'espoir secret qu'il ne pourrait réussir; Balboa accepta avec joie, car, de son côté, il se croyait certain du succès. On lui donna deux cents hommes résolus, et Pédrarias lui adjoignit un de ses officiers nommé Luis Carillo, qui déjà avait échoué dans une semblable entreprise; Balboa éprouva un vif chagrin de voir le commandement ainsi partagé.

Les anciens historiens nous ont laissé peu de détails sur ce voyage; ils se sont bornés aux circonstances principales que voici : Les Espagnols traversèrent le golfe sur une flottille de pirogues, et arrivèrent à l'embouchure de la rivière qui traverse le Dobayba; comme ils la remontaient tran-

quillement sans être sur leurs gardes, ils furent tout à coup surpris et environnés par une multitude de pirogues remplies de sauvages armés, tandis que d'autres guerriers sortaient des taillis voisins de la côte ; ils assaillirent les Espagnols avec des lances et des flèches, et plusieurs se précipitèrent dans l'eau, cherchant à faire chavirer les pirogues. La moitié des Espagnols furent tués ou blessés ; au nombre des morts on compta Luis Carillo, et Balboa, grièvement blessé, eut beaucoup de peine à gagner le bord avec le reste de ses soldats.

Les Indiens les poursuivirent vigoureusement jusqu'à l'entrée de la nuit ; alors la petite troupe abandonna la fatale rivière, et se dirigea vers le Darien ; il est plus facile d'imaginer que de décrire tous les dangers que rencontrèrent ces malheureux, toutes les souffrances qu'ils éprouvèrent en franchissant ces montagnes escarpées, en traversant les marais profonds, encore plus épouvantables qu'ils n'avaient pu se le figurer ; à la fin ils arrivèrent cependant à Santa-Maria.

Les partisans de Pédrarias se réjouirent à leur tour de la défaite et de la blessure de Balboa, et raillèrent ses adhérents qui, par avance, s'étaient vantés du succès. Ceux-ci rejetèrent tout le blâme sur Carillo : Vasco Nunez, disaient-ils, avait toujours réussi dans ses précédentes entreprises ; mais dans celle-ci, il avait été gêné par son as-

socié, et s'il en eût été chargé seul, le résultat eût été bien différent.

§ VIII. Honneurs et dignités accordées par le roi à Balboa. — Retour de Gabarito. — Arrestation de Balboa.

(1515).

A peu près à cette époque, on reçut d'Espagne des dépêches qui semblaient devoir donner une face nouvelle à la fortune de Balboa et aux affaires de la colonie. Ces dépêches avaient été écrites sous l'influence des détails donnés par Arbolancho; le roi, en considération des grands services et du mérite éminent de Balboa, le nommait adelantado de la mer du Sud et gouverneur des provinces de Panama et de Coyba; mais il devait être subordonné à Pédrarias, qui restait commandant général. Celui-ci avait également reçu une lettre du roi, par laquelle il l'informait de sa décision, avec ordre formel de consulter Vasco Nunez sur toutes les affaires politiques de quelque importance; cette nomination était une humiliation sanglante pour Pédrarias, dont elle blessait l'orgueil et rabaissait l'importance, mais il espérait encore l'annuler. Comme toutes les dépêches lui avaient été remises, il retint celles destinées à Vasco Nunez pour avoir le temps de délibérer sur la conduite qu'il avait à tenir. Vasco Nunez, instruit de cette circonstance, en fit part à l'évêque, qui

se plaignit hautement de ce qu'on interceptait ainsi la correspondance du roi, et qui vit dans ce fait une atteinte aux droits des sujets, un acte de désobéissance envers le souverain.

Le gouverneur rassembla un conseil composé des officiers publics, et, après avoir donné connaissance des dépêches, il interpella chacun des assistants, leur demandant s'il était convenable de donner à Vasco Nunez les dignités qu'on lui conférait. Espinosa, qui avait abandonné le parti de Balboa, et qui était entièrement dévoué au gouverneur, se déclara positivement pour qu'on ne confiât aucun office à Balboa, avant que l'enquête commencée contre lui fût terminée. Cet avis fut chaudement appuyé par le trésorier et par l'inspecteur du fisc; mais l'évêque indigné répliqua qu'il était inconvenant et déloyal à eux de discuter les ordres du roi, de s'immiscer au don des récompenses dont il gratifiait le plus digne de ses sujets, et d'annuler ainsi ses bienveillantes intentions dans le seul but de satisfaire leurs passions haineuses. Le gouverneur, intimidé par la généreuse indignation du prélat, se rangea de son opinion, et on décida que le lendemain on conférerait à Vasco Nunez ses titres et ses dignités.

Mais Pédrarias et ses amis réfléchirent que si Balboa entrait en fonctions, le gouvernement du Darien et de la Castille-d'Or serait, pour ainsi dire, réduit à rien. Ils jugèrent donc convenable

de prendre un terme moyen; il fut convenu que Balboa jouirait de son titre, mais qu'il n'exercerait pas son pouvoir sur les provinces qui lui étaient concédées avant que Pédrarias ne lui en eût accordé la permission. Balboa consentit à cet arrangement, satisfait, pour le présent, d'un titre qui suffisait à sa sûreté, et se confiant aux circonstances pour le mettre en possession de son gouvernement.

On promulgua dans la ville les honneurs reçus par Balboa, et chacun le salua du titre d'adelantado; ses anciens amis poussèrent des cris de joie, et de nouveaux partisans se rangèrent sous sa bannière; la colonie se trouva donc divisée en deux camps : il était impossible que des partis aussi tranchés pussent continuer longtemps à vivre en bonne harmonie.

La jalousie de Pédrarias fut profondément blessée par l'élévation de Balboa; il regardait le nouvel adelantado comme un rival dangereux, comme un ennemi perfide. Ce fut dans ce moment critique, que Garabito arriva à la côte avec un navire qu'il s'était procuré à Cuba, chargé d'armes, de munitions et de soixante-dix soldats de résolution; ignorant ce qui se passait à la colonie, il mouilla à six lieues du hâvre, et envoya aussitôt prévenir Balboa de son arrivée.

Pédrarias fut promptement informé de l'apparition de ce vaisseau mystérieux, et des rapports

secrets que ceux qui le montaient avaient avec son rival; son caractère soupçonneux s'en alarma facilement; il s'imagina qu'il se tramait quelque complot contre son autorité, et ses craintes irritant sa haine, il ordonna qu'on s'emparât de la personne de Balboa, et qu'on le renfermât dans une cage de bois. L'évêque interposa son autorité pour empêcher cette indignité, dont rien n'aurait pu absoudre le gouverneur; il réussit à calmer sa fureur, et non-seulement obtint la révocation de son ordre barbare, mais il eut sa promesse qu'il examinerait l'affaire mûrement et de sang-froid. Le résultat prouva que ses soupçons n'étaient pas fondés, et que l'armement n'indiquait aucune intention de trahison. Après que Balboa eut consenti à quelques précautions exigées par son rival, on le laissa en liberté; mais les incessantes tracasseries de Pédrarias continuaient à le décourager et éloignaient de plus en plus ses espérances de fortune.

§ IX. Expédition de Moralès et de Pizarre sur les bords de l'Océan-Pacifique.

L'évêque du Darien, encouragé par le succès de son intervention, s'efforça de persuader à Pédrarias de permettre à Balboa de partir pour son gouvernement de la mer du Sud. Sa jalousie l'empêchait de suivre ce conseil; quoiqu'il reconnût

toute l'importance de cette expédition, et qu'il désirât ardemment que ces fameuses îles des perles fussent explorées, il ne voulait pas la confier à Vasco Nunez, dans la crainte d'accroître sa popularité; il envoya cependant un détachement de soixante hommes dans cette direction, et Gaspar Moralès en eut le commandement; on lui adjoignit Francisco Pizarre, qui avait accompagné Balboa dans son voyage, et qui, cette fois, acquit une importance réelle due à son courage et à la fermeté de son caractère.

Moralès et Pizarre traversèrent l'isthme par une route plus courte et moins dangereuse que celle précédemment suivie: ils arrivèrent sur le bord de la mer, dans le territoire d'un cacique nommé Tutibrà, qui les reçut amicalement. Le principal but de leur expédition était de visiter les îles des perles; mais le cacique ne put leur fournir que quatre pirogues insuffisantes pour contenir tout le détachement. La moitié des Espagnols resta en conséquence dans le village, sous le capitaine Penalosa, tandis que Moralès et Pizarre s'embarquèrent avec l'autre moitié; ils abordèrent d'abord à une petite île où ils eurent un engagement avec les naturels, et se rendirent enfin à l'île principale, que Vasco Nunez avait nommée Isla-Rica.

Le cacique était la terreur des côtes voisines; la réception qu'il fit aux Espagnols fut digne de

sa réputation. Pendant quatre jours entiers, il s'opposa à leur débarquement, quoique à chaque attaque il perdît beaucoup de monde. A la fin, ses guerriers, terrifiés par les armes à feu et par la férocité des chiens, perdirent tout espoir de se défendre avec avantage, et le cacique demanda la paix, qui lui fut facilement accordée. Il reçut les Espagnols dans sa demeure qui était bien construite et d'une immense grandeur; et, comme gage de la paix, il leur offrit une corbeille artistement travaillée, remplie de perles de la plus grande beauté et d'une valeur extraordinaire; l'une d'elles pesait un gros et demi, et une autre, du volume d'une noix muscade, pesait trois gros. On lui donna en retour des haches, des verroteries, des grelots de faucon; il s'estima heureux de cet échange, et comme les Espagnols s'en étonnaient : « Ce que vous me donnez a pour moi bien plus de prix et d'utilité, leur dit-il. » Frappé cependant de la valeur que ces étrangers attachaient à des objets pour lui sans importance, il conduisit Moralès et Pizarre au sommet d'une tour en bois, du haut de laquelle le regard embrassait un horizon sans bornes. « Regardez devant vous, dit-il, cette mer immense, regardez à droite et à gauche ces îles nombreuses; tout cela m'appartient; je ne possède que peu d'or; mais les profondeurs de la mer qui m'entoure sont remplies de perles. Continuez à me traiter en ami, et

je vous en donnerai tout autant que vous en désirerez, car j'estime plus votre amitié que des perles, et je ne veux jamais la trahir. »

Puis, il leur montra le continent à l'est, où une chaîne de montagnes s'étendait derrière une autre chaîne; les sommets s'en apercevaient à peine, tant ils étaient éloignés. « Dans cette direction, dit-il, se trouve un vaste pays, source inépuisable de richesses et habité par une puissante nation. » C'était une répétition de ce que les Espagnols avaient déjà entendu dire sur le grand empire du Pérou. Pizarre écoutait attentivement ces paroles, et suivait des yeux tous les gestes du cacique; tandis que celui-ci lui montrait cette longue ligne de côtes, peut-être roulait-il déjà dans le secret de son ambitieuse pensée le vague projet de conquérir un jour ce riche pays!

Avant de quitter l'île, les deux capitaines donnèrent au cacique une si haute idée de la puissance du roi d'Espagne, qu'il consentit à se regarder comme son vassal et à lui payer annuellement un tribut de cent livres pesant de perles.

Le détachement revint au lieu où il s'était embarqué, et Gaspar Moralès envoya son parent Bernardo Moralès avec dix hommes pour chercher Penalosa et ses compagnons. Il ignorait que, par sa cruelle conduite, Penalosa avait exaspéré les naturels, au point que tous les caciques des environs avaient formé le complot de massacrer les

Espagnols aussitôt après leur retour. Bernardo Moralès, en se rendant à Tutibrà, passa la nuit chez le cacique Chuchama, l'un des conjurés. Les Espagnols, se fiant à sa réception hospitalière, s'endormirent sans crainte; mais ils furent réveillés par les flammes qui consumaient les huttes où ils étaient couchés, et tous périrent. Chuchama et ses amis se préparèrent alors à attaquer Moralès et Pizarre; par bonheur pour ces derniers, le cacique Chirucà, qui les avait accompagnés dans leur excursion, entretenait des intelligences avec ces conspirateurs. Quelques circonstances firent naître des soupçons; on l'appliqua à la torture; on connut ainsi le massacre de Bernardo Moralès et le projet d'attaque qui menaçait les Espagnols.

Les deux chefs, cependant, cachant leur émotion, forcèrent Chirucà à envoyer un message à chacun des caciques confédérés, pour les engager à se rendre immédiatement auprès de lui, sous le prétexte qu'il avait à leur donner d'importantes informations; dix-huit caciques arrivèrent successivement, et furent mis aux fers, précisément au moment où Penalosa revenait avec ses trente hommes. Ce retour causa une grande joie, car on les croyait perdus. Encouragés par ce renfort, les Espagnols attaquèrent les Indiens qui, ignorant la découverte du complot et la capture des caciques, les attendaient dans la plus parfaite sécurité.

Pizarre, dès le point du jour, tomba sur le corps d'armée des Indiens, en poussant le glorieux cri de guerre de *Sant-Iago!* Ce fut plutôt un carnage qu'une bataille; les Indiens ne purent se défendre, et avant le lever du soleil, ils comptaient plus de sept cents morts. Après ce massacre, les chefs retournèrent au cantonnement, et livrèrent aux chiens les malheureux caciques, sans en excepter Chirucà. Malgré ces sanglantes représailles, les Espagnols n'étaient pas satisfaits; ils s'emparèrent par surprise d'un village appartenant au cacique Birou, situé sur la côte E. du golfe Saint-Michel; ce cacique, renommé par sa valeur et sa cruauté, avait entouré sa demeure d'armes et d'autres trophées provenant des ennemis qu'il avait vaincus et auxquels il ne faisait jamais de quartier. Les Espagnols pénétrèrent dans le village un peu avant le jour, mirent le feu aux cabanes, et reçurent à grands coups d'épées ceux des habitants qui cherchaient à se sauver, et dont ils firent une véritable boucherie. Birou se sauva cependant de sa maison embrasée, rallia ses sujets, et soutint pendant toute la journée un combat si acharné, qu'à la nuit, les Espagnols, au lieu de songer à poursuivre le cacique, abandonnèrent le village. Exaspérés par la soif de la vengeance, ils s'étaient constamment avancés sans songer aux périls d'une retraite que leur petit nombre et les masses d'ennemis qui les poursuivaient devaient

rendre dangereuse. Forcés de reculer devant la défense de Birou, ils furent attaqués par les Indiens commandés par le fils de Chirucà; plusieurs Espagnols furent blessés, et tous étaient harassés par les traits continuels partant de chaque rocher et de chaque buisson.

Les Espagnols, effrayés par la terrible fureur qu'ils avaient soulevée chez ces peuples, battirent en retraite pour retourner au Darien. Mais leur départ ne satisfit pas les Indiens; ils se mirent à leur poursuite, et les harcelèrent par des attaques sans cesse renouvelées. Moralès et Pizarre, voyant leur obstination, cherchèrent, par un stratagème, à cacher leur route; ils allumèrent, suivant leur habitude, de grands feux autour de l'endroit où ils s'étaient arrêtés pour passer la nuit, et quand ils crurent l'ennemi endormi, ils partirent furtivement, espérant que leur fuite ne serait pas remarquée. Ils avaient avec eux un blessé qui était incapable de les suivre; cet homme, ne voulant pas tomber vivant entre les mains des Indiens furieux, se donna lui-même la mort, sans que les prières de ses compagnons pussent le dissuader de cette résolution.

Ce stratagème fut inutile; la retraite avait été devinée, et au point du jour les Espagnols se virent entourés par trois divisions de sauvages. Dans le triste état où ils étaient réduits, il leur était impossible de combattre avec avantage;

cependant ils se maintinrent la journée entière sur la défensive; les uns se reposaient pendant que les autres repoussaient l'ennemi. A la nuit, ils usèrent de la ruse employée la veille avec tout aussi peu de succès; les Indiens les suivirent de près, et les Espagnols, cernés de toutes parts, n'échappèrent à la mort qu'en faisant une trouée les armes à la main. Cette détermination courageuse, habilement exécutée, leur donna quelques moments de répit.

Pendant neuf jours, ces malheureux parcoururent dans tous les sens les forêts, les montagnes et les marécages, errant çà et là, revenant sur leurs pas, jusqu'à ce qu'à la fin ils se trouvèrent exactement à la même place, où, neuf jours auparavant, ils avaient été entourés par les naturels divisés en trois corps.

A cette vue, les plus braves perdirent tout espoir de sortir vivants de ces épouvantables déserts; les chefs eurent beaucoup de peine à ranimer leurs esprits et à les encourager à une persévérance qui seule pouvait les sauver. Ils pénétrèrent dans une forêt épaisse, et donnèrent au milieu d'une embuscade. Le désespoir et l'instinct de la conservation décuplant leurs forces, ils combattirent non comme des hommes, mais comme des lions, et mirent en fuite les Indiens, dont ils firent un épouvantable carnage. Ce succès leur permit de prendre de l'avance, mais un nouveau

malheur les attendait; ils tombèrent dans un de ces marais profonds, si communs le long de la côte. Pendant un jour entier, ils marchèrent au milieu des buissons et des épines, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; enfin ils sortirent de cette affreuse position, et ils arrivèrent au bord de la mer. La marée était basse; mais ils savaient que dans ces lieux elle s'élève à une grande hauteur, et, craignant d'être engloutis, ils se réfugièrent sur un rocher voisin où les vagues ne pouvaient les atteindre. L'horreur de leur position leur apparut alors dans toute son étendue; découragés, épuisés de fatigues, ils voyaient d'un côté un pays sauvage, rempli d'ennemis plus sauvages encore, et de l'autre la mer. Tout à coup ils entendirent la voix de quelques Indiens, et virent entrer quatre pirogues dans une crique voisine; quelques hommes se détachèrent en silence, et se glissant le long de la forêt, tombèrent sur les sauvages que la frayeur mit en fuite, et s'emparèrent des pirogues. Sur ces frêles embarcations, les Espagnols traversèrent le golfe Saint-Michel, débarquèrent sur une côte moins hostile, et recommencèrent une seconde fois à traverser les montagnes.

Nous ne raconterons pas les souffrances qu'ils endurèrent, les combats qu'ils eurent à soutenir; nous dirons seulement qu'après un voyage aussi pénible et aussi dangereux que celui dont il vient

d'être question ; ils arrivèrent à Santa-Maria dans l'état le plus misérable.

Malgré toutes leurs peines, ils avaient réussi à conserver une partie des richesses recueillies dans les îles, et surtout les perles, dons du cacique de l'Isla-Rica. Elles firent l'admiration générale de la colonie ; on mit la plus grosse aux enchères ; elle fut adjugée à Pédrarias, et son épouse la présenta plus tard à l'impératrice, qui, en retour, lui donna 400 ducats, environ 25,000 francs de notre monnaie.

La cupidité des colons était telle, que la vue de ces perles fit une plus profonde impression sur leurs esprits que le récit des dangers du voyage, et chacun fut plus que jamais impatient de voir par ses yeux les pays qui produisaient de pareilles richesses.

§ X. Entreprise malheureuse des officiers de Pédrarias. — Projet de mariage entre la fille du gouverneur et Vasco Nunez. — Vasco Nunez transporte des brigantins à travers les montagnes.

(1515-1516).

Les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de raconter tous les événements arrivés dans la colonie sous la domination de Pédrarias ; nous nous contenterons de dire

que de nouvelles tentatives furent faites sans succès pour explorer et subjuguer les contrées voisines. L'une fut envoyée dans la province de Zenu, dont le bachelier Enciso avait essayé de dépouiller les tombeaux. Le capitaine Francisco Becerra pénétra dans ce pays à la tête de cent quatre-vingts hommes avec trois pièces de canon. Il n'en revint qu'un seul Indien, qui raconta que la troupe entière avait succombé sous les flèches empoisonnées des naturels.

Un autre détachement fut défait par Tubanamà, le vaillant caçique des montagnes, qui avait pour enseignes les vêtements ensanglantés des Espagnols tués dans les combats précédents. En définitive, le nombre des colons diminuait sensiblement par ces pertes multipliées, tandis que le succès encourageait les sauvages, qui, de toutes parts, pressèrent la ville et la réduisirent à une extrémité telle, que, d'après Las Casas, les habitants craignaient d'être brûlés vifs dans leurs propres maisons. Ils avaient les yeux constamment fixés sur les montagnes, sur la plaine, sur les arbres, d'où ils croyaient voir, à chaque instant, s'élancer des nuées d'ennemis.

Tandis que Pédrarias était tourmenté et embarrassé par cette complication de dangers, il était incessamment inquiété par l'influence croissante de Balboa. Il savait que le peuple le chérissait, que l'évêque était son ami, que le roi appréciait

dignement ses immenses services; il n'ignorait pas que Balboa et ses partisans s'étaient hardiment exprimés sur les malheurs de la colonie et sur la nécessité d'avoir un gouverneur plus actif et plus habile. Pédrarias craignit donc que ces plaintes ne parvinssent au roi, et que Balboa, appuyé par la faveur du souverain, ne vînt à s'élever sur les ruines de son pouvoir.

Le sage évêque n'eut pas beaucoup de peine à deviner les perplexités du gouverneur, et il essaya, en exagérant ses craintes, d'opérer une réconciliation qu'il n'avait pu obtenir en employant des motifs plus généreux : il lui représenta que le traitement qu'il faisait subir à Balboa était odieux à tous les colons, et que le roi le blâmerait lorsqu'il en aurait connaissance. « Pourquoi persister à traiter cet homme comme un ennemi, quand vous avez entre les mains les moyens d'en faire votre ami le plus dévoué? Vous avez plusieurs filles, donnez-lui-en une en mariage; vous aurez pour gendre un homme de mérite, populaire, d'une naissance noble et en faveur auprès du roi. Vous êtes déjà vieux et infirme, il est dans la force de l'âge, plein d'ardeur et d'activité; prenez-le pour lieutenant, et vous vous reposerez de vos fatigues, car il est en état de conduire les affaires de la colonie avec talent et succès, et tout ce qu'il fera tournera à l'avancement de votre famille et à la gloire de votre administration. »

Le gouverneur et son épouse furent facilement entraînés par l'éloquence de l'évêque, et cédèrent à ses raisons; Vasco Nunez fut très-satisfait d'une réconciliation aussi flatteuse. Des promesses furent échangées; on dressa les articles du contrat entre l'aînée des filles de Pédrarias et Balboa; mais comme la jeune fiancée était alors en Espagne, la cérémonie fut fixée à son arrivée à Santa-Maria.

Après avoir ainsi terminé sa mission de paix, et croyant avoir détruit, par cette alliance, toutes les craintes jalouses du gouverneur, le saint prélat partit pour l'Espagne, abandonnant son ami, qui devait n'avoir plus besoin de son intervention.

Une nouvelle carrière de prospérités s'ouvrait devant Balboa, et la fortune ne lui avait jamais autant souri. Son ennemi implacable était tout à coup devenu un ami dévoué, et le traitait avec faveur depuis qu'il le regardait comme son gendre. Pédrarias lui permit aussitôt d'exécuter cette expédition qui était l'objet de tous ses vœux, de toutes ses espérances. Balboa choisit pour faire les préparatifs nécessaires le port de Corda, situé à l'ouest de Santa-Maria, parce qu'il espérait y trouver une route plus commode pour traverser l'Isthme. On avait commencé à élever dans cet endroit une ville nommée *Acla*, munie d'une forteresse. Balboa eut mission de continuer les travaux. On mit deux cents hommes à sa dispo-

sition, et le trésor public lui fit une avance assez considérable. Cette somme était insuffisante, il est vrai, mais il fut aidé par Hernando de Arguello, notaire de Santa-Maria; cet homme avait acquis une certaine importance et amassé une fortune considérable; il en plaça une partie dans l'expédition projetée, à la condition d'avoir une large part dans les bénéfices.

En arrivant à Acla, Vasco Nunez s'occupa de réunir les matériaux pour construire quatre brigantins qu'il voulait lancer sur la mer du Sud. Lorsque la charpente fut terminée, il songea à la transporter avec tous les agrès jusqu'à la côte opposée. Plusieurs Espagnols, trente nègres, probablement venus de Hispaniola, et un grand nombre d'Indiens furent employés à ce transport; mais il n'y avait d'autres routes que les sentiers tracés par les naturels qui passaient à travers des forêts épaisses, des torrents rapides, des rochers escarpés et des précipices affreux. Ces fardeaux énormes, qu'il fallait transporter sous les rayons brûlants du soleil des tropiques, augmentaient beaucoup les dangers du chemin; plusieurs Indiens succombèrent, tandis que les nègres et les Espagnols, d'une constitution plus robuste, supportèrent ces fatigues plus facilement. Parvenus au sommet des montagnes, ils se reposèrent quelques jours dans une hutte faite exprès, et lorsqu'ils eurent repris leurs forces, ils descendirent

le versant de la chaîne jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une rivière navigable nommée la Balsas, qui se décharge dans l'Océan-Pacifique.

Pour avoir moins de peine, ils avaient laissé en arrière deux brigantins; mais au moment de monter ceux qu'il avait apportés, on s'aperçut que la charpente ne pouvait servir, parce que tout le bois était piqué par les vers; il fallut donc recommencer et couper des arbres dans la forêt.

Ce fut alors que Balboa déploya toute sa patience, sa persévérance et son admirable présence d'esprit. Au milieu de ces retards, de ces difficultés, il manquait de vivres; il divisa son monde en trois détachements : l'un devait couper le bois, l'autre aller à Acla, dont on était éloigné de vingt-deux lieues, prendre les agrès dont on avait besoin, et le troisième, parcourir les pays voisins et se procurer des vivres.

La carcasse du brigantin était prête quand les pluies commencèrent, et la rivière déborda tout à coup si inopinément, que les travailleurs eurent à peine le temps de se sauver en grimpant dans les arbres; les matériaux furent engloutis dans les sables ou emportés par la violence du torrent. La famine se faisait vivement sentir; les maraudeurs étaient restés plus longtemps qu'ils ne devaient, et, pour comble de malheurs, ils n'avaient trouvé aucune espèce de provisions, et eux-mê-

mes, pour ne pas mourir de faim, avaient été réduits à manger des racines et des herbes.

Les Indiens eurent recours à un expédient nouveau; ils lièrent ensemble des tronçons d'arbres avec des brins d'osier, et, traversant le fleuve à la nage, ils attachèrent solidement à un arbre le câble qui soutenait tout l'appareil; cette espèce de pont flottant permettait de communiquer d'un bord à l'autre. Quelques Espagnols passèrent avec une extrême difficulté; la violence du courant et le poids de leurs corps faisaient enfoncer ce pont mobile, et ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Une fois à terre, ils ravagèrent le pays, et les vivres qu'ils rapportèrent causèrent une grande joie à cette troupe affamée.

Après que la rivière fut rentrée dans son lit, les travailleurs se remirent à l'ouvrage; le parti envoyé à Acla revint avec des recrues et des secours qui permirent de pousser l'entreprise avec plus d'ardeur. Balboa eut enfin la satisfaction de lancer deux brigantins sur les eaux de la Balsas; dès qu'ils furent installés pour la mer, il s'embarqua avec quelques hommes, descendit le fleuve, et fit le premier flotter le pavillon espagnol sur la mer qu'il avait découverte.

Balboa se dirigea vers les îles des perles, débarqua ses soldats sur la principale, et renvoya les brigantins prendre ceux qui étaient demeurés à la rivière. En les attendant, il parcourut l'île,

réunit des provisions, et établit des relations avec les naturels, ce qui le mit à même, à l'arrivée de tout son monde, d'en employer une partie à la construction de deux autres bâtiments, tandis qu'il ferait une excursion vers la région de l'est, désignée par les naturels comme puissante et riche.

A vingt lieues au delà du golfe Saint-Michel, les matelots furent effrayés à la vue d'un grand nombre de baleines, qui ressemblaient à une ceinture de récifs et de brisants s'élevant au milieu de la mer. On n'osa pas s'en approcher dans l'obscurité, et Balboa mouilla près de la terre, espérant que le lendemain il pourrait suivre la même direction. Mais le vent tourna et devint contraire, ce qui obligea Balboa de changer sa route et d'abandonner sa croisière, qui eût été infailliblement terminée par la découverte du Pérou; suivant le continent, il arriva à la partie de la côte occupée par le cacique Chuchamà qui avait massacré Bernardo Moralès et ses compagnons. Balboa surprit le village, et malgré la résistance des naturels, il les mit en déroute et vengea les droits de l'hospitalité qu'ils avaient méconnus, puis il se rendit à l'Isla-Rica.

Il s'occupa activement de la construction des deux bâtiments, et envoya à Acla un détachement pour en rapporter les agrès nécessaires. A leur retour, ses hommes lui apprirent qu'un nouveau

gouverneur était arrivé d'Espagne et remplaçait Pédrarias. Balboa fut affligé de cette nouvelle; il craignait de recevoir des ordres qui suspendraient son expédition, ou du moins qui l'entraveraient; peut-être même le commandement en serait-il confié à un autre. Dans cette conjoncture, il tint conseil avec ses principaux confidents sur la marche qu'il avait à suivre. Après des débats animés, il fut convenu qu'on expédierait à Acla un homme intelligent et capable sous prétexte d'acheter des munitions; s'il trouvait Pédrarias encore gouverneur, il devait lui faire connaître les retards éprouvés, et lui demander des secours pour continuer l'expédition; si, au contraire, il y trouvait un nouveau gouverneur, l'émissaire reviendrait en toute hâte, et, dans ce cas, Balboa se mettrait en mer avant de recevoir des ordres contraires, son zèle et ses bonnes intentions suffisant pour excuser sa précipitation.

§ XI. Trahison de Garabito. — Stratagème de Pédrarias. — Balboa et l'astrologue. — Son retour à Acla.

(1516)

La mission dont nous venons de parler fut confiée à Francisco Garabito, qui, par sa fidélité et sa discrétion, avait mérité toute la confiance de Balboa, qu'il allait si lâchement trahir. Suivant les

assertions des contemporains, Garabito était l'ennemi du commandant, et sa haine venait d'une jalousie secrète qu'il nourrissait depuis longtemps dans son sein. Déterminé à lui nuire par tous les moyens en son pouvoir, il avait écrit secrètement à Pédrarias, et lui avait assuré que Vasco Nunez n'avait jamais eu l'intention d'épouser sa fille; qu'il avait feint de consentir à ce projet afin d'être plus à portée de satisfaire ses vues ambitieuses, et que, dès que ses brigantins seraient achevés, il ne reconnaîtrait plus son autorité, se déclarerait chef indépendant, et s'embarquerait pour son propre compte.

Cette perfide lettre avait été écrite immédiatement après le départ de Balboa. On conçoit facilement quels durent être ses effets sur l'esprit soupçonneux et jaloux du gouverneur. Ses anciennes craintes se renouvelèrent avec plus de force que jamais, et furent encore augmentées quand il se vit privé de nouvelles de l'expédition pendant fort longtemps. Ses inquiétudes étaient d'ailleurs habilement entretenues par les anciens ennemis de Balboa, qui ne négligeaient aucune circonstance capable de lui nuire dans l'esprit du gouverneur. La conduite de Garabito, dans sa nouvelle mission, confirma les charges qu'il avait élevées contre son chef; elle excita les soupçons de Pédrarias, qui le fit arrêter et fit saisir tous ses papiers; en les examinant, on y trouva

les éléments d'un procès contre lui; mais on lui promit son pardon, s'il avouait tout ce qu'il savait des plans et des intentions de Balboa.

L'arrestation de Garabito et la saisie de ses papiers produisirent une grande agitation dans la colonie; on en attribua la cause à l'ancienne animosité de Pédrarias, et les amis de Balboa commencèrent à craindre pour sa sûreté. Hernando de Arguello était surtout dans de vives alarmes; il avait engagé dans cette expédition la majeure partie de sa fortune; si elle échouait, il était ruiné. Il écrivit à Vasco Nunez pour lui expliquer la situation critique des affaires et pour l'engager à se mettre en mer sur-le-champ; il serait, disait-il, à couvert de toutes poursuites par la protection des frères Hiéronimites de Saint-Domingue, alors très-puissants dans le Nouveau-Monde, et qui regardaient son expédition comme devant étendre la sainte religion catholique autant que la domination du roi *. Cette lettre tomba entre les mains de Pédrarias, qui eut alors la conviction

* En conséquence des éloquentes représentations adressées à l'empereur par le vénérable Las Casas, sur les cruels traitements exercés contre les Indiens, le cardinal Ximenès envoya en 1516 trois religieux Hiéronimites, distingués par leur zèle et leurs talents, avec pleins pouvoirs de chercher un remède aux abus dénoncés, de prendre des mesures pour établir sur de larges bases l'instruction religieuse et d'assurer une protection efficace aux malheureux Indiens. Ces religieux acquirent bientôt une grande considération dans

du complot formé contre son autorité; il fit arrêter Arguello, et avisa aux moyens de s'emparer par ruse de Balboa, car tant qu'il serait sur les bords de l'Océan-Pacifique avec quatre brigantins au milieu de trois cents hommes dévoués, il n'y avait pas espoir de le saisir par force. Dissimulant donc et ses soupçons et ses projets, il lui écrivit une lettre amicale, le priant de se rendre à une conférence fort importante pour le succès de son expédition; mais craignant que Vasco Nunez n'eût vent de ses desseins, il ordonna à Pizarre de tenir prêtes toutes les forces dont il pourrait disposer, et de se saisir de son ancien commandant à la première occasion favorable.

L'emprisonnement de Arguello et la conduite violente de Pédrarias avaient inspiré tant de terreur parmi les colons, que, bien que presque tous fussent partisans de Vasco Nunez, il n'y en eut pas un seul qui osât le prévenir du danger qu'il courait en se rendant à Acla.

Les anciens écrivains castillans qui se sont occupés de l'histoire de Balboa, racontent une anecdote qui mérite d'être citée. Parmi la foule d'aventuriers conduits dans le Nouveau-Monde

le Nouveau-Monde, et en peu de temps on remarqua les excellents effets que produisit leur intervention en réprimant l'oppression et la vie licencieuse des colons.

par le désir de s'enrichir, se trouvait un astrologue vénitien nommé Micer Codro. Pendant que Vasco Nunez jouissait au Darien d'un pouvoir incontesté, Codro tira son horoscope et lui prédit, en lui montrant une étoile, que dans l'année où il la verrait occuper dans le ciel telle position qu'il lui indiquait, sa vie serait menacée d'un grand péril; mais que s'il traversait cette année sans éprouver de malheurs, il deviendrait le capitaine le plus riche et le plus illustre de tout le Nouveau-Monde.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cette prédiction; cependant elle était toujours présente à l'esprit de Vasco Nunez. Tandis qu'il attendait le retour de Garabito, il se promenait un soir sur le rivage avec quelques amis; le ciel était serein, quand, levant les yeux, il vit l'étoile fatale précisément au point du firmament indiqué par l'astrologue; il se tourna en souriant vers ses compagnons, et leur dit : « Admirez la sagesse de ceux qui croient aux prédictions et surtout à celles de Codro; suivant lui, ma vie est menacée d'un grand danger, et cependant je suis au comble de mes désirs : ma santé est excellente, j'ai quatre brigantins et trois cents hommes sous mon commandement, et je suis sur le point d'explorer la vaste mer du Sud. »

Précisément dans le même instant, ajoutent les chroniqueurs, on lui remit l'hypocrite invitation

de Pédrarias. Cette coïncidence fut-elle aussi exacte qu'ils le prétendent? ou plutôt afin de donner plus d'authenticité à leur anecdote, n'ont-ils pas bénévolement ajouté cette dernière circonstance? peu importe; il n'est pas aujourd'hui un esprit éclairé, un homme vraiment religieux qui ait croyance en l'astrologie.

Quoi qu'il en soit, la dépêche n'inspira aucun soupçon à Balboa; il croyait à l'amitié de Pédrarias depuis qu'il était presque son gendre. Il laissa le commandement à un de ses officiers et partit pour Acla.

Les envoyés de Pédrarias gardèrent le silence le plus absolu sur ce qui s'était passé dans la colonie et sur les bruits qui circulaient; mais séduits par la franchise et le caractère de Balboa, ils virent avec peine un si brave soldat tomber dans l'infâme piége qu'on lui tendait. Lorsqu'ils furent à une petite distance d'Acla, ils lui révélèrent le vrai motif de leur message et les intentions hostiles de Pédrarias; Balboa fut d'abord stupéfait, mais étant lui-même d'un caractère confiant et sans aucune arrière-pensée, il ne put croire au changement soudain survenu dans les dispositions de l'homme qui venait de lui donner sa fille. Il pensa que sa présence seule dissiperait les soupçons jaloux du gouverneur, et il continua sa route. Il avait à peine fait un mille quand il rencontra une troupe d'hommes armés conduite par

Pizarre, qui le fit aussitôt arrêter. Balboa le regarda d'un œil de reproche. « Comment, c'est toi, Francisco! est-ce ainsi que tu avais coutume de me recevoir? » Puis, sans lui adresser ni plainte ni reproche, il se laissa tranquillement enchaîner et conduire dans la prison d'Acla.

§ XII. Procès et exécution de Vasco Nunez de Balboa.

(1517)

En apprenant le succès du stratagème qui lui livrait son généreux rival, Pédrarias cacha sa joie; il fut le visiter dans sa prison et prétendit que c'était avec un profond chagrin qu'il se voyait obligé de le traiter avec autant de rigueur : il attribua sa conduite à une accusation soulevée par le trésor royal, et que sa propre position officielle le forçait d'écouter et d'éclaircir. « Ne vous affligez pas, mon fils, dit cet hypocrite, cette enquête, non-seulement établira votre innocence, mais rendra plus évidents encore votre zèle et votre fidélité à servir le souverain. »

Tout en entretenant Balboa de ces basses flatteries, il pressait l'alcade-major Espinosa d'agir contre lui avec toute la rigueur de la loi.

L'accusation dirigée contre Balboa reposait principalement sur les révélations de Garabito;

elles furent confirmées par la déposition d'un soldat qui, étant en sentinelle auprès de la demeure de Balboa, avait entendu une partie de la délibération prise avec ses amis, dans laquelle il avait été convenu qu'il partirait pour son propre compte et sans attendre les ordres du gouverneur. En effet, Balboa avait manifesté cette intention, mais seulement dans le cas où un nouveau gouverneur aurait remplacé Pédrarias. Le soldat, qui n'avait pas entendu cette partie de la conversation, ou qui peut-être la tint secrète par des motifs inconnus, fut le principal instrument dont on se servit pour perdre l'infortuné Balboa.

Le gouverneur, qui était informé des progrès de l'enquête jour par jour, heure par heure, trouva que l'accusation de trahison était suffisamment prouvée. Il rendit une nouvelle visite à son prisonnier, et mettant de côté le masque de l'amitié, il lui fit de sanglants reproches.

« Jusqu'ici, dit-il, je vous ai traité comme un fils, parce que je croyais à votre fidélité envers le souverain dont je suis le représentant; mais aujourd'hui qu'il devient évident que vous avez médité une rébellion contre la couronne de Castille, je vous retire mon affection et je ne vois plus en vous qu'un traître.

— Si je m'étais cru coupable, répondit Balboa indigné, serais-je venu moi-même me livrer dans vos propres mains? Si j'avais eu réellement le

projet de me révolter, qui m'empêchait de le mettre à exécution? J'avais quatre navires bien équipés, trois cents soldats braves et dévoués, et une mer ouverte devant moi! Où auriez-vous pris des vaisseaux pour me poursuivre? Certes, j'aurais bien trouvé une terre qui pût nourrir mes soldats, et dont la position me mît à l'abri de vos recherches et me rendît indépendant de votre autorité. Au contraire, dans l'innocence de mon cœur, je me suis rendu ici à votre première réquisition, et vous me croyez coupable de révolte et de trahison! «

Cette explication noble et franche, au lieu de dissiper les appréhensions du gouverneur, ne fit que le courroucer davantage contre son prisonnier, et il ordonnna que l'on doublât le poids de ses fers.

Malgré les instantes sollicitations du vindicatif gouverneur, l'alcade hésitait à prononcer contre Balboa une sentence qui répugnait à sa conscience. Il céda enfin à ses instances et à ses ordres, et rendit un arrêt sévère, demandant en même temps la grâce de Balboa en considération de ses grands services, et si cette grâce était refusée, il concluait à ce qu'il lui fût permis d'appeler de la sentence. « Non, dit Pédrarias, si Balboa a mérité la mort, il faut qu'il soit exécuté; » et il le condamna à la décapitation. La même peine fut prononcée contre trois de ses officiers impliqués dans

cette prétendue conspiration et à Arguello; le dénonciateur Garabito fut mis en liberté.

En examinant ce procès avec impartialité, on se convaincra que la haine et l'intérêt privé de Pédrarias ont influencé la sentence plus qu'il ne convenait à une bonne administration de la justice. Le gouverneur avait toujours vu dans Balboa un rival dangereux; sa jalousie fut apaisée pendant quelque temps, mais elle devint plus vive que jamais quand on lui eut suggéré l'idée que Balboa n'avait pas l'intention d'épouser sa fille, et qu'il voulait lui disputer l'autorité. Il fut entraîné à des mesures après lesquelles il ne pouvait plus reculer, et l'indigne traitement infligé à Balboa devait nécessairement être suivi de sa mort; car s'il eût conservé la vie, Pédrarias sentait que sa propre sûreté aurait été trop compromise.

D'un autre côté, nous ne doutons nullement que Balboa, lorsqu'il eut achevé la périlleuse entreprise de transporter ses vaisseaux de l'autre côté de l'isthme, n'ait été fermement résolu de ne plus souffrir les ordres capricieux de Pédrarias ou de tout autre gouverneur qui eût voulu s'opposer à une entreprise méditée depuis si longtemps et si laborieusement préparée. Il est également probable qu'il avait confié ce projet à Garabito et à ses autres confidents. Cette résolution pouvait d'ailleurs se justifier à ses yeux par la confiance qu'il avait en ses propres forces, par

la certitude chèrement achetée que la jalousie lui susciterait de nouveaux obstacles, par sa dignité d'adelantado qui lui donnait quelque titre pour exercer un pouvoir indépendant; enfin par la connaissance qu'il avait des bienveillantes intentions du roi à son égard. Jamais Balboa n'eut la criminelle pensée de se révolter contre la couronne, et s'il eut le projet de se rendre indépendant de Pédrarias, il avait peut-être dans sa position des excuses suffisantes pour être déchargé de cette accusation, lors même qu'elle eût été prouvée jusqu'à l'évidence.

Ce fut un jour de deuil pour Acla, que celui qui éclaira le supplice de Balboa et de ses coaccusés. Les habitants étaient touchés jusqu'aux larmes de la malheureuse destinée de cet homme dont ils avaient admiré les exploits et les brillantes qualités. La plupart le regardaient comme une victime de la jalousie et de la haine qu'il inspirait par ses talents et ses services; mais les sévères mesures de Pédrarias avaient répandu tant de terreur, que pas une bouche ne s'ouvrit pour murmurer une plainte ou pour demander la grâce de l'infortuné.

Le crieur public, qui précédait Vasco Nunez, fit la proclamation suivante : « Ceci est le châtiment infligé par les ordres du roi et de son lieutenant don Pédrarias d'Avila, à un homme traître à son souverain et usurpateur du territoire de la couronne. » — En entendant ces paroles, Vasco

Nunez s'écria avec l'accent de l'indignation : « C'est faux ! jamais un semblable crime n'est entré dans ma pensée ; j'ai toujours servi mon roi avec loyauté et fidélité, et j'ai toujours cherché à accroître ses possessions. »

L'exécution eut lieu sur la place publique, et l'historien Oviedo, qui était alors à Acla, affirme que Pédrarias assista en secret à cet horrible spectacle, qu'il contemplait à travers les roseaux d'une hutte distante seulement de douze pas.

Balboa fut exécuté le premier ; il se confessa, reçut les sacrements et monta sur l'échafaud d'un air fier, calme et courageux ; il plaça sa tête sur le billot, et en un instant elle fut séparée de son corps. Les trois officiers reçurent successivement le coup mortel, et il n'était plus jour lorsque l'exécution du dernier fut consommée.

Une victime restait encore, c'était Arguello ; les assistants ne purent retenir leurs plaintes ; ils n'avaient pas essayé d'intercéder en faveur de Balboa, parce qu'ils connaissaient l'implacable inimitié de Pédrarias ; mais ils espéraient qu'il se laisserait toucher, et qu'il épargnerait un homme qui n'avait pris aucune part active au prétendu complot. La nuit approchait rapidement, et il semblait, dit Oviedo, « que Dieu l'envoyât plus tôt que de coutume, afin de prévenir cette exécution. »

Mais le cœur de Pédrarias était insensible :

« Non, dit-il, plutôt mourir moi-même que faire grâce à un seul. » Arguello fut placé sur le fatal billot; les ténèbres étaient si épaisses, qu'on pouvait à peine distinguer l'échafaud; la multitude resta plongée dans le silence de la stupeur jusqu'à ce que le coup frappé par le bourreau annonçât que tout était accompli.

La vengeance de Pédrarias n'était pas encore satisfaite; il confisqua les biens de ses victimes et voulut encore déshonorer leurs restes, en laissant leurs têtes exposées sur des pieux au milieu de la place publique.

Ainsi mourut dans la quarante-deuxième année de son âge, encore dans toute sa vigueur et au milieu de sa gloire, un des plus illustres aventuriers espagnols, victime de la haine la plus basse et la plus perfide.

Combien sont vaines nos espérances les mieux fondées! Combien sont illusoires nos plus brillants triomphes! Quand du haut des montagnes du Darien la mer du Sud se révéla aux regards de Balboa, il contemplait ces royaumes inconnus comme sa propriété future. Quand il lança ses brigantins sur cette mer, et qu'il vit ouvert devant lui ce vaste champ de riches découvertes, il eût, pour ainsi dire, défié le destin d'arrêter le cours de ses prospérités; et cependant, au moment de voir se réaliser une espérance si longtemps caressée, il se livre lui-même aux mains de son en-

nemi ; l'entreprise qui devait le couvrir de gloire lui est reprochée comme un crime, et il reçoit une mort ignominieuse au pied de ces montagnes, théâtre immortel de ses grandes actions.

CHAPITRE IX.

Aventures de Valdivia et de ses compagnons.

(1512-1519)

Nous avons dit précédemment comment et pourquoi Valdivia, corrégidor du Darien, avait été expédié par Balboa à Saint-Domingue avec une seule caravelle. Jusqu'à la hauteur de la Jamaïque, son voyage fut très-heureux; mais en vue de cette île, il essuya une violente tempête qui le jeta sur une chaîne de brisants : le frêle bâtiment fut mis en pièces; Valdivia et vingt hommes qui composaient son équipage, se sauvèrent sur la chaloupe, sans voiles, presque sans rames, manquant d'eau et de vivres, dont ils n'avaient pu prendre qu'une petite quantité. Ils voguèrent pendant treize jours à la merci des courants de cette mer inconnue; sept étaient morts, et les autres ne pouvaient se tenir debout, quand la chaloupe fut portée sur la côte orientale de Yucatan, dans la province de Maya. Ils furent pris par les naturels et conduits devant le cacique, qui les fit renfermer dans une espèce de cage.

Au premier moment, les Espagnols trouvèrent leur situation très-tolérable, surtout lorsqu'ils considéraient les souffrances auxquelles ils venaient d'échapper. Ils étaient soigneusement renfermés, il est vrai, mais ils recevaient des vivres en abondance, et en peu de temps ils recouvrèrent la force et la santé. Leur joie fut de courte durée ; le cacique ayant connu l'heureux changement opéré dans leurs personnes, choisit Valdivia et quatre de ses compagnons pour les sacrifier à ses idoles. Amenés dans le temple, ils reçurent le coup mortel, et leurs corps furent servis dans un grand festin donné par le cacique à son peuple, car les habitants de cette partie de la côte étaient cannibales, et dévoraient la chair des ennemis et des étrangers qui tombaient entre leurs mains.

Les malheureux survivants entendirent les cris de joie que poussaient les sauvages en dansant autour de leurs victimes ; ils étaient agités d'horribles pressentiments, qui furent bientôt confirmés par la connaissance qu'ils eurent de l'épouvantable orgie. Ils repoussèrent alors la nourriture qu'on leur offrait, dans l'idée qu'ils étaient réservés à un semblable banquet.

Lorsqu'ils furent revenus de leur stupeur, ils se déterminèrent à tenter un dernier effort; ils sortirent de leur cage et se cachèrent dans les bois. Ils errèrent ainsi à l'aventure, exposés à des dangers sans nombre, exténués de fatigues

et de faim, et n'osant pas s'approcher des habitations. A la fin, ils arrivèrent dans une autre province, dont le cacique était en guerre avec celui qu'ils venaient de quitter; il leur accorda la vie, se contentant de les employer comme esclaves aux plus rudes travaux.

Ces malheureux succombèrent les uns après les autres, et bientôt il n'en resta plus que deux : Gonzalo Guerrera et Jérôme de Aguilar; Guerrera fut vendu à un cacique du voisinage, qui le prit en amitié. Ce matelot, véritable fils de l'Océan, accoutumé à toutes les intempéries des saisons, et sans espoir de délivrance, s'accommoda de sa nouvelle situation, accompagna le cacique dans ses guerres, où il se distingua par sa bravoure, et obtint en mariage une des filles de ce chef.

Aguilar était d'un tout autre caractère. Natif de Euja, en Andalousie, il avait été destiné à l'Église, et avait même reçu les ordres sacrés ; il était passé à Saint-Domingue et de là au Darien, afin de trouver les occasions d'exercer son saint ministère.

Il se conduisit d'une manière tout opposée à celle adoptée par son compagnon d'infortune; au lieu de chercher à plaire aux sauvages par son courage et son intelligence, il se ressouvint qu'il avait fait vœu d'humilité ; modèle de douceur, il obéissait au moindre caprice de son maître, et

cherchait le soulagement de ses maux dans une pieuse abnégation.

Une conduite si opposée à celle de Guerrera eut cependant les mêmes résultats. Aguilar réussit à gagner l'amitié du cacique et de sa famille, et Taxmar lui accorda toute sa confiance. Un jour, il rencontra une troupe d'Indiens armés et équipés pour une expédition militaire; un d'eux, qui le suivait des yeux depuis quelque temps, le prit tout à coup par les mains : « Veux-tu, dit-il, connaître l'adresse de mes archers? s'ils visent à l'œil, ils frappent à l'œil; s'ils visent à la bouche, ils frappent à la bouche; place-toi au but, et ils te toucheront à l'endroit que tu désigneras. » Aguilar tremblait de servir de point de mire; cependant il dissimula sa peur, et répondit avec une grande soumission : « Je suis votre esclave, vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira; mais il ne serait pas sage de tuer un esclave aussi utile et aussi obéissant. » Cette réponse plut au cacique, qui avait secrètement poussé le guerrier à éprouver l'obéissance d'Aguilar.

Après qu'on eut ainsi plus d'une fois éprouvé sa force d'âme, Aguilar fut traité par les habitants avec le plus grand respect. Le cacique lui accorda une confiance entière, et quand il s'absentait, il lui donnait la garde de sa maison.

Aguilar, voyant enfin que l'on ne pouvait acquérir une considération réelle parmi les sauvages

qu'au moyen de services militaires, demanda à Taxmar de l'exercer au maniement des armes offensives et défensives des Indiens, et de l'admettre au nombre de ses guerriers. Le cacique y consentit, et Aguilar devint en peu de temps habile dans ces exercices; il se signala dans plusieurs batailles, et comme il avait des connaissances militaires bien supérieures à celles des sauvages, il rendit à Taxmar d'importants services, et excita la jalousie de plusieurs caciques du voisinage. L'un d'eux reprocha au chef d'employer un guerrier d'une religion différente de la leur, et insista pour qu'Aguilar fût sacrifié aux idoles : « Non, dit Taxmar, je ne veux pas payer de grands services par une aussi noire ingratitude; certainement les dieux d'Aguilar doivent être bons, puisqu'ils l'ont aidé jusqu'ici à défendre une cause juste. »

Cette réponse irrita le réclamant; il réunit son armée et déclara la guerre à Taxmar; plusieurs des conseillers de ce dernier furent d'avis de livrer l'étranger, cause de cette guerre; mais Taxmar repoussa leur conseil avec mépris, et se prépara au combat. Aguilar lui promit que sa confiance dans le Dieu des chrétiens lui assurerait la victoire, et il proposa un plan qui fut adopté. Il se cacha avec une troupe de guerriers dans des buissons et des herbes élevées, et laissa passer les ennemis sans les attaquer, tandis que Taxmar

avait fait mine de fuir à leur approche. Ils le poursuivirent avec vigueur; Aguilar sortit alors de son embuscade et les prit par derrière. Au signal convenu, Taxmar fit volte-face, et le parti opposé, attaqué des deux côtés, fut bientôt en pleine déroute. Plusieurs chefs furent faits prisonniers, et Taxmar, devenu tranquille possesseur du pays, traita Aguilar avec plus de bonté et d'amitié que jamais.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi; mais un jour le bruit se répandit qu'on avait vu arriver à la côte voisine des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, montés par des hommes blancs barbus et armés du tonnerre et des éclairs. C'était en effet l'escadrille de Hernandez de Cordova.

Le récit de cette invasion extraordinaire répandit dans tout le pays une terreur augmentée encore, si l'on en croit les écrivains castillans, par les prédictions d'un devin qui avait annoncé aux sauvages que des hommes blancs et barbus viendraient des régions où le soleil se lève pour renverser les idoles et subjuguer leur pays.

Le cœur d'Aguilar battit d'espoir, mais il était éloigné de la côte et surveillé de près par les Indiens; il ne conçut même pas l'idée de s'échapper. Cachant son anxiété, il affecta de parler du navire avec indifférence, et de n'avoir aucune envie de joindre les étrangers, ce qui lui valut la

confiance entière des sauvages convaincus alors de sa bonne foi.

Cependant, lorsqu'en 1518, Juan de Grijalva prit terre au Yucatan, ils ne se relâchèrent pas de leur surveillance, et le malheureux Aguilar ne put profiter de cette circonstance. Sa fervente piété secourait son courage moral, et il se résignait plein de confiance dans les célestes décrets de la Providence.

Sa captivité durait depuis sept années, et il ne songeait plus à revoir sa patrie et ses amis, quand Dieu lui envoya encore un secours inespéré. En 1519, trois Indiens, natifs de la petite île de Cozumel, située à quelque distance de la côte du Yucatan, arrivèrent au village de Taxmar; ils annoncèrent l'apparition d'hommes blancs barbus, et l'un d'eux donna à Aguilar une lettre qu'il avait soigneusement cachée entre les nattes de ses cheveux roulés autour de la tête; car, complétement nu, il ne pouvait la mettre nulle part ailleurs.

Aguilar reçut cette lettre avec autant d'étonnement que de plaisir; il la lut en présence du cacique et de ses guerriers; elle était écrite par Fernand Cortez qui commençait alors sa mémorable expédition. Le manque d'eau l'avait forcé de relâcher à Cozumel, où il apprit que plusieurs blancs étaient retenus en captivité sur la côte voisine. Ne pouvant s'en approcher, il avait engagé trois In-

diens à se rendre auprès du cacique; deux caravelles, commandées par Diego de Ordaz, avaient transporté les Indiens au cap Cotoche, et y attendaient leur retour. Cette lettre contenait des détails sur les forces de Cortez et leur destination; elle parlait de l'envoi des caravelles au cap Cotoche, offrait une rançon pour la délivrance des captifs, et les invitait à se rendre à Cozumel.

La joie d'Aguilar fut bientôt balancée par les craintes qui s'offrirent à son esprit. Il savait qu'il était trop utile au cacique pour qu'il lui donnât aisément la liberté, et il connaissait assez le naturel jaloux et irritable des sauvages, pour être convaincu que la moindre tentative d'évasion serait suivie des plus cruels traitements. Il essaya cependant de gagner le cacique en l'effrayant; il lui dit que le morceau de papier qu'il tenait entre ses mains lui annonçait la nouvelle de l'arrivée de nombreuses et très-grandes *pirogues;* il donna sur leur nombre et sur d'autres points des particularités dont les envoyés n'avaient pas encore parlé, et dont ils assurèrent la vérité et l'exactitude. Le cacique et ses guerriers, stupéfaits de cette manière extraordinaire de se *parler* à une grande distance, regardèrent cette lettre comme un objet mystérieux et surnaturel.

Alors Aguilar fit un tableau terrible du pouvoir surhumain de ses compatriotes qui, armés de la foudre et des éclairs, détruisaient tous leurs en-

nemis, tandis qu'ils comblaient de bienfaits et de présents ceux qui devenaient leurs amis. Il déroulait en même temps les divers objets apportés par les Indiens pour payer sa rançon. Ce discours adroit produisit un bon effet : le cacique, saisi d'une crainte respectueuse pour le pouvoir des hommes blancs, fut ébloui à la vue des bagatelles déployées devant lui ; il consentit à envoyer Aguilar pour lui servir de médiateur, et gagner l'amitié de ces redoutables étrangers.

Aguilar, dans l'ivresse de la joie, n'oublia cependant pas son camarade Guerrera ; il lui fit passer la lettre de Cortez en l'engageant à l'accompagner. Celui-ci, parvenu aux plus grands honneurs et père d'une nombreuse famille, pensa qu'il ne pouvait abandonner ses dignités, sa femme et ses enfants sans se rendre coupable ; peut-être cependant le désir de revoir sa patrie l'eût-il emporté, s'il n'avait été arrêté par une autre réflexion. Il avait depuis longtemps perdu l'espoir de rentrer dans la vie civilisée, et avait en conséquence adopté les coutumes du pays et les marques qui indiquent un guerrier illustre ; sa figure était tatouée d'une manière indélébile ; ses oreilles et ses lèvres avaient été perforées, pour recevoir des ornements semblables à ceux des Indiens ; et son nez était séparé de sa bouche, par un anneau d'or massif. L'honnête matelot pensa qu'ainsi défiguré, il pouvait être admiré dans le Yucatan,

mais qu'en Espagne il courrait risque de passer pour un monstre. En conséquence, il refusa d'accompagner son camarade.

Aguilar partit avec les trois Indiens, mais peu s'en fallut que toutes ses espérances ne fussent détruites à cause du temps qu'il avait perdu à attendre Guerrera. A son arrivée au cap Cotoche, il n'y trouva plus les caravelles; les huit jours expirés, elles étaient parties, après avoir visité inutilement plusieurs points de la côte; cependant il espérait encore que la flotte n'aurait pas quitté Cozumel; mais comment s'y rendre?

En se promenant le long de la côte, il trouva une pirogue à demi enfouie dans le sable et presque hors d'état de servir; avec l'aide des Indiens, il parvint à la mettre à la mer; il coupa des branches d'arbres en manière de rames, et se hasarda à traverser un bras de mer large de plusieurs lieues. Comme il ne lui restait aucune autre alternative, il s'embarqua avec les trois Indiens, longea la côte jusqu'à la partie la plus étroite du détroit, qui était cependant de quatre lieues, et aborda heureusement dans l'île.

A peine étaient-ils débarqués, que des Espagnols cachés près de là sortirent de leur retraite, et s'élancèrent sur eux les armes à la main. Les Indiens voulurent prendre la fuite, mais Aguilar les rassura; il parla en castillan. « Je suis chrétien! » s'écria-t-il; puis, tombant à genoux et levant au

ciel des yeux mouillés de larmes, il remercia Dieu de lui avoir permis de joindre des compatriotes. Les Espagnols le regardèrent avec étonnement; son langage était bien celui d'un Castillan, mais son extérieur était celui d'un Indien. Complétement nu, il avait les cheveux tressés en nattes et roulés autour de la tête; le soleil avait bronzé son teint; il tenait un arc à la main, et il avait une espèce de havre-sac, où il mettait ses vivres et un petit livre de prières soigneusement conservé.

Ils furent bientôt joints par un détachement envoyé par Cortez, qui avait aperçu la pirogue traversant le détroit. Le général, en effet, n'espérait plus revoir les captifs, depuis que les caravelles avaient rallié sans eux; il avait déjà quitté l'île, mais une voie d'eau qui s'était déclarée sur un de ses principaux bâtiments l'avait forcé à une nouvelle relâche.

Aguilar, admis en présence de Cortez, lui fit un salut respectueux; il mit un genou en terre, mais Cortez le releva aussitôt, et le reçut avec la plus grande bonté. Il lui couvrit les épaules de son propre manteau, et l'admit au nombre de ses soldats; Aguilar, pendant longtemps encore, ne put souffrir aucun vêtement, et son estomac, accoutumé à la nourriture des Indiens, eut beaucoup de peine à se faire aux mets et aux boissons qu'on lui donnait.

Lorsqu'il fit le récit de ses aventures, Cortez

apprit avec plaisir qu'il était parent d'un de ses intimes amis, le licencié Aguilar; il le traita avec une nouvelle considération, et le prit pour interprète. Jérôme Aguilar, pendant la conquête du Mexique, servit toujours Cortez avec courage et fidélité, et on le récompensa en le nommant corrégidor, ou gouverneur civil de Mexico.

CHAPITRE X.

JUAN PONCE DE LÉON.

CONQUÊTE DE PORTO-RICO. — DÉCOUVERTE DE LA FLORIDE.

(1508-1521)

§ I. Expédition de Ponce de Léon à Porto-Rico. — Il s'empare du gouvernement de cette île.

Déjà depuis plusieurs années, Haïti était découverte et colonisée, et l'île voisine de Porto-Rico était encore inexplorée. Les Espagnols avaient pu cependant admirer sa beauté, ses hautes montagnes couvertes de forêts magnifiques, ses riches vallées fraîches et verdoyantes, car plusieurs navires avaient accidentellement abordé à cette île, mais personne ne s'était encore aventuré dans l'intérieur.

Les hameaux et les huttes qu'on avait vus faisaient penser qu'elle était bien peuplée; les habitants jouissaient d'une vie paisible et indolente, à l'abri des malheurs qui pesaient sur Haïti; mais le temps était arrivé où ils allaient éprouver le sort de leurs voisins, et devenir esclaves des hommes blancs.

Parmi les aventuriers qui se trouvaient en 1508 à Hispaniola, il y avait un vétéran nommé Juan Ponce de Léon; né dans la ville de Léon, il avait passé sa jeunesse auprès du comte de Toral, et l'avait suivi dans toutes ses campagnes. Après la prise de Grenade, il avait accompagné Colomb en 1493 dans ses deux voyages, et fut, dit-on, un de ceux qui se révoltèrent avec Roldan contre l'amiral. Quand la rébellion fut éteinte, il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Indiens, et acquit une certaine réputation de talents et de valeur qui le fit choisir pour être lieutenant de Juan de Esquibel, envoyé par Ovando, alors gouverneur de Haïti, dans le but de soumettre la province de Higuey; Ponce de Léon le seconda dignement, et, sa mission achevée, il resta dans cette province en qualité de lieutenant d'Ovando.

Ponce de Léon, agité des mêmes passions que tous les autres aventuriers, s'ennuya promptement de mener une vie douce, paisible et totalement éloignée de ses habitudes; il avait constamment les yeux fixés sur les vertes montagnes de Porto-Rico, car cette île, située directement en face de Higuey, à une distance de douze à quatorze lieues, se fait facilement apercevoir au travers de l'atmosphère transparente des Antilles. Les naturels de cette île venaient fréquemment visiter ceux des côtes de Hispaniola, et, par eux, Ponce de Léon apprit que les montagnes de Porto-Rico contenaient

de l'or. Il obtint d'Ovando la permission de tenter une excursion sur cette île, et, dans l'année 1508, il s'embarqua sur une caravelle avec un petit nombre d'Espagnols, et quelques Indiens qui lui servaient de guides et d'interprètes.

Il débarqua près de la résidence d'Agueybanà, principal cacique de la côte; il trouva ce chef assis comme un patriarche, à l'ombre d'un bosquet, et entouré de toute sa famille; Ponce fut reçu avec l'hospitalité ordinaire; le cacique changea de nom avec lui, ce qui est, chez les Indiens, un signe d'alliance et d'amitié perpétuelle; l'Espagnol donna des noms chrétiens à tous les membres de la famille; il voulut leur faire administrer le baptême; mais ils refusèrent, quoiqu'ils eussent accepté leurs noms chrétiens avec orgueil.

Le cacique s'empressa de montrer à son ami les différentes parties de l'île, dont la beauté répondait à l'idée qu'il s'en était faite : les montagnes, magnifiquement boisées, étaient coupées par de riches vallées arrosées de ruisseaux limpides. Ponce demanda au cacique de lui indiquer les richesses de l'île; le bon Indien nomma les champs fertiles de Yuca, dont les arbres produisaient les meilleurs fruits, et où de nombreuses fontaines versaient des eaux fraîches et excellentes; ce genre de richesses ne convenait pas à l'avide Espagnol, c'était de l'or qu'il demandait; le cacique le conduisit aussitôt près de deux rivières où les cailloux

semblaient veinés d'or, et où de gros grains de ce métal se trouvaient mêlés aux sables de ces eaux limpides; les Indiens s'empressaient de les ramasser et de les donner aux Espagnols. Les espérances de Ponce de Léon étant ainsi réalisées, il laissa plusieurs de ses compagnons chez le cacique, et retourna à Haïti; il présenta son or à Ovando, qui le fit essayer; il n'était pas aussi fin que celui de Saint-Domingue, mais comme on supposait qu'il y en avait en immense quantité, le gouverneur se décida à soumettre l'île, et confia cette mission à Ponce de Léon.

Celui-ci savait que les naturels étaient plus belliqueux que ceux de Saint-Domingue, car les fréquentes invasions des Caraïbes les mettaient dans la nécessité de se défendre; il devait donc supposer que la conquête de l'île ne se ferait pas sans quelque difficulté, ce qui l'engagea à la visiter de nouveau pour mieux connaître le pays, la nature et les ressources des habitants. Il retrouva ses compagnons en bonne santé et pleins de gratitude pour l'inépuisable bonté du cacique; il crut qu'un peuple aussi bon, aussi simple, aussi confiant ne pouvait pas être redoutable; il se flatta donc que la conquête serait facile et qu'il en serait nommé gouverneur; mais en arrivant à Hispaniola, il vit, à sa grande surprise, que les affaires avaient totalement changé de face.

Son patron, Ovando, venait d'être remplacé par

Diego Colomb, et le roi avait spécialement envoyé un chevalier, avec le pouvoir de former un établissement et de bâtir un fort à Porto-Rico. Cet officier se nommait Cristoval de Sotomayor, et était frère du comte de Camina; il avait été secrétaire de Philippe Ier.

Diego Colomb avait vu avec déplaisir les pouvoirs donnés à Sotomayor, parce que cette nomination avait été faite sans son consentement, et qu'elle était contraire à ses priviléges de vice-roi; il refusa donc de le mettre en possession de l'île. D'un autre côté, il fit peu d'attention aux réclamations de Ponce de Léon, qui avait été favori d'Ovando, et comme un privilége de sa dignité héréditaire était, selon lui, de nommer tous les officiers qui servaient sous ses ordres, il donna la place de gouverneur de Porto-Rico à Juan Céron, dont Miquel Diaz fut le lieutenant.

Ponce de Léon et son rival Sotomayor, repoussés tous deux, mais conservant l'espoir de faire fortune dans l'île, grossirent la troupe d'aventuriers qui accompagnèrent le gouverneur.

Il s'opéra bientôt un nouveau changement favorable à Ponce de Léon. Déjà il existait une jalousie et une mésintelligence profonde entre le roi et l'amiral, au sujet de quelques points des priviléges de ce dernier. Le roi voulait conserver dans son intégrité le droit de nommer aux emplois sans avoir besoin de consulter Colomb; dans

la circonstance présente, il exerça ce droit en faveur de Ponce de Léon, qui avait été recommandé par Ovando; Ferdinand le nomma gouverneur de Porto-Rico, et écrivit de sa main à l'amiral qu'il entendait que cette nomination fût irrévocable.

§ II. Gouvernement tyrannique de Ponce de Léon. — Conspiration des caciques. — Mort de Sotomayor. — Guerre avec Agueybanà.

Le premier acte d'autorité de Ponce de Léon, fut d'envoyer prisonniers en Espagne Juan Céron et Miquel Diaz; il traita plus favorablement son ancien compétiteur Sotomayor, et lui offrit de le prendre pour son lieutenant, avec le titre d'alcade major, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Mais l'orgueil du rang, qui accompagne les hommes jusqu'au fond des déserts, troubla bientôt le repos de Sotomayor; on trouva ridicule qu'un noble castillan oubliât sa naissance et sa dignité au point d'accepter une place subalterne sous un simple gentilhomme.

Sotomayor ne put résister à ces sarcasmes; il donna sa démission, et resta dans l'île comme simple particulier, se fixant dans un village où le roi lui avait accordé une quantité considérable de terrain et un grand nombre d'Indiens.

Ponce de Léon établit le siége de la colonie dans

la ville de Capaira, qu'il fonda sur la côte nord de l'île, à une lieue de la mer. La route qui conduisait à cette ville traversait une montagne escarpée et une forêt épaisse ; elle était rude et difficile, et il en coûtait presque autant pour transporter les provisions et les marchandises pendant cette lieue, que pour les faire venir d'Espagne à la côte.

Ponce de Léon divisa l'île en districts, fonda quatre villes, et distribua les Indiens aux diverses concessions, afin de les faire travailler. Les naturels furent bientôt désespérés par les rudes travaux qu'on leur imposait; car, pour ce peuple libre et indolent, le travail était pire que la mort. Les plus hardis et les plus courageux proposèrent une insurrection générale, dans le but de massacrer leurs oppresseurs; mais ils étaient retenus par la pensée qu'on ne pouvait tuer les étrangers, puisqu'ils étaient d'une espèce surnaturelle. Brayoan, cacique adroit et sceptique, voulut démontrer la fausseté de cette croyance; Salzedo, jeune Espagnol, ayant besoin de traverser son territoire, il lui offrit une escorte, à laquelle il donna des instructions secrètes. Conformément à ses ordres, en arrivant sur le bord d'une rivière, un Indien prit Salzedo sur ses épaules, et quand il fut au milieu du courant, il le laissa glisser et le maintint sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé, puis gagnant le bord, il déposa le corps sur le sable.

Les Indiens l'entourèrent, et, doutant encore, ils lui demandèrent pardon de leur négligence et de l'avoir laissé aussi longtemps sans le secourir, mais le cacique, prévenu, prononça que Salzedo était bien réellement mort; cette assurance ne leur parut pas suffisante, ils redoutaient de le voir revenir à la vie; ils le gardèrent pendant trois jours, après lesquels les signes de putréfaction démontrèrent évidemment que les étrangers étaient des êtres mortels comme les Indiens, et on s'occupa activement des moyens de les détruire.

Le principal auteur du complot était Agueybanà; ce chef appartenait à l'ancien alcade Sotomayor, et quoiqu'il en fût traité avec bonté, il ne pouvait s'accoutumer à l'idée d'être esclave aux lieux où il avait commandé. Il eut avec les caciques confédérés plusieurs conférences, où ils concertèrent le plan de leurs opérations. Comme les Espagnols étaient disséminés dans différents lieux, il fut convenu qu'au jour fixé, chaque cacique massacrerait ceux de sa province. Agueybanà avait plusieurs établissements sur son territoire; il distribua les postes à ses différents subordonnés, et confia à l'un d'eux l'attaque du village de Sotomayor; il devait, avec trois mille guerriers, profiter de la nuit pour mettre le feu aux huttes et exterminer tous les blancs. Agueybanà se réservait le dangereux honneur de tuer Sotomayor de ses propres mains.

Le chef espagnol avait gagné l'affection d'un naturel, frère du cacique désigné pour l'attaquer; cet Indien le prévint de se tenir sur ses gardes, sans cependant rien lui révéler; mais Sotomayor, d'un naturel confiant et loyal, ne soupçonnait jamais les autres, et il négligea de prendre des précautions.

Il reçut cependant de différents côtés des avis, qui tous étaient dans le même sens; un Espagnol, versé dans la connaissance de la langue et des coutumes des naturels, ayant rencontré un grand nombre de guerriers peints et armés, ainsi qu'ils avaient l'habitude de faire pour une expédition, se peignit comme eux, et, à la faveur de la nuit, les observa sans être remarqué. Ils étaient autour d'un grand feu, exécutant leurs mystères et leurs danses en chantant des strophes; le chœur parlait de représailles, de massacres, et le nom de Sotomayor revenait souvent dans le chant.

L'Espagnol s'esquiva, et courut annoncer à Sotomayor le danger qui le menaçait; ce dernier, effrayé de ces nouvelles qui se confirmaient les unes par les autres, se tint sur ses gardes pendant la nuit, et le lendemain matin, il partit pour aller conférer avec Ponce de Léon. Soit fatalité, soit imprudence, il demanda à Agueybanà de lui fournir des Indiens pour porter son bagage, et se mit en route, accompagné seulement de trois des

siens. Il avait à traverser une épaisse forêt où il se trouvait à la merci des ennemis, et où il pouvait être victime de quelque embuscade préparée d'avance.

Le cacique, qui guettait le départ de Sotomayor, le suivait à peu de distance ; il rencontra d'abord un Espagnol nommé Gonzalez ; les Indiens le blessèrent en plusieurs endroits, et il se précipita à leurs pieds pour demander sa grâce. On la lui accorda, parce qu'on avait hâte de joindre Sotomayor. Le cacique continua sa route, et trouva le trop confiant Espagnol au milieu de la forêt ; alors sortant du fourré où il s'était tenu jusqu'alors, Agueybanà tomba sur lui en poussant son cri de guerre. Sotomayor, avant d'avoir pu se mettre en état de défense, fut renversé par un coup de massue asséné par le cacique, qui bientôt après l'acheva. Les trois Espagnols de sa suite furent également massacrés, non par les Indiens qui les poursuivaient, mais par ceux qui étaient leurs guides.

Après cette sanglante vengeance, Agueybanà retourna sur ses pas pour achever Gonzalez ; mais celui-ci, ayant recouvré une partie de ses forces et pressentant le retour des sauvages, avait grimpé dans un arbre et s'était caché entre ses branches. De là, il vit les ennemis le chercher dans toutes les parties voisines du lieu où on l'avait blessé, mais ils ne regardèrent pas dans les arbres, parce

qu'ils le savaient blessé, puis ils s'éloignèrent. Cependant Gonzalez ne sortit de sa cachette qu'à la nuit, il se traîna de son mieux, jusqu'à l'habitation peu éloignée d'un de ses compatriotes, où on pansa ses blessures, puis sans perdre de temps, il se rendit par un grand circuit à Caparra, et il instruisit Ponce de Léon du danger qui menaçait Sotomayor, car il ignorait encore la mort de cet infortuné. Ponce envoya immédiatement quarante hommes pour le secourir; ils marchèrent jusqu'au lieu du carnage, et trouvèrent les corps de leurs compatriotes en partie enterrés; les pieds seuls étaient à découvert.

Dans cet intervalle, les Indiens avaient détruit le village; ils s'en étaient approchés sans être remarqués, et au milieu de la nuit, ils avaient mis le feu aux huttes de roseaux, et accablaient de leurs traits ceux des Espagnols qui cherchaient à se sauver. Un des plus braves rallia ceux qui survécurent; et se mettant à leur tête, fit une trouée à travers la masse des ennemis et arriva à Caparra. Presque en même temps, on vit arriver dans cette forteresse des Espagnols de tous les quartiers qui avaient fui pour échapper au massacre général; tous annonçaient que les villages avaient été brûlés, et que partout on comptait de nombreuses victimes.

Ponce de Léon se trouva donc un gouverneur

sans territoire, un général presque sans soldats; il lui restait à peine cent hommes, dont plusieurs étaient dans l'impossibilité d'agir; il avait à combattre un chef intelligent et excité par le désir de la vengeance, car Agueybanà avait pris le commandement de tous les caciques; il avait même envoyé des émissaires aux Caraïbes des îles voisines, les conjurant d'oublier leurs anciennes inimitiés, et de se réunir à lui pour chasser les étrangers ennemis de toute la race indienne.

Ponce de Léon, valeureux soldat, ne se laissait pas facilement abattre par une défaite; il resta renfermé dans la forteresse, et, tandis que ses émissaires allaient à Hispaniola demander des renforts, il occupait constamment les Indiens afin de les tenir en respect. Il divisa sa petite troupe en trois corps : l'une gardait le fort de crainte de surprise, et les deux autres mettaient en usage tous les stratagèmes qu'il avait vu employer dans la fameuse guerre de Grenade.

Un chien, nommé Berezillo, rendit aux assiégés plus de services qu'aucun de ses guerriers; ce chien, fameux par son courage, sa force et sa sagacité, distinguait, dit-on, les Indiens alliés de ceux qui étaient ennemis des Espagnols. Doux et amical pour les premiers, il était méchant et terrible pour les autres; il devint la terreur des naturels, qui fuyaient à sa seule approche; son

maître recevait pour lui une solde et une ration égales à celles des soldats les mieux payés (1).

A la fin, Ponce de Léon, reçut les renforts si impatiemment attendus, et, dès leur arrivée, il prit une sanglante revanche. Agueybanà campait près de la forteresse avec cinq mille guerriers; mais ils étaient tous dans la sécurité la plus complète, car ils ignoraient l'arrivée des troupes d'Hispaniola, et ils savaient que Ponce de Léon ne sortirait pas avec sa poignée d'hommes. Le vétéran les surprit donc et en fit une boucherie horrible, ce qui lui fut d'autant plus facile, que les Indiens, en voyant les Espagnols plus nombreux que jamais, eurent une peur sans égale.

(1) Ce fameux chien fut tué quelques années après par une flèche empoisonnée, tandis qu'il poursuivait un Caraïbe à la nage; il laissa après lui une nombreuse postérité et un grand nom. Ses exploits et ses qualités furent pendant longtemps le sujet des entretiens des vétérans de Porto-Rico; il fut le père de Leoncico, dont nous avons parlé au chapitre de Balboa. Parmi les traits de sagacité de ce chien, racontés par les anciens historiens, nous choisissons le suivant: « Lorsque les Espagnols voulaient se défaire d'un Indien, ils lui donnaient un message qu'il devait porter en suivant une route gardée par Berezillo. Une Indienne, ayant déplu à un Espagnol, celui-ci lui ordonna de remettre une lettre à un soldat du voisinage. Cette femme, rencontrée par Berezillo, loin de s'effrayer, lui montra la lettre en disant: « Laissez-moi passer, monsieur chien, vous voyez bien que je suis chargée d'une commission pour un Espagnol; ainsi ne me faites pas de mal. » Le chien flaira la lettre, et laissa passer l'Indienne; l'Espagnol, à son tour, ne voulut pas être moins généreux, et renonça à son projet de vengeance.

Ils crurent que ceux qu'ils avaient tués étaient revenus à la vie, et ils désespéraient de vaincre des ennemis qui ressuscitaient avec une vigueur nouvelle.

Chaque jour amena des engagements partiels, de simples escarmouches, où les Indiens furent toujours battus, et Agueybanà, las de cette petite guerre constamment à son désavantage, rassembla toutes les forces de l'île et voulut dans une affaire générale, décider qui des Espagnols ou des Indiens resteraient les seuls maîtres de l'île. Ponce de Léon eut avis de cette détermination; on lui désigna le lieu où les confédérés étaient assemblés, et quoiqu'il n'eût que quatre-vingts soldats disponibles, il marcha résolument contre les Indiens. Le soleil allait disparaître quand il arriva en vue du campement ennemi; à l'aspect de la multitude innombrable qui couvrait la plaine, Ponce de Léon se repentit de son imprudence; mais il trouva dans les ressources de son esprit un moyen pour suppléer au nombre. Pendant que quelques soldats escarmouchaient avec les Indiens pour détourner leur attention, les autres construisaient à la hâte une espèce de retranchement derrière lequel tous se mirent à l'abri, et qui leur permit de repousser les attaques des Indiens.

Le cacique, furieux de voir une poignée d'hommes tenir toute une armée en respect, et, crai-

gnant qu'ils ne profitassent des ténèbres pour lui échapper, commanda une attaque générale; mais au moment où il approchait du rempart, il fut atteint d'une balle, et tomba mort.

Les Espagnols ne connurent pas dès le premier moment l'importance du chef qu'ils venaient de tuer; à la confusion qui régna parmi les naturels, aux cris que poussaient ceux qui enlevaient le corps, à la suspension de l'attaque, ils devinèrent bientôt que c'était Agueybanà.

Ponce profita aussitôt de cette confusion; il sortit de son retranchement et se retira, évitant ainsi le danger où sa confiance aveugle l'avait entraîné.

Mais tandis qu'il combattait pour maintenir son pouvoir, tous ses travaux allaient servir à un autre, car il était remplacé dans son commandement; Ferdinand s'était repenti d'avoir destitué le gouverneur nommé par Diego Colomb; un examen plus attentif avait convaincu le monarque que l'amiral était réellement dans son droit. Il regarda alors comme un acte politique et juste de restituer à Jean Céron la place qu'il lui avait enlevée. Dans le même temps, Céron et son lieutenant arrivaient prisonniers en Espagne; ils furent reçus gracieusement; le roi leur accorda plusieurs marques de sa faveur pour faire oublier son injustice passée, et les rendit à leurs fonctions respectives. Il leur ordonna en même temps de ne montrer aucune

rancune à Ponce de Léon, de le laisser jouir tranquillement de tout ce qu'il possédait en terres et en Indiens, et de vivre avec lui en bonne intelligence.

Ferdinand écrivit en même temps au vétéran, pour lui annoncer que la réintégration de Céron avait été décidée dans son conseil comme un acte de justice, et nullement pour censurer sa propre conduite : il lui demandait ce qu'il désirait pour l'indemniser du commandement qu'on lui enlevait.

Quand Céron débarqua dans l'île, Ponce de Léon l'avait entièrement soumise; la mort du brave Agueybanà avait détruit l'union des naturels, et Ponce, qui n'avait plus à combattre que quelques caciques agissant isolément, les avait poursuivis dans les forêts et dans les montagnes, et ils n'avaient pas tardé à tomber au pouvoir des Espagnols. La destinée des malheureux Indiens de Porto-Rico fut semblable à celle de leurs voisins; on les employa aux mines et à de rudes travaux qui en moissonnèrent un grand nombre, de sorte qu'en peu d'années la population indigène disparut tout entière.

§ III. Découverte de la Floride. — Expédition de Ponce de Léon contre les Caraïbes. — Sa mort.

Le vétéran résigna son gouvernement sans trop de peine ; il voyait autour de lui tout un monde où

un vaillant soldat devait facilement conquérir le pouvoir et la fortune. Tandis qu'il était indécis de quel côté il dirigerait ses recherches, il recueillit, dans ses rapports avec les Indiens, des renseignements dont son esprit entreprenant s'empara avec avidité. On lui dit qu'au nord de Porto-Rico se trouvait une île riche en or et en productions de toute espèce, et qui présentait, en outre, la réalisation des rêves des poëtes. En effet, il s'y trouvait, disait-on, un fleuve dont les eaux avaient la vertu de rendre à ceux qui s'y baignaient toute la fraîcheur et la force de la jeunesse.

Il nous paraît aujourd'hui incroyable qu'un aventurier aussi expérimenté que Ponce de Léon ait accordé quelque croyance à ces récits, dignes tout au plus de figurer dans les contes de l'Arabie; mais la découverte du Nouveau-Monde venait de réaliser ce qu'on avait regardé jusque-là comme des fables, et avait disposé les esprits des voyageurs à une crédulité sans bornes.

Quoi qu'il en soit, le vieux guerrier, qui s'indignait en sentant ses forces diminuer par l'effet de l'âge, ne balança pas à ajouter foi à ce qu'on lui racontait; il arma de ses propres deniers trois vaisseaux pour aller à la découverte de la source merveilleuse qui devait réaliser les miracles de la fontaine de Jouvence. Parti de Porto-Rico le 3 mars 1512, il alla visiter les îles de l'archipel de

Bahama, s'informant en vain de son île enchantée et se baignant inutilement dans toutes les rivières, dans tous les lacs, dans toutes les fontaines.

Après quelques jours de relâche, il courut au N.-O., et le dimanche 25 mars, il aperçut une terre qu'il prit pour une île, où il ne put aborder; il continua à suivre la côte pendant plusieurs jours malgré les vents contraires. Dans la nuit du 2 avril, il réussit à mouiller près de la terre; la contrée était couverte de fleurs, et cette circonstance, jointe à celle de la découverte qui avait eu lieu le jour de Pâques-Fleuries, fit donner à ce pays le nom de Floride, qu'il a toujours conservé.

Ponce de Léon en prit possession au nom de son souverain, et, suivant de nouveau la terre, il doubla le cap Canaveral et reconnut les côtes orientales et occidentales de la Floride, sans se douter qu'elle fît partie du continent appelé depuis Amérique du nord. Pendant toute son exploration, il eut plusieurs engagements avec les naturels; il ne trouva de l'or nulle part, et les eaux dans lesquelles il se baignait ne possédaient aucune vertu.

Ponce de Léon changea de route, et découvrit encore quelques îles qui ne réalisèrent pas ses espérances. Il revint enfin à Porto-Rico la bourse vide et mécontent de ses inutiles recherches; son voyage eut cependant pour résultat la découverte de la magnifique contrée à laquelle il avait donné le nom de Floride.

Le vétéran se rendit en Espagne pour rendre compte lui-même de ses découvertes; le roi le reçut avec bienveillance, et lui donna en 1514 le commandement de trois vaisseaux envoyés contre les Caraïbes, qui faisaient sur les côtes de Porto-Rico des descentes si désastreuses, qu'il avait été question d'abandonner cette île; Ponce de Léon devait, après avoir chassé les Caraïbes des environs, prendre le gouvernement de Porto-Rico.

Les Espagnols arrivèrent à la Guadeloupe au commencement de 1515, et descendirent à terre pour faire de l'eau et chercher des provisions. Il paraît qu'en cette circonstance le vieux guerrier oublia sa prudence ordinaire; il fut surpris par les Caraïbes, qui sortirent inopinément d'un embuscade, et vit massacrer la plus grande partie de ses hommes. Désespéré de cette défaite, Ponce de Léon abandonna l'expédition à la conduite d'un autre officier, et alla prendre le commandement de Porto-Rico, où ses mesures vexatoires suscitèrent bien des troubles.

Il y vécut cependant en repos jusqu'en 1521; à cette époque, il sentit son ardeur pour les aventures se réveiller au bruit des conquêtes de Fernand Cortez. Il résolut d'aller explorer l'intérieur de la Floride, et consacra les débris de sa fortune à armer deux vaisseaux destinés à cette expédition. Arrivé en vue de la côte, après un voyage pénible et périlleux, il tenta une descente; mais

les Indiens se défendirent avec courage, et Ponce de Léon reçut une flèche dans la cuisse. Découragé par ce premier échec, il remit à la voile, et arriva à Cuba, le corps malade et le cœur brisé. Il était d'un âge où les forces manquent à l'homme pour lutter contre les peines physiques et morales; la blessure prit un mauvais caractère, et l'on vit succomber en peu de jours le dernier des valeureux aventuriers qui avaient accompagné Colomb dans ses immortels travaux.

FIN.

TABLE.

Chap. Ier. Alonzo de Ojeda. — 1er voyage (1499), pendant lequel il fut accompagné par Americo Vespucci. 5
Chap. II. Pedro Alonzo Nino et Cristoval Guerra (1499). 22
Chap. III. Vicente Yanez Pinzon (1499). 28
Chap. IV. Diego de Lepe et Rodrigo de Bastidas (1500). 39
Chap. V. Alonzo de Ojeda. — 2e voyage (1502). 43
Chap. VI. Alonzo de Ojeda. — 3e voyage (1509).
§ Ier. Ojeda sollicite un commandement. — Rivalité de Diego de Nicuesa. 52
§ II. Discussions entre Ojeda et Nicuesa. — Emprisonnement de ce dernier. 57
§ III. Désastres d'Ojeda à la côte de Carthagène.—Mort de Juan de la Cosa. 63
§ IV. Arrivée de Nicuesa. — Représailles exercées sur les Indiens. 73
§ V. Ojeda fonde la colonie de Saint-Sébastien. — Il est assiégé par les Indiens. 79
§ VI. Arrivée d'un vaisseau à Saint-Sébastien. 84
§ VII. Dissensions parmi les colons. — Voyage malheureux d'Ojeda sur le vaisseau des pirates. 88
§ VIII. Pénible marche d'Ojeda et de ses compagnons dans les marais de Cuba. — Il fait un vœu à la sainte Vierge. — Accomplissement de ce vœu. 92
§ IX. Arrivée d'Ojeda à la Jamaïque. — Réception que lui fait Juan de Esquibel. 99
§ X. Arrivée d'Ojeda à Saint-Domingue. — Conclusion de son histoire. 102
Chap. VII. — Diego de Nicuesa (1509-1511).
§ I. Naufrage de Nicuesa. — Malheurs qui le suivirent. 107
§ II. Séjour de Nicuesa sur une île déserte. — Arrivée de Lope de Olano. 111
§ III. Souffrances de Nicuesa et de sa troupe sur la côte de l'Isthme. 118
§ IV. Expédition du bachelier Enciso à la recherche d'Ojeda. — Il fait une tentative contre les sépulcres de Zenu. 123
§ V. Désastres du bachelier à Saint-Sébastien. — Ses exploits. — Il prend le commandement. — On le dépose. 130
§ VI. Arrivée de Colmenarès. — Il va à la recherche de Nicuesa. 135
§ VII. Catastrophe de Nicuesa (1511). 140

Chap. VIII. Vasco Nunez de Balboa (1511-1517).
§ I. Vasco Nunez de Balboa est nommé commandant de la colonie du Darien. 144
§ II. Expédition contre la province de Coyba. — Balboa visite le cacique Comagre. 147
§ III. Expédition à la recherche du temple de Dobayba. — Désastres des Espagnols. — Complot des Indiens contre Santa-Maria. 156
§ IV. Découverte de l'Océan-Pacifique. 165
§ V. Aventures de Balboa sur les bords de l'Océan-Pacifique. — Il retourne à la colonie. 183
§ VI. Pédrarias Davilla est nommé gouverneur du Darien. — Son arrivée dans la colonie. — Perfidie de sa conduite envers Balboa. 200
§ VII. Désastreuse situation des Espagnols. — Seconde expédition de Balboa à la recherche du temple de Dobayba. 214
§ VIII. Honneurs et dignités accordées par le roi à Balboa. — Retour de Garabito. — Arrestation de Balboa. 221
§ IX. Expédition de Moralès et de Pizarre sur les bords de l'Océan-Pacifique. 224
§ X. Entreprise malheureuse des officiers de Pédrarias. — Projet de mariage entre la fille du gouverneur et Vasco Nunez. — Vasco Nunez transporte des brigantins à travers les montagnes. 233
§ XI. Trahison de Garabito. — Stratagème de Pédrarias. — Balboa et l'astrologue. — Son retour à Acla. 241
§ XII. Procès et exécution de Vasco Nunez de Balboa. 247
Chap. IX. Aventures de Valdivia et de ses compagnons. (1512-1519). 255
Chap. X. Juan Ponce de Léon. — Conquête de Porto-Rico. — Découverte de la Floride (1508-1521).
§ I. Expédition de Ponce de Léon à Porte-Rico. — Il s'empare du gouvernement de cette île. 267
§ II. Gouvernement tyrannique de Ponce de Léon. — Conspiration des caciques. — Mort de Sotomayor. — Guerre avec Agueybanà. 272
§ III. Découverte de la Floride. — Expédition de Ponce de Léon contre les Caraïbes. — Sa mort. 282

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: March 2010

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 011 290 712 9